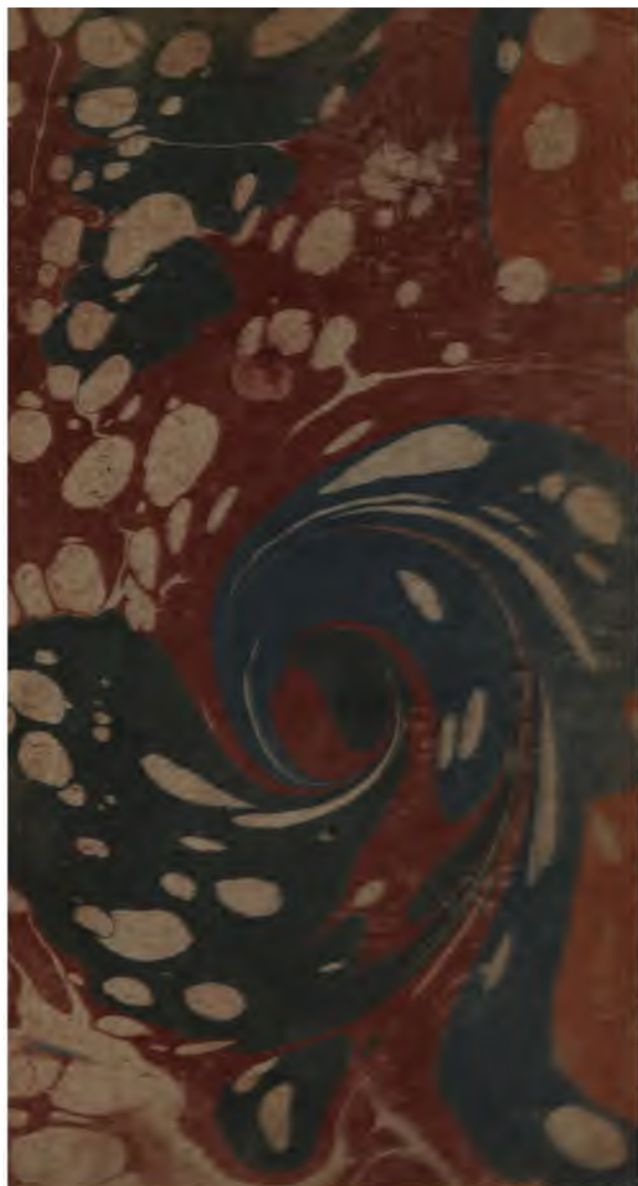

LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS



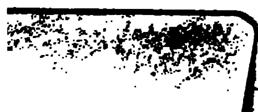


LE

SPECTATEUR

FRANÇOIS,

TOME PREMIER.



Marivaux, Pierre Carlet de Chamblain de

LE SPECTATEUR FRANÇOIS,

PAR M. DE MARIVAUX.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de plusieurs Ouvrages du même Auteur dans le même genre.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez PRAULT jeune, Quai des Augustins, près la rue Gît-le-cœur, à la Lyre d'or.

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVIS
DE
L'IMPRIMEUR AU LECTEUR.

LEs Ouvrages de Monſieur de Marivaux portent preſque tous l'empreinte d'une pénétration peu commune; perſonne n'a fait plus ſubtilement que lui l'analyſe des mouvemens du cœur : il en connoît les reſſorts les plus déliés, il a la vûe ſi perçante, pour découvrir les objets moraux, qu'un Lecteur eſt étonné d'appercevoir ce que ſouvent il n'auroit pas vû ſans lui : ces ſortes de découvertes ont exigé de ſa part un ſtyle convenable à ce qu'il appercevoit : C'eſt ce ſtyle particulier, & le ſeul qui convenoit à la choſe, qui l'a fait regarder comme un Auteur ſingulier dans ſes expreſſions ; on n'a pas

ſçu ſentir d'abord que la fineſſe de ſes penſées ne pouvoit être rendue autrement ; on a mis ſur le compte du ſtyle ce qui appartenoit à ſa pénétration, & j'oſe dire qu'alors on le condamna ſans l'entendre. Depuis longtems les perſonnes judicieuſes ſont revenues à la vérité, & l'on ſçait gré à M. de Marivaux d'avoir pû aſſujettir ſon ſtyle au genre des matieres qu'il traitoit. Il ſera chez la poſtérité un Auteur ſingulier, qu'on lira avec plaiſir & utilité, mais qu'il ſeroit dangereux de vouloir prendre pour modele : on voit chez les peintres des génies pittoreſques qu'on ne tente point d'imiter ſans riſque d'être ridicule, bien loin de leur reſſembler.

Entre les ouvrages de M. de Marivaux, le Spectateur doit être regardé comme la production d'un Philoſophe agréable qui

connoît le monde & qui ſçait donner à la vertu cet air d'agrément qui la fait aimer, & au vice les couleurs qui effarouchent la probité Ceux qui le connoiſſent déja n'ont pas beſoin d'un plus long détail, & nous invitons les autres à le lire avec l'attention qu'il mérite ; leur goût & leur diſcernement en garantiront l'apologie.

On promet dans le courant de cet ouvrage de rendre compte de l'Indigent Philoſophe. Il eſt certainement de M de Marivaux, quoiqu'il ne l'avoue point, n'ayant pas voulu le continuer, & ne l'ayant fait qu'au haſard, laiſſant une liberté entiere à ſon imagination. Pour ce qui eſt des piéces détachées elles ont été priſes dans différens Mercures, & y ont été jointes, ſe trouvant écrites dans le même genre.



TABLE ALPHABETIQUE DES PRINCIPALES Matieres contenues au présent Livre.

A

Fin de la Table des Matieres.



LE SPECTATEUR FRANÇOIS.

PREMIERE FEUILLE.



ECTEUR, je ne veux point vous tromper, & je vous avertis d'avance que ce n'eſt point un Auteur que vous allez lire ici. Un Auteur eſt un homme, à qui dans ſon loiſir, il prend une envie vague de penſer ſur une ou pluſieurs matieres; & l'on pourroit appeller cela, réfléchir à propos de rien. Ce genre de travail nous a ſouvent produit d'excellentes choſes, j'en conviens; mais pour l'ordinaire, on y ſent plus de ſoupleſſe d'eſprit, que de naïveté & de vérité: du moins eſt-il vrai de dire qu'il y a

toujours, je ne ſçais quel goût artificiel dans la liaiſon des penſées, auſquelles on s'excite. Car enfin, le choix de ces penſées eſt alors purement arbitraire, & c'eſt-là réfléchir en Auteur : ne ſeroit-il pas plus curieux de nous voir penſer en hommes ? En un mot, l'eſprit humain, quand le hazard des objets, ou l'occaſion l'inſpire, ne produiroit-il pas des idées plus ſenſibles & moins étrangeres à nous, qu'il n'en produit dans cet exercice forcé qu'il ſe donne en compoſant ?

Pour moi, ce fut toujours mon ſentiment, ainſi je ne ſuis point Auteur, & j'aurois été, je penſe, fort embarraſſé de le devenir. Quoi ! donner la torture à ſon eſprit pour en tirer des réflexions qu'on n'auroit point, ſi l'on ne s'aviſoit d'y tâcher : cela me paſſe, je ne ſçais point créer, je ſçais ſeulement ſurprendre en moi les penſées que le hazard me fait, & je ſerois fâché d'y mettre rien du mien. Je n'examine pas ſi celle-ci eſt fine, ſi celle-ci l'eſt moins ; car mon deſſein n'eſt de penſer ni bien ni mal ; mais ſeulement de recueillir fidéle-

ment ce qui me vient d'après le tour d'imagination que me donnent les choses que je vois ou que j'entends ; & c'est de ce tour d'imagination, ou pour mieux dire, de ce qu'il produit, que je voudrois que les hommes nous rendissent compte, quand les objets les frappent.

Peut-être, dira-t'on, ce qu'ils imagineroient alors, nous ennuyeroit-il. Et moi, je n'en crois rien : seroit-ce qu'il y auroit moins d'esprit, moins de délicatesse, ou moins de force dans les idées de ce genre ? point du tout : il y regneroit seulement une autre sorte d'esprit, de délicatesse, & de force, & cette autre sorte-là vaudroit bien celle qui naît du travail & de l'attention.

Tout ce que je dis là, n'est aussi qu'une réflexion que le hazard m'a fournie : voici comment.

Je viens de voir un homme qui attendoit un grand Seigneur dans sa Salle : je l'examinois, parce que je lui trouvois un air de probité, mêlé d'une tristesse timide : sa physionomie & les chagrins que je lui supposois, m'intéressoient en sa faveur. Helas !

disois-je en moi-même, l'honnête homme est presque toujours triste, presque toujours sans biens, presque toujours humilié ; il n'a point d'amis, parce que son amitié n'est bonne à rien : on dit de lui, c'est un honnête homme ; mais ceux qui le disent, le fuyent, le dédaignent, le méprisent, rougissent même de se trouver avec lui : & pourquoi ? c'est qu'il n'est qu'estimable.

En faisant cette réflexion, je voyois dans la même Salle des hommes d'une physionomie libre & hardie, d'une démarche ferme, d'un regard brusque & aisé : je leur devinois un cœur dur, à travers l'air tranquille, & satisfait de leur visage : il n'y avoit pas jusqu'à leur embonpoint qui ne me choquât. Celui-ci, disois-je, est vêtu simplement ; mais dans un goût de simplicité, garant de son opulence : & l'on voit bien à son habit, que son équipage, & ses valets l'attendent à la porte.

L'or & l'argent brillent sur les habits de cet autre. Ne rougit-il pas d'étaler sur lui plus de biens que je n'ai de revenu? Non, disois-je, il n'en rougit point,

Je fais le Philosophe ici ; mais si j'avois affaire à lui, je verrois s'il a tort de s'habiller ainsi, & si ses habits superbes ne reprendroient pas sur mon imagination les droits que ma morale leur dispute.

C'étoit donc dans de pareilles pensées que je m'amusois avec moi-même, quand le grand Seigneur vint dans la Salle. L'homme, pour qui je m'intéressois, ne se présenta à lui que le dernier. Sa discretion n'étoit pas sans mystère ; c'est que son visage indigent n'étoit pas de mise avec celui de tant de gens heureux.

Enfin, il s'avança, mais le grand Seigneur sortoit déja de la Salle, quand il l'aborda. Il le suivit donc du mieux qu'il put, car l'autre marchoit à grand pas ; je voyois mon homme essoufflé tâcher de vaincre, à force de poitrine, la difficulté de s'exprimer en marchant trop vîte ; mais il avoit beau faire, il articuloit fort mal. Quand on demande des graces aux Puissans de ce monde, & qu'on a le cœur bien placé, on a toujours l'haleine courte.

J'entendis le grand Seigneur lui ré-

pondre, mais ſans le regarder, & prêt à monter en carroſſe: la moitié de ſa réponſe ſe perdit dans le mouvement qu'il fit pour y monter. Un Laquais de ſix pieds vint fermer la portiere; & le carroſſe avoit déja fait plus de vingt pas, que mon homme avoit encore le col tendu pour entendre ce que le Seigneur lui avoit dit.

Suppoſons à préſent que cet homme ait de l'eſprit. Croyez-vous en vérité que ce qu'il ſent en ſe retirant, ne valût pas bien ce que l'Auteur le plus ſubtil pourroit imaginer dans ſon cabinet en pareil cas? Allez l'interroger, demandez-lui ce qu'il penſe de ce grand Seigneur: il vient d'en eſſuyer cette diſtraction hautaine que donne à la plûpart de ſes pareils le ſentiment gigantesque qu'ils ont d'eux-mêmes. Ce Seigneur, par un ton de voix indiſcret, & ſans miſéricorde, vient d'inſtruire toute la Salle, que cet honnête homme eſt ſans fortune. Quel eſt encore une fois l'Auteur dont les idées ne ſoient de pures rêveries, en comparaiſon des ſentimens qui vont ſaiſir notre infortuné?

Grands de ce monde, ſi les portraits qu'on a faits de vous dans tant de livres, étoient auſſi parlans, que l'eſt le tableau ſous lequel il vous enviſage, vous frémiriez des injures dont votre orgueil contriſte, étonne, & déſeſpere la généreuſe fierté de l'honnête homme qui a beſoin de vous. Ces preſtiges de vanité qui vous font oublier qui vous êtes, ces preſtiges ſe diſſiperoient, & la nature ſoulevée, en dépit de toutes vos chimeres, vous feroit ſentir qu'un homme, quel qu'il ſoit, eſt votre ſemblable. Vous vous amuſez, dans un Auteur, des traits ingénieux qu'il employe pour vous peindre. Le langage de l'homme en queſtion vous corrigeroit; ſon cœur, dans ſes géniſſemens, trouveroit la clef du vôtre; il y auroit dans ſes ſentimens une convenance infaillible avec les ſentimens d'humanité, dont vous êtes encore capables, & qu'interrompent vos illuſions.

Je conclus donc, du plus ou du moins, en ſuivant mon principe: oui, je préfererois toutes les idées fortuites, que le hazard nous donne, à celles que

la recherche la plus ingénieuse pourroit nous fournir dans le travail.

Enfin, c'est ainsi que je pense, & j'ai toûjours agi conséquemment; je suis né, de maniere que tout me devient une matiere de réflexion; c'est comme une philosophie de temperament que j'ai reçûe, & que le moindre objet met en exercice.

Je ne destine aucun caractere à mes idées; c'est le hazard qui leur donne le ton: de-là vient qu'une bagatelle me jette quelquefois dans le sérieux, pendant que l'objet le plus grave me fait rire: & quand j'examine après le parti que mon imagination a pris, je vois souvent qu'elle ne s'est point trompée.

Quoi qu'il en soit, je souhaitte que mes réflexions puissent être utiles. Peut-être le seront-elles; & ce n'est que dans cette vûe que je les donne, & non pour éprouver si l'on me trouvera de l'esprit. Si j'en ai, je crois en vérité que personne ne le sçait; car je n'ai jamais pris la peine de soutenir une conversation, ni de défendre mes opinions, & cela par une paresse insurmontable. D'ailleurs,

mon âge avancé, mes voyages, la longue habitude de ne vivre que pour voir & que pour entendre, & l'expérience que j'ai acquise, ont émoussé mon amour propre sur mille petits plaisirs de vanité, qui peuvent amuser les autres hommes : de sorte que si mes amis venoient me dire que je passe pour un bel esprit, je ne sens pas en vérité que j'en fusse plus content de moi-même ; mais si je voyois que quelqu'un eût fait quelque profit en lisant mes réflexions, se fût corrigé d'un défaut, oh ! cela me toucheroit, & ce plaisir là seroit encore de ma compétence.

Au reste, on ne doit s'attendre dans mes réflexions qu'à des discours généraux. Il ne m'est jamais venu dans l'esprit ni rien de malin, ni rien de trop libre. Je hais tout ce qui s'écarte des bonnes moeurs. Je suis né le plus humain de tous les hommes, & ce caractere a toujours présidé sur toutes mes idées.

A l'âge de dix-sept ans, je m'attachai à une jeune Demoiselle, à qui je dois le genre de vie que j'embras-

ſai. Je n'étois pas malfait alors, j'avois l'humeur douce & les manieres tendres. La ſageſſe que je remarquois dans cette fille, m'avoit rendu ſenſible à ſa beauté. Je lui trouvois d'ailleurs tant d'indifférence pour ſes charmes, que j'aurois juré qu'elle les ignoroit. Que j'étois ſimple dans ce temps-là! Quel plaiſir! diſois-je en moi-même, ſi je puis me faire aimer d'une fille qui ne ſouhaite pas d'avoir des Amans, puiſqu'elle eſt belle, ſans y prendre garde, & que par conſéquent elle n'eſt pas coquette. Jamais je ne me ſéparois d'elle, que ma tendre ſurpriſe n'augmentât, de voir tant de graces dans un objet qui ne s'en eſtimoit pas davantage. Etoit-elle aſſiſe ou debout: parloit-elle ou marchoit-elle, il me ſembloit toujours qu'elle n'y entendoit point fineſſe, & qu'elle ne ſongeoit à rien moins qu'à être ce qu'elle étoit.

Un jour qu'à la Campagne je venois de la quitter, un gant que j'avois oublié, fit que je retournai ſur mes pas, pour l'aller chercher: j'aperçus la belle de loin, qui ſe regardoit dans un miroir, & je remar-

quai, à mon grand étonnement qu'elle s'y repréſentoit à elle-même dans tous les ſens où, durant notre entretien, j'avois vû ſon viſage; & il ſe trouvoit que ſes airs de phyſionomie que j'avois crus ſi naïfs, n'étoient, à les bien nommer, que des tours de Gibeciere : je jugeois de loin que ſa vanité en adoptoit quelques-uns, qu'elle en réformoit d'autres : c'étoit de petites façons, qu'on auroit pû noter, & qu'une femme auroit pû apprendre comme un air de Muſique. Je tremblai du péril que j'aurois couru, ſi j'avois eu le malheur d'eſſuyer encore de bonne foi ſes friponneries, au point de perfection où ſon habileté les portoit ; mais je l'avois crue naturelle, & ne l'avois aimée que ſur ce pied-là ; de ſorte que mon amour ceſſa tout d'un coup, comme ſi mon cœur ne s'étoit attendri que ſous condition. Elle m'aperçut à ſon tour dans ſon miroir, & rougit. Pour moi j'entrai en riant, & ramaſſant mon gant. Ah ! Mademoiſelle, je vous demande pardon, lui dis-je, d'avoir mis juſqu'ici ſur le compte de la Nature des appas dont tout

l'honneur n'eſt dû qu'à votre induſtrie. Qu'eſt-ce que c'eſt, que ſignifie ce diſcours, me répondit-elle ? Vous parlerai-je plus franchement, lui dis-je ? Je viens de voir les machines de l'Opera. Il me divertira toujours, mais il me touchera moins. Je ſortis là-deſſus, & c'eſt de cette avanture que naquit en moi cette miſantropie qui ne m'a point quitté, & qui m'a fait paſſer ma vie à examiner les hommes, & à m'amuſer de mes réflexions.

DEUXIE'ME FEUILLE.

LEs auſtérités des fameux Anachorettes de la Thebaïde, les ſupplices ingénieux qu'ils inventoient contre eux-mêmes, pour tourmenter la nature, cette mort toujours nouvelle, toujours douloureuſe qu'ils donnoient à leurs ſens; tout cela joint à l'horreur de leurs déſerts, ne compoſoit peut-être pas la valeur des peines que peut éprouver une femme du monde, jeune, aimable, aimée, & qui veut être vertueuſe.

Ce que je dis-là paroîtra sans doute ridicule à bien des gens. Un Anachorette ! s'écrira-t'on : un homme atténué, mourant, épuisé de jeûnes & de veilles ! un homme....! Mais ce n'est plus un homme ; ce n'en sont plus que les ruines. Jugez de ses souffrances par leurs effets ; jugez de ses Combats par la désolation du Champ de bataille ; que deviendra votre parallele ?

Vous nous parlez d'une jeune femme aimable ; & ce sont des yeux brillans, c'est une santé, ce sont des appas nés du sein de la mollesse & de l'oisiveté ; c'est l'ouvrage de la plus profane complaisance pour soi-même, que vous comparez à l'ouvrage de la rupture la plus sévere avec ses sens. Depuis quand le duvet est-il plus fatiguant que la dure ? depuis quand celui qui dort à son aise, est-il plus malade que celui qui veille presque toujours ? quoi ! se nourrir délicieusement, agacer son appetit par une abstinence industrieuse, sera plus pénible que mourir de faim !

Voilà ce qu'on peut me dire ; voi-

„ pas dit que je ne l'étois plus. Je
„ dois ma tendresse à mon mari ;
„ cependant, au moment où je par-
„ le, elle est toute à vous. Juste Ciel !
„ pourquoi faut-il que ce soit un cri-
„ me ? que dis-je ? cruel que vous
„ êtes ! voyez le désordre que vous
„ avez porté dans mon cœur ; voyez
„ ce que je deviendrois, si je conti-
„ nuois à vous voir. Je ne vous cele
„ rien ; car enfin, dans l'état où je
„ suis, j'ai besoin de vous parler sans
„ retenue ; ma foiblesse a besoin de
„ se répandre ; c'est un crime enco-
„ re, mais il m'est nécessaire ;
„ je serois trop exposée, si je vou-
„ lois combattre tous les mouvemens
„ qui me viennent. Je vous décou-
„ vre mon état : cette satisfaction
„ coupable que je me donne, ren-
„ dra peut-être ma passion moins pe-
„ sante. Ma passion ! Justes Dieux !
„ n'êtes vous point etonné vous-mê-
„ me de ce que vous lisez ? Vous qui
„ n'osiez me déclarer votre amour,
„ qui m'en avez fait l'aveu avec tant
„ de crainte, qui m'en entreteniez
„ avec tant de respect, qui ne me
„ demandiez le mien qu'en tremblant,

„ me reconnoiſſez-vous ? je n'avois
„ rien à me reprocher ; j'avois lieu
„ d'être contente de moi : vous m'eſ-
„ timiez, je m'eſtimois moi-même :
„ je vivois en repos & dans l'inno-
„ cence. Où ſont tous ces biens-là ?
„ vous m'aimez, & vous me les avez
„ ôtés ; & vous voulez que je vous
„ aime ; & vous dites que vous ſe-
„ riez heureux, ſi je vous aimois !
„ quel étrange bonheur vous pro-
„ poſez-vous ! mes égaremens, & la
„ perte de ma vertu, vous rendront
„ donc heureux ! & vous appellez
„ cela m'aimer ! voilà les ſentimens
„ que vous voulez que je récompen-
„ ſe ! ah ! juſte Ciel ! qu'eſt-ce que
„ c'eſt qu'un Amant ! la haine du plus
„ mortel ennemi me feroit-elle autant
„ de mal que vous m'en ſouhaitez ?
„ eh bien : je ſuis dans le trouble,
„ dans la douleur, dans les larmes.
„ Mon mari m'eſt preſque odieux :
„ ce qui me reſte de vertu, preſ-
„ qu'inſuportable : je ſuis digne de
„ compaſſion ; je vous en ferai ſans
„ doute à vous-même; en eſt-ce aſſez?
„ êtes vous heureux ? non, vous
„ vous plaindrez encore ; mon mal-

„ heur n'eſt pas au point où vous
„ le voudriez ; vous aſpirez à me
„ rendre encore plus miſérable, &
„ vous avez raiſon. Je ſuis bien di-
„ gne de l'outrage que me font vos
„ deſſeins ; mais que fais-je ? d'où
„ vient vous rendre compte de ce que
„ je ſens ? d'où vient que j'entre avec
„ tant d'abondance dans un détail ſi
„ honteux ? d'où vient qu'il m'entrai-
„ ne ? il eſt pourtant vrai que je me
„ repens ſincerement d'avoir bleſſé
„ mon devoir. Hélas ! eſt-il bien vrai
„ que je m'en repente ? eh ! comment
„ m'en aſſûrer ? puis-je rien démêler
„ dans mon cœur ? je veux me cher-
„ cher, & je me perds. Comment,
„ avec tant d'amour, puis-je ſçavoir,
„ ſi je me repens d'aimer ? je renonce
„ à vous, & je vous regrette : je
„ veux vous ôter toute eſpérance,
„ & j'ai peur que vous croyiez que
„ je ne vous aime point ; enfin, de
„ quelque côté que je me tourne,
„ tout eſt péril pour moi ; & la con-
„ fuſion où je ſuis de ma foibleſſe,
„ & les efforts que je fais pour la
„ combattre, & la réſolution de ne
„ vous plus voir, tout eſt empoi-

„ sonné, tout devient amour, dès
„ que j'y songe. Oh! Ciel! que je
„ suis égarée! qu'une femme à ma pla-
„ ce, est à plaindre d'avoir pris de
„ l'amour! quelle punition pour elle
„ que le plaisir qu'il lui fait! grace
„ au Ciel; j'y renonce à ce plaisir;
„ je le déteste; je vais redevenir ver-
„ tueuse; je retrouverai le plaisir que
„ j'avois à l'être. Oui: Monsieur,
„ mon parti est pris; je ne vous
„ verrai plus. Il ne falloit que deux
„ mots pour vous l'écrire, & je n'a-
„ vois pas dessein de vous en mar-
„ quer davantage; mais je l'ai tenté
„ inutilement dans quatre lettres que
„ j'ai toutes rebutées. Voici la moins
„ honteuse pour moi, que je vous
„ envoye; c'est presque vous les en-
„ voyer toutes, que vous avouer que
„ je les ai écrites; mais après ce qui
„ m'est échappé dans celle que vous
„ lisez, je ne puis gueres me faire de
„ nouveaux affronts. D'ailleurs, puis-
„ que je ne vous verrai plus, & que
„ je rentre dans mon devoir, les pei-
„ nes que je vais souffrir, satisferont
„ bien à mes fautes. Mais, ne fini-
„ rai-je jamais? ce que je dis, ne

„ ressemble point à ce que je veux
„ dire. Je pense que je ne veux plus
„ aimer, & toujours je repete que
„ j'aime. N'importe, n'esperez rien
„ d'un sentiment involontaire ; ce
„ n'est plus moi qui aime ; je ne suis
„ plus coupable ; peut-être je ne l'ai
„ jamais été ; c'est vous qui l'étiez,
„ c'est la foiblesse que vous m'aviez
„ donnée, c'est mon cœur qui ne
„ dépendoit plus de moi. Aujour-
„ d'hui, tout cela m'est étranger : au-
„ jourd'hui, je romps avec ce cœur
„ lâche, avec cette foiblesse, avec
„ mon séducteur, enfin, avec vous.
„ Vous n'en serez pas persuadé, &
„ vous allez prendre ce que je dis
„ pour de l'emportement & du trou-
„ ble : vous vous trompez ; ma réso-
„ lution ne vient pas d'être formée.
„ Vous sçavez que ma mere demeu-
„ re ici : vous connoissez son carac-
„ tere : hier au matin, je lui confiai
„ ma situation ; elle en frémit, au-
„ tant qu'il m'étoit nécessaire. Ain-
„ si, voilà sa vertu dans les interêts
„ de mon devoir. Le soir, mon ma-
„ ri & moi, nous parlâmes de vous :
„ il fit votre éloge, & ce fut un coup

„ de poignard pour moi : lui, qui
„ vous estime tant, mérite-t-il de se
„ tromper si cruellement sur votre
„ compte ? jettons tous deux les yeux
„ sur nous. Que de devoirs violés
„ de part & d'autre ! perfides que
„ nous sommes ! nous nous serions
„ aimés ; sans doute nous serions-
„ nous juré de nous aimer toujours.
„ Ah ! Monsieur, à qui devois-je plus
„ de fidélité qu'à mon mari ? à qui
„ vous, en deviez-vous plus qu'à
„ l'honneur ? vous auriez trahi votre
„ ami, j'aurois trahi mon époux ; ne
„ voyez-vous pas qu'enfin nous
„ nous serions trahis tous deux ? vous
„ n'auriez donc aimé qu'une femme
„ indigne, & je n'aurois aimé qu'un
„ malhonnête homme. Juste Ciel !
„ cette réflexion m'attendrit sur vous,
„ & je ne me reproche point le mou-
„ vement de tendresse qui me vient
„ ici. Vous êtes naturellement ver-
„ tueux : quel malheur, que vous ces-
„ sassiez de l'être ! & ce malheur,
„ voudriez-vous qu'il fût mon ou-
„ vrage ? voilà ce que je sens, ren-
„ dez-moi tendresse pour tendresse.
„ Que la vôtre à présent ressemble

„ à la mienne ; vous avez les mê-
„ mes réflexions à faire ſur moi ; c'eſt
„ même horreur à envisager pour
„ nous deux. Je ſuis née vertueuſe
„ auſſi-bien que vous : auriez-vous
„ le courage de m'ôter ma vertu ?
„ m'ôter ma vertu ! l'amour même,
„ dans une ame comme la vôtre eſt-
„ il compatible avec cette idée-là ?
„ je ſçais bien que dans la ſuite, nous
„ aurons quelque peine à penſer tou-
„ jours de même ; mais j'y ai pour-
„ vû : j'ai fait remarquer à mon ma-
„ ri, que vous veniez ſouvent ici,
„ & que vos viſites, toutes innocen-
„ tes qu'elles étoient, pouvoient nui-
„ re à une femme de mon âge. Il
„ vous le dira, il me l'a promis ; pre-
„ nez votre parti là-deſſus. Si je vous
„ revois encore chez moi, mon ma-
„ ri ſçaura que je vous aime : j'y
„ ſuis réſolue : j'en perdrai peut-être
„ ſon eſtime & ſon amour ; mais,
„ pour les mériter, il faut me réſou-
„ dre à les perdre, & ſi ce n'eſt en-
„ core aſſez, j'inſtruirai tous mes
„ amis de ma foibleſſe : ils ſeront au-
„ tant de barrieres que je mettrai
„ entre vous & moi. Voilà des ex-

„ trémités, où assurément vous êtes
„ incapable de me réduire; il me suf-
„ fit de vous les montrer. Je ne vous
„ demande ni votre souvenir, ni vo-
„ tre oubli : je suis encore trop foible,
„ pour oser m'examiner là-dessus; &
„ je ne veux pas sçavoir lequel des
„ deux je souhaiterois. Pour moi, je
„ vais tâcher de vous oublier; je ne
„ suis point obligée d'y réussir; mais
„ je suis obligée de faire, toute ma
„ vie, ce que je pourrai pour cela,
„ & je vais remplir mes devoirs : je
„ ne vous verrai plus : Adieu.

Mon ami, après m'avoir lû cette Lettre, me dit qu'il y avoit fait réponse au gré de la vertu de cette Dame, & qu'il partoit le lendemain pour sa Province.

TROISIÉME FEUILLE.

JE sortois, il y a quelques jours, de la Comédie, où j'avois été voir *Romulus*, qui m'avoit charmé; & je disois en moi-même : On dit communément l'*élégant Racine*, & le *sublime Corneille*. Quel épithete donne-

ra-t'on à cet homme-ci ; je n'en sçais rien ; mais il est beau de les avoir méritées toutes deux.

J'étois donc profondément occupé de cette Tragédie, de l'élévation sensée des idées de l'Auteur, de la continuité de cette élévation. J'aimois, dans la fierté de *Tatius*, cette rudesse des premiers temps, ce courage inaccessible aux Conseils de la nécessité, & digne alors d'un Roi légitime, qui sçavoit être plus vertueux que raisonnable ; j'aimois à voir *Hersilie* ressembler dans son espece à son pere, se punir d'aimer en secret *Romulus*, en lui montrant de la haine, & peut-être le maltraiter plus que s'il lui avoit été indifferent ; avouer enfin son amour : mais, disois-je en moi-même, que devient cet aveu, placé, comme il l'est ? c'est une exposition rapide de tous les sacrifices qu'elle a faits de ses mouvemens, à sa vertu ; c'est un torrent de tous les sentimens qu'elle avoit retenus : c'est le salut de son pere & de son amant ; & cet amant, quel est-il ? quel est son caractere ? c'est toute la vertu, toute la générosité

rosité possible, tour à tour maitresse & dépendante du libertinage des sentimens d'un jeune homme, & d'un jeune homme, chef de Bandits illustres.

C'étoit-là les pensées qui m'occupoient, lorsqu'en descendant l'escalier de la Comédie, je me sentis arrêté par une Dame plus âgée que moi, & avec qui je suis sur le pied d'un ami de trente ans. Vieux Rêveur, me dit-elle, en me tirant par la manche, voulez-vous venir souper chez moi? Soit, mon ancienne, lui répondis-je, notre tête à tête ne sera point de mauvais exemple. Nous trouverons compagnie, me dit-elle. Là-dessus, nous tâchames de percer la foule, & de sortir; nous eûmes de la peine à en venir à bout.

Pendant les petites pauses que nous étions obligés de faire par intervalles, mon esprit pensif s'exerçoit à son ordinaire. Je regardois passer le monde; je ne voyois pas un visage qui ne fût accommodé d'un nez, de deux yeux & d'une bouche; & je n'en remarquois pas un, sur qui la nature n'eût ajusté tout cela dans un goût different.

J'examinois donc tous ces porteurs de visages, hommes & femmes : je tâchois de démêler ce que chacun pensoit de son lot ; comment il s'en trouvoit : par exemple, s'il y en avoit quelqu'un qui prît le sien en patience, faute de pouvoir faire mieux ; mais je n'en découvris pas un, dont la contenance ne me dît ; je m'y tiens. J'en voyois cependant, surtout des femmes, qui n'auroient pas dû être contentes, & qui auroient pû se plaindre de leur partage, sans passer pour trop difficiles ; il me sembloit même qu'à la rencontre de certains visages mieux traités, elles avoient peur d'être obligées d'estimer moins le leur. L'Ame souffroit; aussi, l'occasion étoit-elle chaude. Joüir d'une mine qu'on a jugée la plus avantageuse, qu'on ne voudroit pas changer pour une autre, & voir devant ses yeux un maudit visage qui vient chercher noise à la bonne opinion que vous avez du vôtre; qui vous présente hardiment le combat, & qui vous jette dans la confusion de douter un moment de la victoire ; qui voudroit enfin accuser d'abus le plaisir qu'on a de croire sa

physionomie sans reproche & sans pair : ces momens-là sont périlleux. Je lisois tout l'embarras du visage insulté ; mais cet embarras ne faisoit que passer. Celle à qui appartenoit ce visage se tiroit à merveille de ce mauvais pas ; & cela, sans doute, par une admirable dextérité d'amour propre. Une fiere sécurité revenoit sur sa mine ; il s'y peignoit un air de distraction dédaigneuse, qui punissoit le visage altier de la vanité de son étalage ; mais qui l'en punissoit habilement, & qui disoit à la Rivale, qu'on n'avoit pas seulement pris garde à elle.

Mais, disois-je en moi-même, de quel expédient de vanité peut se servir une femme laide, pour entrer, de la meilleure foi du monde, en concurrence avec une femme aimable & belle ? si elle a la bouche mal faite, ou si vous voulez, le nez trop long ou trop court, ce nez, quand elle le regarde, se racourcit-il, ou s'allonge-t-il ? non : ce n'est pas cela, me répondois-je.

Quand une femme se regarde dans son miroir, son nez reste fait com-

me il eſt ; mais elle n'a garde d'aller fixer ſon attention ſur ce nez, avec qui, pour lors, ſa vanité ne trouveroit pas ſon compte : ſes yeux gliſſent ſeulement deſſus ; & c'eſt tout ſon viſage à la fois ; ce ſont tous ſes traits qu'elle regarde, & non pas ce nez infortuné qu'elle eſquive, en l'enveloppant dans une vûë generale ; & de cette façon même il y auroit bien du malheur, ſi, tout laid qu'il eſt, il ne devient piquant, à la faveur des ſervices que lui rendent les autres traits qu'on lui aſſocie : bien plus, ces autres traits n'obligent pas un ingrat ; & ce nez devenu plus honorable, les accompagne à ſon tour de fort bonne grace. Mais ces autres traits ſeront peut-être difformes : qu'importe ? pluſieurs difformités de viſage, jointes enſemble, regardées en bloc, maniées, & travaillées par une femme qui leur cherche un joli point de vûë, en dépit qu'ils en ayent, prennent une bonne contenance, & forment aux yeux de la coquette un tout qui l'enchante, qui lui paroît préférable à ce tas de beautés fades qu'elle voit ſouvent à d'autres fem-

mes : & , c'eſt avec ce viſage de la compoſition de ſa vanité, qu'une femme laide oſe lutter avec un beau viſage de la compoſition de la Nature. Eh ! qui le croiroit ? quelquefois, cela lui réuſſit.

Les femmes n'étoient pas les ſeules qui me divertiſſoient, & je trouvois nos jeunes gens tout auſſi amuſans qu'elles.

Dans le nombre de ceux-ci, j'en voyois qui ſembloient ſe remuer, étonnés de la nobleſſe de leur figure, & qui certainement comptoient ſur un égal étonnement dans les autres. Ils étoient vains, mais très-ſérieuſement vains, & comme chargés de l'obligation de l'être : je les interprétois. Quand on eſt fait comme je ſuis, penſoit apparemment chacun d'eux, on laiſſe agir à l'aiſe le ſentiment qu'on a de ſes avantages, en marchant ſuperbement. Moi, je vais mon pas ; ma figure eſt un fardeau de graces nobles, impoſantes, & qui demande tout le recueillement de celui qui la porte. Qu'en dites-vous hommes étonnés ? qui de vous ſonge à faire quelque chicanne à ce maintien ? qui

de vous n'avouera pas qu'il me ſied bien de me rendre juſtice ? n'eſt-il pas vrai que je vous ſurprens, & que la critique eſt muette à mon aſpect ? gare : reculez-vous, vous empêchez le jeu de mes mouvemens ; vous ne voyez mon geſte qu'à demi. Place au Phénomene de la Nature : humiliez-vous, figures médiocres ou belles ; car c'eſt tout un, & vous êtes toutes au même rang auprès de la mienne.

Ce petit diſcours, que je fais tenir à nos jeunes gens, on le regardera comme une plaiſanterie de ma part. Je ne dis pas qu'ils penſent très-diſtinctement ce que je leur fais penſer ; mais tout cela eſt dans leur tête, & je ne fais que débrouiller le cahos de leurs idées : j'expoſe en détail ce qu'ils ſentent en gros ; & voilà, pour ainſi dire, la monnoye de la piece.

Après tout cela, je vais faire un aveu bien ſingulier ; c'eſt que moi, qui démêlois leurs idées, qui développoit leur orgueil, peu s'en falloit que je ne diſſe ; ils ont raiſon. A la lettre, la hardieſſe de leur vanité ſoutenue d'une belle figure m'en

impoſoit ; je m'amuſois à les trouver bienfaits ; & voilà comme nous ſommes tous. De grandes qualités dans un homme, un grand rang, un grand pouvoir ſont toujours auprès de nous le paſſeport de ſes défauts ; & dans le fond, c'eſt fort bien fait à nous d'être comme cela ; c'eſt le lien de la ſociété des hommes que cet éblouiſſement de notre raiſon, que cette indulgence favorable aux foibleſſes de ceux qui nous priment, & de qui nous ſommes les inferieurs de façon ou d'autre.

Je continuois mes remarques ſur cette foule de monde qui nous arrêtoit à la porte, lorſqu'enfin nous eûmes le paſſage libre. J'allai donc ſouper chez la perſonne avec qui j'étois : nous y trouvâmes ſon frere avec une jeune Dame & un jeune Cavalier de fort bonne façon tous deux. Je vis bien pendant le repas qu'ils avoient envie de ſe plaire l'un à l'autre ; & moi, qui ne ſuis plus d'âge à plaire à perſonne, je pris le parti de m'amuſer du petit ſpectacle qu'ils m'alloient donner. A les entendre parler, je commençai d'abord par ſen-

tir qu'ils alteroient le ſon naturel de leur voix, pour y couler du gracieux, & qu'en prononçant, il n'y avoit pas juſqu'aux mouvemens de leur bouche, qu'ils ne vouluſſent aſſortir avec leurs tendres idées. J'aimerois mieux travailler toute une journée, comme un Crocheteur, que d'eſſuyer, deux heures ſeulement, la fatigue qu'ils ſe donnoient, pour imaginer un caractere d'action, qui jettât du goût dans les bras, dans les mains, dans la tête, dans les habits mêmes. Je n'eus pas le temps de voir toute la Comédie ; le frere de la Dame, après le repas, me pria d'écouter la traduction qu'il avoit faite d'un Manuſcrit Eſpagnol, où, entr'autres choſes, il me lut un ſonge dont je ſuis d'avis de donner ici le commencement ; je dis mal, ce n'eſt qu'une introduction au ſonge: c'eſt un jeune Seigneur Eſpagnol qui parle.

„ Chacun croit les uſages de ſon „ pays les meilleurs, & les plus ſen- „ ſés. Il y avoit déja quelque temps „ que j'étois dans les Gaules, quand „ un François, que j'avois vû en Ita- „ lie, vint me voir, Nous allâmes

„ souper ensemble. Après le repas,
„ nôtre conversation roula sur l'a-
„ mour. Il me fit un portrait des ma-
„ nieres d'aimer de son pays, & je
„ lui peignis l'espece d'amour qui re-
„ gnoit dans le nôtre. Ce sujet fut
„ entre nous une matiere de dispute
„ assez amusante. Nous examinions
„ à qui des deux amours il falloit don-
„ ner la préférence : nous pesions nos
„ raisons. Quand il tenoit la balan-
„ ce ; les siennes l'emportoient ;
„ quand je la tenois, les miennes
„ avoient leur revanche. Notre exa-
„ men produisit cependant quelque
„ chose ; c'est que nous nous retira-
„ mes un peu plus éloignés de nous
„ accorder, que nous ne l'avions été
„ d'abord. J'allai me coucher, l'es-
„ prit rempli de la question que nous
„ avions agitée, & je m'endormis
„ du sommeil le plus profond. Dans
„ cet état, je fis un rêve assez singu-
„ lier, & si frappant, qu'à mon ré-
„ veil, je n'en perdis pas la moindre
„ circonstance.

Je m'arrête-là, & c'est jusqu'où j'ai pû déchiffrer l'écriture du Traducteur, que je prierai de m'aider à

lire le reste, que je donnerai la premiere fois.

QUATRIÉME FEUILLE.

J'Ai promis dans la derniere Feuille du Spectateur un rêve tiré d'un Manuscrit Espagnol ; mais je ne puis m'empêcher de le differer : j'ai quelque chose de plus pressant à dire. Je cede à des réflèxions moins amusantes, mais plus instructives : je me reprocherois d'écarter la situation d'esprit où je me trouve : je me livre aux sentimens qu'elle me donne, qui me pénetrent, & dont je voudrois pouvoir pénetrer les autres. Jamais, peut-être, ne me reviendroient-ils avec ce caractere d'attendrissement qu'ils portent. Je m'imagine en devoir compte aux autres ; & je vais essayer de faire passer dans leur ame toute la chaleur de l'impression qu'ils me font.

Je viens de rencontrer, ce soir, dans le détour d'une rue, une jeune fille qui m'a demandé l'aumône : elle pleuroit à chaudes larmes : son afflic-

tion m'a touché ; je l'ai regardée avec attention ; je lui ai trouvé de la douceur & des graces dans la physionomie ; beaucoup d'abbattement, avec un air confus & embarrassé. Son habit, quoique mauvais, marquoit une condition honnête. Pourquoi pleurez-vous, lui ai-je dit ? hélas ! Monsieur, c'est que je suis dans un état affreux, m'a-t'elle répondu : mais d'un ton qui m'a saisi, & qui marquoit une désolation profonde.

Là-dessus j'ai été tenté de la laisser, sans lui en demander davantage, pour me sauver de l'intérêt douloureux qu'elle commençoit à m'inspirer pour elle ; mais je n'ai pû me débarrasser de la pitié qu'elle m'avoit faite : il auroit fallu prendre trop sur moi, & ce ménagement pour moi-même m'auroit mis plus mal à mon aise, que la plus triste sensibilité pour ses malheurs.

Je l'ai donc tirée à quartier, & dans un endroit où je pouvois l'écouter paisiblement ..... Mademoiselle, vous me paroissez dans une grande peine, lui ai-je dit, en lui donnant quelque argent : que vous est-il arri-

vé....? elle ne m'a répondu d'abord que par des ſanglots : ſes larmes ont coulé avec plus d'abondance ; enfin, s'étant un peu remiſe ; puiſque vous avez la bonté de prendre part à mon affliction, m'a-t'elle dit, je vais vous en inſtruire.

„ Je ſuis une fille de famille ; mon „ pere avoit une Charge aſſez con- „ ſiderable en Province ; il mourut, „ il y a trois ans : le jeu avoit dé- „ rangé ſes affaires, & ma mere eſt „ reſtée veuve, chargée de trois fil- „ les, dont je ſuis l'aînée. Nous ſom- „ mes venues à Paris, ma mere & „ moi, après avoir vendu tout ce qui „ nous reſtoit, pour hâter la déciſion „ d'un procès dont le gain nous ré- „ tabliroit. Il y a dix-huit mois que „ nous ſommes ici. Notre Partie, qui „ eſt puiſſante, & qui prévoit qu'un „ Arrêt ne lui peut être favorable, „ a eu aſſez de crédit pour le recu- „ ler : ces longueurs ont conſommé ce „ que nous avions. Dans cette ex- „ trémité, nous avons tenté de nous „ jetter aux pieds de nos Juges, pour „ implorer leur juſtice ; mais au Pa- „ lais, nous les avons toujours trou-

„ vés entourés de Clients, parmi lef-
„ quels nous n'osions nous mêler,
„ mal vêtues comme nous sommes;
„ & chez eux, soit que notre figure
„ ne s'attirât pas l'attention de leurs
„ domestiques, ou que nous vinf-
„ sions à de mauvaises heures, on
„ nous a toujours dit que ces Mef-
„ sieurs étoient absens ou occupés;
„ de sorte que nous n'avons nul ap-
„ pui. On néglige de travailler pour
„ nous, parce que nous n'avons
„ point de quoi payer; enfin, Mon-
„ sieur, la misere où nous sommes
„ tombées, le chagrin, le mauvais
„ air, & l'obscurité du lieu où nous
„ logeons, la douleur de me voir souf-
„ frir moi-même, & le grand âge,
„ ont entierement abbatu ma mere:
„ elle est malade, & tout lui man-
„ que, & moi, qui suis au désespoir
„ de la voir dans cet état-là, il faut,
„ Monsieur, que je combatte enco-
„ re mon amour & ma compassion
„ pour elle. Si je les écoute, je suis
„ perdue un riche Bourgeois m'offre
„ tous les secours possibles; mais
„ quels secours, Monsieur! ils sau-
„ veroient la vie à ma mere; ils def-

„ honoreroient éternellement la mien-
„ ne : voilà mon état ; en eſt-il de
„ plus terrible ? j'aime ma mere, &
„ je lui ſuis chere ; elle meurt, cela
„ me fait trembler pour nous deux.
„ Dans mon affliction, je lui ai dit les
„ offres de l'homme dont je vous par-
„ le. A mon récit, j'ai cru qu'elle
„ alloit expirer entre mes bras ; elle
„ m'a baignée de ſes larmes ; elle
„ a jetté ſur moi des yeux tout éga-
„ rés, & s'eſt retournée de l'autre
„ côté, ſans me dire une ſeule pa-
„ role. Je ne ſçais pourquoi je ne l'ai
„ point preſſée de me parler ; il ſem-
„ ble que cette femme vertueuſe ait
„ perdu tout courage, & ſuccombe
„ ſous notre malheur ; & moi, je
„ voudrois mourir pour être délivrée
„ du péril de la voir.

Tout honnête homme ſentira combien les diſcours de cette fille ont dû me toucher. Je lui ai donné ce que j'ai pû ; j'ai joint à cela des conſeils que j'ai crus les plus convenables, & me ſuis retiré chez moi preſque auſſi affligé qu'elle.

Qu'il eſt triſte de voir ſouffrir quelqu'un, quand on n'eſt point en état

de le ſecourir, & qu'on a reçû de la Nature une ame ſenſible qui penetre toute l'affliction des malheureux, qui l'approfondit involontairement, pour qui c'eſt comme une néceſſité de la comprendre, & de ne rien perdre de la douleur qui peut en rejaillir ſur elle-même !

Juſte Ciel ! quels ſont donc les deſſeins de la Providence dans le partage myſterieux qu'elle fait des richeſſes ? pourquoi les prodigue-t'elle à des hommes ſans ſentiment, nés durs & impitoyables ? pendant qu'elle en eſt avare pour les hommes généreux & compatiſſans, & qu'à peine leur a-t'elle accordé le néceſſaire. Que peuvent, après cela, devenir les malheureux, qui par-là n'ont de reſſource, ni dans l'abondance des uns, ni dans la compaſſion des autres ? Mais ces réflexions, qui naiſſent de mon impuiſſante médiocrité, m'écartent de celles que me fournit l'avanture de la jeune fille en queſtion.

Homme riche, vous qui voulez triompher de ſa vertu par ſa miſere, de grace, prêtez-moi votre attention. Ce n'eſt point une exhortation pieu-

De même : que la jeuneſſe & les graces de la fille, dont nous avons parlé, vous ayent donné de l'amour; ce n'eſt pas là ce qui m'étonne, & ma charge n'eſt pas de vous inquietter là deſſus : mais que ce viſage frappé de déſeſpoir, dont la ſouffrance a déſolé les traits ; que ces graces flétries par les larmes n'ayent pas déconcerté votre amour, ou n'en ayent point fait une protection pour cette infortunée ; que cet amour, loin de la plaindre de tant de maux, n'en ait reçu qu'une confiance plus brutale ; que la miſere la plus féconde en impreſſions touchantes, ne l'ait déterminée qu'à l'outrage, & non pas aux bienfaits : que vous dirai-je enfin ? qu'à la vûe d'un pareil objet, cet amour ne ſe ſoit pas fondu en pitié généreuſe ; qu'en écoutant cette fille, la charité ne vous ait pas attendri ſur le péril où l'expoſoit ſon malheur ; que le découragement, la laſſitude qui pouvoit la prendre, n'ait pas attiré tous vos égards ; que vous ayez peſé ſon infortune; que vous en ayez compris l'excès, ſans en ſentir vos déſirs confondus, ſans être épouvan-

té vous-même de vous ſurprendre dans le deſſein horrible d'en profiter ; voilà ce qui me paſſe : c'eſt une iniquité dont je ne ſçais pas comment on peut ſoutenir le poids ; c'eſt une intrépidité de vice que mon imagination ne peut atteindre.

Tyran que vous êtes ! qu'avez-vous dit à cette fille, dont vous avez vû la jeuneſſe en proye à la fureur des derniers beſoins ? malheur à toi que la faim dévore ! à qui t'adreſſes-tu ? mon incontinence va prendre avantage de ta miſere. Si tes beſoins te mettoient moins en priſe, tu pourrois n'exciter que ma compaſſion ; mais ils ſont extrêmes ; ils me corrompent ; il ne s'agit plus de te plaindre ; ton honneur m'échapperoit, ſi j'étois généreux : je l'attens de ton déſeſpoir que ma dureté va pouſſer à bout ; & miſerable comme tu l'es, je te vois comme une bonne fortune qui vient s'offrir à ma débauche. Point de ſecours qui ne faſſe ton opprobre ; ſubis toutes les rigueurs de ton ſort ; acheve d'en être la victime ; veux-tu du pain ? deviens infâme, & je t'en accorde : voilà tout

ce que je ſens pour toi, voilà le fruit de l'imprudent aveu de ton infortune.

Eſt-ce-là, ce que vous avez dit à cette fille ? ſi ce ne ſont pas là vos paroles, du moins ce ſont vos penſées. Vos penſées ! non je ne le puis croire ; elles ont peut-être menacé de ſe montrer ; mais vous en avez craint la laideur trop affreuſe, & vous vous y êtes refuſé. Votre ame n'auroit pû ſupporter la vûe d'une méchanceté ſi diſtincte ; ſon libertinage n'auroit pû la ſauver des remords, de l'horreur d'elle-même, ni des ſentimens d'attendriſſement qui l'auroient preſſée : la victoire auroit été trop ſanglante à remporter ſur tout cela ; & ce n'eſt enfin qu'en vous étourdiſſant ſur votre action, que vous l'avez commiſe. Cependant, valoit-elle que vous renonçaſſiez à la ſatisfaction d'être content de vous, que vous étouffaſſiez l'honnête homme, pour mettre le monſtre en liberté ? vous me l'avouerez : vos efforts, pour détruire l'un, vous mettoient mal avec vous-même : vous n'oſiez les réfléchir ; vos efforts contre l'autre, auroient

été presque des plaisirs : il y seroit entré je ne sçais quelle douceur de vous trouver dans l'ordre, hors de reproche, & comme en état de vous regarder avec quietude & confiance : il s'y seroit mêlé je ne sçais quel sentiment de votre innocence, je ne sçais quelle suavité, que l'ame respire alors, qui l'encourage & lui donne un avant-goût des voluptés qui l'attendent. Oui : voluptés ; c'est le nom que je donne aux témoignages flatteurs qu'on se rend à soi-même, après une action vertueuse ; voluptés bien différentes des plaisirs que fournit le vice : de celles-ci, jamais l'ame n'en a satiété ; elle se trouve, en les goûtant, dans la façon d'être la plus délicieuse & la plus superbe ; ce ne sont point des plaisirs qui la dérobent à elle-même ; elle n'en jouit pas dans les ténébres ; une douce lumiere les accompagne, qui la pénetre, & lui présente le spectacle de son excellence. Voilà les plaisirs que vous avez sacrifiés à l'avilissement des plaisirs du vice ; car, que sont-ils ? qu'un état de prostitution pour l'ame, qu'elle ne goûte & ne se pardonne, qu'à la

faveur du trouble qui lui voile ſon infamie. Mais c'en eſt aſſez, ces réflexions m'ont mené trop loin. Il en naît encore de très importantes de l'avanture de cette fille & de ſa mere, qui n'ont pû aborder leurs Juges, & dont la pauvreté met les affaires en ſouffrance ; cela me fournit une matiere digne d'être traitée dans un autre diſcours. Juges, que les devoirs de votre état ſont nobles ! mais je finis : nous les examinerons ailleurs.

CINQUIE'ME FEUILLE.

J'Ai promis un *Rêve* ; je m'en reſſouviens ; mais, c'eſt un rêve qui ne roule que ſur l'amour. Ami lecteur, en vérité, cela peut ſe différer. Je me ſens aujourd'hui dans un libertinage d'idées, qui ne peut s'accommoder d'un ſujet fixe.

Je viens de voir l'entrée de L'INFANTE. J'ai voulu parcourir les rues pleines de monde. C'eſt une fête délicieuſe pour un Miſanthrope, que le Spectacle d'un ſi grand nombre d'hommes aſſemblés ; c'eſt le temps de ſa récolte

d'idées. Cette innombrable quantité d'especes de mouvemens forme à ses yeux un caractere générique. A la fin, tant de sujets se réduisent en un : ce n'est plus des hommes différens qu'il contemple ; c'est l'homme représenté dans plusieurs mille.

Au milieu de mes réflexions, j'ai apperçu un pauvre *Savetier* qui travailloit d'un sang froid admirable dans sa boutique. De temps en temps, il jettoit ses regards sur cette foule de gens curieux qui s'étouffoient ; & il critiquoit après leur curiosité, de ses deux épaules qu'il levoit en pitié sur eux. Il m'a pris envie de voir de près ce Philosophe subalterne, & d'examiner quelle forme pouvoient prendre des idées philosophiques, dans la tête d'un homme qui raccommodoit des Souliers.

Je me suis approché. J'ai fait plus : je lui ai demandé un asyle dans sa boutique contre la foule. Comment ! lui ai-je dit, vous travaillez, pendant que vous pouvez voir de si belles choses, mon bonhomme !

Pardy, m'a-t'il répondu, *Monsieur*, cela est trop beau pour de petites gens

comme nous ; cela ne nous appartient pas, de voir ces beautés-là : cela eſt bon pour vous autres gens qui avez votre pain cuit, & qui avez le temps de mettre votre journée à ne rien faire. Voyez-vous, Monſieur, quand on a de l'ouvrage qu'il faut rendre, ou jeûner, ſans en avoir envie : le Cheval de bronze marcheroit de ſes quatre pattes, que j'aimerois, mardi, mieux le croire, que de l'aller voir. Les fainéans ne valent rien à ſuivre ; c'eſt une compagnie qui n'eſt pas faine pour ceux-là qui n'ont pas moyen d'être comme eux. J'interrompis ce diſcours d'un ſourire... Tenez, ajoûta-t-il après, en ſe retournant, voilà quatre eſcabeaux dans ma boutique; je ſuis content, comme un Roi, avec cela & mes ſavattes; je m'en accommode à merveille, quand je ne m'amuſe pas à regarder toutes ces braveries-là ; mais ſi-tôt que je vois tant de beaux équipages, & tout ce monde qu'il y a dedans, mes eſcabeaux & mes ſavattes me fâchent ; je deviens triſte ; je n'ai plus de cœur à l'ouvrage. Pardy, puiſque Dieu m'a fait pour raccommoder de vieux ſouliers, il faut aller

mon

mon train, laisser là les autres, & vivre bon serviteur du Roi & des siens; le reste n'a que faire de moi, ni moi du reste. J'en serai bien mieux, quand j'aurai été courir la pretantaine, & gagner plus d'appétit qu'à moi n'appartient d'en avoir. Vous ne sçavez pas ce que c'est que d'être Savetier, cela vous passe.

Ce brute Socrate s'est arrêté-là; je ne lui ai rien répondu, sinon qu'il avoit raison. La Scène a fini par une petite chanson qu'il a entonnée; & ma curiosité satisfaite, je me suis retiré de sa boutique, pour aller butiner quelques nouveautés ailleurs.

Je me suis amusé quelque temps de la populace qui se renversoit la tête pour considérer les Arcs de Triomphe; & dans sa façon de voir, j'ai cru démêler que l'admiration du peuple pour une belle chose ne vient pas précisément de ce qu'elle est belle : mais bien des événemens plus ou moins importans, qui font qu'elle est exposée là, & qui la vantent à son imagination.

J'entendois dire de tous côtés : oh! que cela est beau! & moi qui allois au

principe de cette exclamation dans l'esprit du peuple. je la mettois en forme ; & voici l'espece d'argument qu'elle me rendoit. Hé ! vois-tu tout ce monde ? c'est que l'Infante arrive. Tout ce que nous voyons là est fait pour Elle ; regardons bien ; car assurément cela doit être beau. Oh ! que cela est beau !

Il est certain que ces Arcs de Triomphe étoient curieux, & que c'étoit une décoration qui avoit beaucoup de dignité ; mais, en développant l'esprit de cette populace, je voyois de pauvres Enseignes de Cabarets, auxquelles, peut-être, il ne manque, pour être converties en chef-d'œuvres, que d'être exposées pour une avanture de conséquence..

Tableaux de *Raphaël*, disois-je encore en moi-même, si vous étiez à la place de ces mêmes Enseignes, j'aurois grande peur que vos Curieux ne vous prissent pour ce que vous paroitriez : je veux mourir, si, en vous voyant, ils s'avisoient de vous deviner là. Helas ! combien est-il de mauvais Tableaux parmi vous, qu'un coup de hazard, qu'une estime visionnaire

qui a fait du progrès, vous a donnés pour freres ? & à combien de vos freres a-t-on fait l'injure de ne les pas reconnoître, pour avoir paru trop tard, ou dans une occasion peu favorable ?

En vérité, à cela près que nous vivons, & que nous pensons, nous sommes tous des Tableaux, les uns pour les autres : notre fortune va du moins comme la leur.

Tel est un Raphaël, un Tableau du plus prand prix, je veux dire, un homme né plein d'esprit & de talens ; si le hazard ou sa naissance l'a mal exposé, c'en est fait ; il a beau nous voir, nous parler tous les jours, voilà notre discernement en défaut sur son compte : rien ne nous avertit de ce qu'il vaut, la médiocrité de son état l'enveloppe, pour ainsi dire, d'un nuage qui nous le dérobe : c'est un personnage inutile confondu dans la foule que nous méprisons ; il n'a ni biens, ni rang, ni crédit ; voilà le fantôme qui nous frappe, à la place de l'homme que nous n'appercevons pas ; voilà le masque qui nous cache son visage; enfin, voilà le tableau, tout beau qu'il est, Enseigne de Cabaret pour toujours.

Tel au contraire est un tableau de *Barbouilleur*; & je le vois entouré de Curieux qui lui trouvent un vrai mérite qu'il n'a point. Est-il pesant ? parle-t'il peu ? ils me disent que c'est un homme froid, mais plein de jugement & de reflexion. Parle-t-il mal & beaucoup ? qu'il est agréable & vif ! ces curieux sont donc des bêtes ? non, ce sont gens d'esprit, de la meilleure foi du monde, qui le pensent comme ils le disent; ils ont peut-être eu quelque peine à se le persuader à eux-mêmes; mais l'homme, dont il s'agit, est dans une opulence ou dans un crédit qui le rend nécessaire, & qui a levé leurs doutes. Ils vous diroient volontiers, je n'ai pas d'abord pris cet homme-là pour ce qu'il est : & vous vous écrierez ! voilà des flateurs : point du tout; je vous l'ai déja dit, ils n'ont pas même cet honneur-là. Il n'y a point d'iniquité dans leur fait, ce sont en cela de vrais dupes, de vrais innocens, dont l'esprit est, pour ainsi dire, aux gages de l'interêt; c'est ce misérable intérêt qui a joué ce tour de souplesse à leur jugement, & qui leur fait accroire qu'un grand équipage, un

grand nombre de valets, une bonne table, sont de l'esprit, de la pénétration, de la vivacité, & de bons mots.

C'étoit-là à peu près les idées qui me venoient successivement dans la tête, quand le Roi a passé. Le peuple, à son ordinaire, a crié, *Vive le Roi :* j'ai trouvé ces acclamations attendrissantes. C'étoit plus qu'un Roi, plus qu'un Maître qui paroissoit. Ce peuple, dans ses transports, sembloit revêtir ce jeune Prince de titres moins superbes, mais plus aimables, plus touchans, & peut-être plus augustes; c'étoit le bienfaiteur, l'ami de chaque homme de la Nation; c'étoit le protecteur, l'espérance, l'amour, & les délices du peuple, que l'on voyoit passer.

Rois, Princes de la Terre, ce n'est ni la garde qui vous environne, ni cette foule d'hommes soumis qui composent votre Cour, ni vos richesses, ni votre vaste puissance, qui feroient mon envie. Ceux qui, parmi vous, ne sont sensibles qu'à ces avantages, sont simplement des hommes riches, redoutables, puissans, & ne sont pas Rois. Assis sur le Trône, ils ne ré-

gnent pas ; je les vois dans le sein du bonheur sans qu'ils en profitent. Autant que leur vie a d'instans, autant, s'ils veulent, vont-ils goûter de plaisirs, mais des plaisirs vraiment dignes de leur rang, & dont le Ciel n'a destiné l'abondance délicieuse, que pour eux seuls. Rois, qu'est-ce donc que votre condition a de flateur ? quel est celui qui regne ? quel est le Prince qui jouit des vrais biens attachés au Trône ? c'est celui qui sçait faire un généreux usage de la crainte & du respect que la majesté de son rang inspire : cette crainte & ce respect sont les moindres de ses droits, ou plutôt ils ne font que lui préparer ses véritables droits. Craint, il n'est encore que le maître : Aimé, le voilà Roi. Eh ! comment l'aime-t'on ? comptez tous les sentimens de vénération, d'estime, d'admiration, tous les mouvemens de tendresse, de dévouement, de confiance, dont l'homme est capable, voilà de quoi se compose l'amour qu'on a pour un maître dans qui l'on est charmé de trouver un Roi ; enfin voilà les Trésors du rang suprême. Un acceuil obligeant, un

ſentiment de bonté, un ſourire, un geſte, une parole; Princes, ce ſont là pour vous les clefs de ces Tréſors. Oui: ſoyez doux, affables, généreux, compatiſſans, careſſans dans vos diſcours, & vous êtes poſſeſſeurs de ces biens dont l'ambition a fait les grands hommes, & dont à peine ont-ils pû s'acquérir une petite partie.

Quelqu'un que j'ai entendu parler alors, d'un ton de voix extrêmement haut, a mis fin à mes réflexions: là-deſſus je me ſuis retourné, & j'ai vû pluſieurs hommes qui en entouroient un autre qui leur parloit avec beaucoup d'action: j'ai ſoupçonné qu'il y auroit là quelque choſe pour moi; je me ſuis donc approché; je ne répéterai point ce qu'il diſoit: il parloit de la derniere Paix avec *l'Allemagne* & *l'Angleterre*; il jettoit les Miniſtres dans des intrigues politiques, il s'étonnoit de leur habileté; & je remarquai qu'inſenſiblement la dignité du ſujet étourdiſſoit cet homme: qu'elle réfléchiſſoit ſur ſon ame, & la remuoit d'un ſentiment d'élévation perſonnelle. De la façon dont cela ſe

paſſoit dans ſon eſprit, je voyois que c'étoit lui qui ſe réconcilioit avec les Puiſſances, ou plutôt, il étoit tour à tour *l'Allemagne*, *l'Angleterre*, la *Hollande*, & la *France*. Il avoit fait la Guerre, il faiſoit la Paix. L'admiration judicieuſe qu'il avoit pour les Miniſtres, lui en gliſſoit une de la même valeur pour lui-même. Bientôt les Miniſtres & lui ne faiſoient plus qu'un, ſans qu'il s'en doutât. Je ſentois que dans ſon intérieur il parcouroit ſuperbement un vaſte champ de vûes politiques; il exagéroit ſa matiere avec volupté; c'étoit l'homme chargé des affaires de tous ces Royaumes; car il étoit Allemand, Hollandois, Anglois, François; il étoit tout, pour avoir le mérite de tout faire. Quelquefois la difficulté des négociations néceſſaires l'étonnoit extrêmement: mais je le voyois venir; il n'y perdoit rien à s'étonner; il en avoit plus d'honneur à percer dans les voyes qu'on avoit tenues pour faire réuſſir ces négociations; il ne diſoit pas tout ce qu'il appercevoit; il lui ſuffiſoit d'être ſoupçonné d'une pénétration profonde, & de

voir ses Auditeurs, avouer dans un humble silence, qu'il en sçavoit plus qu'eux.

Quelqu'un de la bande d'un amour propre plus rétif, & plus entendu dans ses interêts, ne trouvoit pas apparemment son compte à fournir son contingent d'étonnement pour le discours de notre Politique. Un petit mot, Monsieur, lui dit-il, de l'air d'un homme qui ne se paye pas de babil, & qui a trop d'esprit pour s'épouvanter de celui d'un autre: prenez bien garde que ces Ministres, que vous louez tant, auroient pû dans telle occasion..... Monsieur, lui répondit l'autre, en lui coupant la parole, je ne force personne, & vous êtes libre d'en penser ce qu'il vous plaira: ce que j'ai dit, n'en est pas moins juste. Le Censeur, à ces mots, sourit d'un air incrédule, & se tût; & moi je dirois volontiers à tous les Censeurs de son espece; Messieurs ne soyons point de ceux qui cherchent toujours querelle au mérite des belles choses; louons ce qui est louable, & laissez-là ce petit profit d'orgueil que vous trouvez à critiquer.

Rien n'eſt plus vrai qu'un homme oiſif ſe plaît à diſputer ſon eſtime à la conduite des perſonnes en place: il entre dans les dégoûts qu'il prend pour elle certaine audace qui lui rit, qui le venge de ſon peu de relief, de l'inaction dans laquelle il paſſe ſa journée, & lui donne je ne ſçais quel air d'importance momentanée, dont il s'amuſe.

Mais je penſe que je ferai bien de quitter la plume; je ſens que je m'appeſantis. Cette Feuille-ci a été retardée par des accidens qui n'arriveront plus dans la ſuite; mais qui pourroient bien avoir cauſé la langueur que je crois ſentir ici.

SIXIÉME FEUILLE.

JE m'amuſois, l'autre jour, dans la Boutique d'un Libraire, à regarder des livres; il y vint un homme âgé, qui, à la mine, me parut homme d'eſprit grave; il demanda au Libraire; mais d'un air de bon Connoiſſeur, s'il n'avoit rien de nouveau: j'ai le *Spectateur*, lui répondit

le Libraire. Là dessus, mon homme mit la main sur un gros Livre, dont le titre étoit [illegible], & lui dit, est-ce cela? non, Monsieur, reprit le Libraire: le Spectateur ne paroît que par Feuilles, & le voilà. Fy, repartit l'autre: que voulez-vous qu'on fasse de ces Feuilles-là? cela ne peut être rempli que de fadaises, & vous êtes bien de loisir, d'imprimer de pareilles choses.

L'avez-vous lû, ce Spectateur, lui dit le Libraire? moi! le lire, repondit-il: non, je ne lis que du bon, du raisonnable, de l'instructif; & ce qu'il me faut n'est pas dans vos Feuilles. Ce ne sont ordinairement que de petits ouvrages de jeunes gens qui ont quelque vivacité d'Ecoliers, quelques saillies plus étourdies que brillantes, & qui prennent les mauvaises contorsions de leur esprit, pour des façons de penser légeres, delicates & cavalieres. Je n'en veux point, mon cher; je ne suis point curieux d'*originalités* pueriles.

En effet, je suis du sentiment de Monsieur, dis-je alors, en me mêlant de la conversation; il parle en

homme ſenſé : pures bagatelles que des Feuilles : la raiſon , le bon ſens & la fineſſe peuvent-ils ſe trouver dans ſi peu de papier ? ne faut-il pas un vaſte terrain pour les contenir ? un bon eſprit s'aviſa-t'il jamais de penſer & d'écrire autrement qu'en gros volumes ? jugez de quel poids peuvent être des idées enfermées dans une Feuille d'impreſſion que vous allez ſoulever d'un ſoufle ? & quand même elles ſeroient raiſonnables ces idées , eſt-il de la dignité d'un perſonnage de cinquante ans , par exemple , de lire une Feuille volante , un colifichet ? cela le traveſtit en petit jeune homme , & deshonore ſa gravité ; il déroge : non , à cet âge-là , tout ſçavant , tout homme d'eſprit ne doit ouvrir que des *In-folio* , de gros tomes , reſpectables par leur peſanteur , & qui , lorſqu'il les lit , le mettent en poſture décente ; de ſorte qu'à la vûe du titre ſeul , & retournant chaque feuillet du gros livre , il puiſſe ſe dire familierement en lui-même ; voilà ce qu'il faut à un homme auſſi ſérieux que moi , & d'une auſſi profonde réfléxion. Là-deſſus il ſe

ſent comme entouré d'une ſolitude philoſophique, dans laquelle il goûte en paix le plaiſir de penſer qu'il ſe nourrit d'alimens ſpirituels, dont le goût n'appartient qu'aux raiſons graves. Eh bièn, Monſieur, qu'en dites-vous? n'eſt-ce pas-là votre penſée?

Ce diſcours ſurprit un peu mon homme. Il ne ſçavoit, s'il devoit ſe fâcher ou ſe taire; je ne lui donnai pas le temps de ſe déterminer. Monſieur, lui dis-je encore, en lui préſentant un aſſez gros livre que je tenois : voici un *Traité de morale ;* le volume n'eſt pas extrêmement gros, & à la rigueur on pourroit le chicanner ſur la médiocrité de ſa forme ; mais je vous conſeille pourtant de lui faire grace en faveur de ſa matiere; c'eſt de la morale, & de la morale déterminée, toute crue. Malepeſte! vous voyez bien que cela fait une lecture importante, & digne du flegme d'un homme ſenſé; peut-être même la trouverez-vous ennuyeuſe, & tant mieux : à notre âge, il eſt beau de ſoutenir l'ennui que peut donner une matiere naturelle-

ment froide, férieufe, fans art, & fcrupuleufement confervée dans fon caractere. Si l'on avoit du plaifir à la lire, cela gâteroit tout : voilà une plaifante morale que celle qui inftruit agréablement : tout le monde peut s'inftruire à ce prix-là : ce n'eft pas là de quoi l'homme raifonnable doit être avide ; ce n'eft pas tant l'utile qu'il lui faut, que l'honneur d'agir en homme capable de fe fatiguer pour chercher cet utile, & la vafte fécherefſe d'un gros livre fait juftement fon affaire.

Chacun a fon goût, & je vois bien que vous n'êtes pas du mien, me dit alors le Perfonnage qui fe retira mécontent & décontenancé, & que peut-être notre converfation reconciliera dans la fuite avec les brochures : fi ce n'eft avec les miennes, qui peuvent ne le pas mériter, ce fera du moins avec celles des autres.

Quoiqu'il en foit, le mépris qu'il a fait du Spectateur, fans le connoître, ne m'empêchera pas de donner la traduction du *Réve* que j'ai promis, tout frivole qu'en paroîtra le fujet aux perfonnes qui lui reffemblent.

C'eſt de l'*Amour* dont il s'agit. Eh bien, de l'amour ! le croyez vous une bagatelle, Meſſieurs? je ne ſuis pas de votre avis, & je ne connois guéres de ſujet ſur lequel le Sage puiſſe exercer ſes réflexions avec plus de profit pour les hommes.

Dirai-je aux perſonnes, qui n'ont pas daigné lire mes feuilles précédentes, l'origine du rêve en queſtion ? non: mon Libraire me ſçauroit mauvais gré de leur épargner l'achat des brochures qui peuvent les mettre au fait de celle-ci, s'ils veulent y être. Quant à ceux qui me liſent, ils ſe ſouviendront que c'eſt un Eſpagnol qui parle.

„ Je m'endormis donc du ſommeil „ le plus profond, & je rêvai que je „ me trouvois au milieu d'une vaſte „ campagne, partagée en deux Ter- „ res de différentes nature. A droite, „ ce n'étoit que fleurs odoriférantes, „ & qu'arbres fruitiers; mais ces fleurs „ étoient ſéches & fanées, & les ar- „ bres mouroient de vieilleſſe. La „ campagne de ce côté me paroiſ- „ ſoit abandonnée; elle étoit deve- „ nue ſauvage. Pourquoi, diſois-je,

„ laiſſe-t-on inculte un pays naturel-
„ lement ſi fertile ?

„ Alors, en jettant ma vûe un peu
„ plus loin, je découvris un Palais.
„ L'Architcćture en étoit noble & ma-
„ jeſtueuſe ; les graces s'y marioient
„ avec la majeſté, & leur accord
„ donnoit à l'édifice un aſpećt tou-
„ chant & reſpećtable.

„ Je jugeai par quelques ruines que
„ ce devoit être un ancien monu-
„ ment ; & je regardois avec appli-
„ cation, quand, au travers de quel-
„ ques arbres, il parut une femme
„ dont la beauté me ſurprit : cepen-
„ dant, je remarquai quelque triſteſſe
„ ſur ſon viſage ; elle ſourit, en me
„ voyant, & je m'avançai reſpec-
„ tueuſement vers elle, pour lui de-
„ mander où j'étois.

„ Jeune homme, vous êtes en pei-
„ ne, me dit-elle, & vous ne com-
„ prenez rien à tout ce que vous
„ voyez. J'allois vous prier de m'in-
„ ſtruire, lui répondis-je ; je le veux
„ bien, repartit-elle : vous voici dans
„ les terres de l'Amour ; ce Palais an-
„ tique eſt ſa demeure ; & moi, je
„ ſuis l'*Eſtime*, compagne inſépara-
„ ble de ce Dieu.

„ De grace, expliquez-moi, lui
„ dis-je, ce que signifient ces arbres,
„ ces fleurs fanées, dont l'odeur me
„ réjouit encore. Cette terre me pa-
„ roît excellente; pourquoi ne la cul-
„ tive-t'on point? ce n'est plus qu'un
„ désert: l'amour manque-t'il de su-
„ jets?

„ Tout ce que vous voyez, me
„ dit-elle, n'est fait que pour votre
„ instruction; c'est une image des effets
„ que produisit autrefois l'amour chez
„ les hommes. Cette Terre figure
„ leur ame; ces fleurs & ces arbres,
„ sont les vertus que l'amour y faisoit
„ naître; l'état mourant dans lequel
„ vous paroissent toutes ces choses,
„ vous marque qu'elles sont ancien-
„ nes. Cette Terre ne produit au-
„ jourd'hui ni fleurs fraîches, ni ar-
„ bres nouveaux; c'est que l'amour
„ ne regne plus parmi les hommes,
„ & qu'il n'échauffe plus leur ame du
„ goût des vertus qu'il y faisoit ger-
„ mer autrefois.

„ Remarquez tous ces arbres frui-
„ tiers de differente espece; ils sont
„ le symbole de la noblesse, de la

„ générosité & de la sagesse des sen-
„ timens, dont l'amour ornoit le cœur
„ des plus grands personnages.

„ Parmi ces arbres, vous en voyez
„ quelques-uns dont il semble qu'on
„ ait arraché quelques racines; & ces
„ racines arrachées, signifient les vi-
„ ces que l'amour a détruit dans ces
„ grands hommes, ou bien expri-
„ ment ce qu'il a retranché de vicieux
„ dans des sentimens mal réglés, &
„ qu'il a rendus plus humains & plus
„ louables.

„ Regardez cet arbre plus haut que
„ les autres, & dont, en quelques
„ endroits, on a coupé les racines;
„ il figure les vertus d'un jeune Hé-
„ ros, qui dût à son attachement
„ pour une aimable & vertueuse per-
„ sonne l'estime & l'admiration que
„ son siecle eut pour lui. Avant que
„ l'amour l'eût assujettit sous ses Loix,
„ la grandeur de sa naissance lui ins-
„ piroit un noble orgueil; mais un
„ peu d'excès dans cet orgueil en
„ alteroit la dignité. Ce Héros étoit
„ généreux, quand il s'offroit des oc-
„ casions de l'être; mais il ne sçavoit
„ pas encore chercher ces occasions

„ précieuses : il auroit craint de tra-
„ hir son rang, s'il les avoit préve-
„ nues : il envisageoit un air préve-
„ nant, comme un abbaissement dans
„ ses pareils, & il auroit cru s'hu-
„ milier, en se rendant aimable : il
„ n'estimoit, il ne mettoit encore au
„ nombre des hommes, que ceux
„ qui, par leur naissance, pouvoient
„ ou l'approcher, ou lier commerce
„ avec lui. C'étoient aussi les seuls qu'il
„ obligeoit, parce qu'il n'imaginoit
„ de reconnoissance flatteuse que la
„ leur : c'étoit au rang de celui sur
„ qui tomboient ses bienfaits, que
„ se mesuroit le plaisir qu'il avoit
„ à les répandre. Il méconnoissoit la
„ misere la plus touchante, dès que
„ le malheureux qu'elle accabloit,
„ étoit un homme obscur, qui n'eût
„ offert à sa vertu qu'un exercice
„ ignoré & sans faste. Ce n'étoit pas
„ qu'il ne fût naturellement sensible ;
„ mais sa fierté n'admettoit rien de
„ généreux, que ce qui étoit super-
„ be, & vouloit trouver dans les su-
„ jets un vain éclat qui les ajustât
„ à elle, &, pour ainsi dire, justifiât
„ l'interêt qu'elle y daignoit prendre.

„ Ce Héros étoit plein de valeur dans „ les combats ; mais d'une valeur „ aveugle, sujette à se souiller d'un „ sang respectable, du sang d'un en„ nemi vaincu. Quand il récompen„ soit un service, ce n'étoit que l'ac„ tion qu'il payoit : il ne joignoit pas „ à la récompense cette aimable fa„ çon de donner, qui fait précisé„ ment le salaire de celui qui a mé„ rité qu'on lui donne : il étoit équi„ table, & n'étoit pas également bon.

„ Dès qu'il aima, ce ne fut plus „ le même homme : l'envie de de„ venir digne de celle qu'il aimoit, „ fit disparoître tous ses défauts ; l'a„ mour purifia sa valeur & sa fier„ té de cet excès qui les deshono„ roit toutes deux. Tout l'Empire „ retentit bien-tôt du bruit de ses „ vertus.

„ Je ne vous dirai rien des autres „ arbres, me dit alors cette femme : „ parcourez dans votre imagination „ les vertus les plus éclatantes, ces „ arbres les représentent toutes. A l'é„ gard de ces fleurs, dont le nom„ bre est presque infini, elles figu„ rent de bonnes qualités, d'un prix

» peut-être égal aux vertus des grands
» Personnages ;. mais que la condi-
» tion de ceux qui les dûrent à l'a-
» mour rendit moins brillantes, &
» d'une importance plus médiocre ;
» & pour vous en donner une lége-
» re idée, ce sont des yvrognes, de-
» venus sobres ; des débauchés, de-
» venus sages ; des avares, faits gé-
» néreux ; des menteurs, corrigés de
» leur vice, par la honte d'en être
» méprisables ; des brutaux, ramenés
» à un caractere plus doux & plus
» sociable ; c'est de la jeunesse im-
» pudente, devenue modeste & res-
» pectueuse ; des fainéans, devenus
» laborieux ; des hommes sans foi,
» sans probité, transformés en gens
» d'honneur ; ce sont d'habiles gens
» dans les arts, à qui l'amour inspi-
» ra de l'émulation, & qui crurent
» leurs Maîtresses dignes de la gloire
» d'avoir des Amans illustres par leurs
» talens : ce sont même des coquet-
» tes, dont l'amour a réformé les ma-
» nieres, qu'il a guéries de cette in-
» satiable avidité de plaire, & qui
» ont senti qu'une pudeur scrupuleuse
» étoit le plus aimable trait d'une fem-

» me ; qu'il eſt honteux de débaucher
» les cœurs, & glorieux de les atten-
» drir ; enfin vous voyez dans ces
» fleurs une infinité de vertus moyen-
» nes & domeſtiques.

» Mais avançons vers ce Palais
» qui a frappé vos regards ; il eſt
» temps que vous connoiſſiez l'amour
» & ſa ſuite ; que vous appreniez ce
» qu'étoit autrefois ſon regne ; par
» quelles actions éclatoit le penchant
» dont il lioit les ames, & comment
» s'aimoient les deux ſexes : nous deſ-
» cendrons dans les Jardins de l'a-
» mour, vous y verrez des Amans ;
» vous y verrez du moins des figures
» qui vous inſtruiront autant que fe-
» roit la réalité ; & quand vous au-
» rez viſité ce canton où nous ſom-
» mes, on vous conduira dans cette
» autre Terre que vous avez remar-
» quée differente de celle où vous êtes.
» Là, vous verrez un Monſtre qu'on
» appelle *Amour ;* mais marchons, &
» ſongez à profiter de tout ce qu'on
» va vous montrer.

Dans la feuille ſuivante, je don-
nerai le reſte du Rêve, & j'eſpere

que ce qu'il a de curieux méritera l'attention de mes Lecteurs.

SEPTIÉME FEUILLE.

JE n'ose me flatter que le Public se soit apperçu que le Spectateur a été interrompu quelques mois : cependant, comme certaines personnes ont parlé de cet Ouvrage avec un peu d'estime, je leur dois compte, ce me semble, des raisons qui en ont retardé la suite ; & les voici.

Soupçonneroit-on un Contemplateur des choses humaines, un homme âgé, qui doit être raisonnable, tranchons le mot, un Philosophe, le soupçonneroit-on de s'être dégoûté d'écrire, seulement parcequ'il y a des gens dans le Public qui méprisent ce qu'il fait ? voilà pourtant l'origine de mon dégoût : n'est-ce pas là un louable motif de silence ? quelle misere que l'esprit de l'homme !

Je croyois n'être plus vain ; mais je vois bien que je n'ai changé que de façon de l'être. J'ai cependant fait ce que j'ai pû pour guérir de ma va-

nité ; mais tout ce que mes efforts ont opéré contr'elle, c'est que de courageuse qu'elle étoit autrefois, elle est devenue lâche ; nos foiblesses, combattues sous une figure, nous échappent sous une autre. Il n'est pas question de les détruire ; il s'agit de quelque chose de plus pénible & de plus glorieux, c'est de les poursuivre sans cesse.

Oui, Messieurs mes Critiques, vos mépris m'avoient découragé ; mais, comment découragé ? c'étoit par vanité mécontente que j'avois discontinué d'écrire : souffrez donc que je recommence ; je compte encore sur vos mépris, & je vais m'en servir, comme d'une recette contre cette vanité dont je croyois être défait, & qui reparoît métamorphosée en dégoût. Courage, Messieurs ; c'est pour une bonne œuvre que je vous sollicite : j'étois tout triste de vous déplaire, parceque cela m'ôtoit l'honneur d'avoir de l'esprit avec vous. Que je vous aye l'obligation de ne me plus soucier de cet honneur-là. Allons, ne vous relâchez pas ; critiquez bien, critiquez mal, n'importe lequel des deux

deux ; mon profit, ou le vôtre, s'y trouvera toujours. Si c'eſt bien, je dirai que le ciel vous le rende ; je vous regarderai comme mes bienfaicteurs ; j'avertirai le Public de la juſteſſe de vos préceptes : ſi c'eſt mal, je tâcherai de vous induire à penſer plus juſte : j'y contribuerai de toutes mes forces ; j'arrêterai le progrès de vos erreurs, afin de vous épargner le plus de torts que je pourrai : voilà ma charge. A l'égard de ces critiques qui ne ſont que des expreſſions mépriſantes, & qui, ſans autre examen, ſe terminent à dire cruement d'un ouvrage, *cela ne vaut rien*, *cela eſt déteſtable* : nous ſerons bientôt d'accord là-deſſus, & je vous ferai convenir ſur le champ, que ces ſortes de raiſonnemens à leur tour ne valent rien, & ſont déteſtables : qu'un habile homme, après avoir lû un livre, peut bien dire ; *il ne me plaît pas* ; mais ne décidera jamais qu'il eſt mauvais, qu'après avoir comparé ſes idées à celles des autres ; à moins que, tout homme éclairé qu'il eſt, vous ne lui ſuppoſiez une audace, une préſomption qui tient ſes

lumieres en échec, & qui pour l'ordinaire est la marque d'un esprit borné ou mal reglé : car plus on a d'esprit, plus on voit de choses; & pour lors on démêle, on apperçoit tant de sentimens différens, tant de goûts qui peuvent combattre ou balancer le nôtre, qu'avant que d'avoir pesé le plus ou moins de valeur qu'ils ont tous, on est bien long à se prouver qu'en tous sens ce qui ne nous plaît pas ne doit raisonnablement plaire à personne.

Ah! que nous irions loin! qu'il naîtroit de beaux ouvrages! si la plûpart des gens d'esprit qui en sont les Juges, tâtonnoient un peu, avant que de dire, *cela est mauvais*, ou *cela est bon :* mais ils lisent; & en premier lieu, l'Auteur est-il de leurs amis? n'en est-il pas? Est-il de leur opinion en général sur la façon dont il faut avoir de l'esprit? Est-ce un Ancien? Est-ce un Moderne? Quels gens hante-t'il? Sa Société croit-elle les Anciens, des Dieux? ne les croit-elle que des hommes?

Voilà par où l'on débute, pour lire un livre. On lit après; & que

ſit-on ? ſont-ce les idées poſitives de l'Auteur ? non, il n'y a plus moyen : ſon nom, ſon âge & ſa ſecte les ont métamorphoſées, toutes gâtées d'avance, ou toutes embellies.

On ne ſçauroit s'imaginer le droit que ces bagatelles-là ont ſur l'eſprit humain, ni toute la corruption de goût dont elles le pénétrent, ni toute l'induſtrie machinale qu'elles lui donnent, pour ſe falſifier à lui-même ce qui lui paſſera devant les yeux ; pour diminuer, augmenter, arrêter, détourner le plaiſir ou le dégoût des ſentimens qu'il reçoit.

Après cela, on porte ſon jugement, parce qu'il faut qu'un homme d'eſprit juge ; ne fut-ce que pour mettre ſon orgueil en poſſeſſion du reſpect que ſes amis auront pour ce qu'il penſe, & qu'enfin il eſt comptable à l'attente où ils ſont, d'une déciſion quelconque.

On lui fera peut-être des objections de bon ſens, quand il aura prononcé ; mais voilà qui eſt fait ; il a jugé : dût ſon ſentiment pervertir le goût de tout le genre humain ; ſe doutât-il, malgré lui, qu'il s'eſt trom-

pé ; plutôt que de se dédire, il armera son esprit contre son esprit même ; il confondra ses lumieres par ses lumieres mêmes ; il s'irritera de voir clair après coup, & parviendra à se persuader qu'il ne voit rien ; tout cela, pour se conserver de bon droit l'honneur d'avoir tout vû d'abord ; car notre amour propre est inconcevable ; il ne veut jouir que d'une gloire légitime ; il est d'un scrupule infini là-dessus ; & ce même amour propre si scrupuleux, quand il soupçonne qu'il ne la mérite pas, ce n'est pas de sa gloire dont il se défait, c'est du soupçon de l'avoir mal acquise ; moyennant quoi, le voilà plein de quiétude, & tout aussi fier qu'il aime à l'être.

Cependant le jugement qu'on a porté va son train, sert de régle à je ne sçais combien de génies naissans, qui s'y conforment, qui souffrent pour s'y conformer, & qui ne font rien qui vaille.

Je crois pour moi, qu'à l'exception de quelques génies supérieurs, qui n'ont pû être maîtrisés, & que leur propre force a préservés de toute

mauvaiſe dépendance ; je crois, dis-je, qu'en tout ſiecle la plûpart des Auteurs nous ont moins laiſſé leur propre façon d'imaginer, que la pure imitation de certain goût d'eſprit que quelques Critiques de leurs amis avoient décidé le meilleur. Ainſi nous avons très-rarement le portrait de l'eſprit humain dans ſa figure naturelle : on ne nous le peint que dans un état de contorſion ; il ne va point ſon pas, pour ainſi dire ; il a toujours une marche d'emprunt qui le détourne de ſes voyes, & qui le jette dans des routes ſtériles, à tout moment coupées, où il ne trouve de quoi ſe fournir qu'avec un travail pénible. S'il alloit ſon droit chemin, il n'auroit d'autre ſoin à prendre que de développer ſes penſées ; au lieu qu'en ſe détournant, il faut qu'il les compoſe, les aſſujettiſſe à un certain ordre incompatible avec ſon feu, & qui écarte l'arrangement naturel qu'ameneroit une vive attention ſur elles.

Eſt-ce là l'eſprit, après cela ? non : nous ne voyons point là ce qu'il eſt ; mais bien ce que des égards pour

des ſentimens inconſidérés le font devenir.

Combien croit-on, par exemple, qu'il y ait d'Ecrivains qui, de peur de mériter le reproche de n'être pas naturels, font juſtement tout ce qu'il faut pour ne pas l'être? d'autres, qui ſe rendent fades, de crainte qu'on ne leur diſe qu'ils courent après l'eſprit: car courir après l'eſprit, & n'être point naturel, voilà les reproches à la mode.

Mais, dira-t'on, il faut pourtant des Critiques. Oui, ſans doute, il en faut; mais je voudrois des Critiques qui puſſent corriger, & non pas gâter, qui réformaſſent ce qu'il y auroit de défectueux dans le caractere d'eſprit d'un Auteur, & qui ne lui fiſſent pas quitter ce caractere; mais il faudroit auſſi pour cela, s'il étoit poſſible, que la malice, ou l'inimitié des partis n'alterât pas les lumieres de la plûpart des hommes, ne leur dérobât pas l'honneur de ſe juger équitablement, n'employât pas toute leur attention à s'humilier les uns les autres, à deshonorer ce que leurs talens peuvent avoir d'heureux,

à ſe ruiner réciproquement dans l'eſprit du Public ; de façon que, ſur leur rapport, vous lecteur, vous mépriſez ſouvent des ouvrages que vous eſtimeriez : ou, ſi vous les avez lûs, je gagerois bien que les endroits, où l'Auteur a penſé le mieux, vous ont paru les plus mauvais, par la raiſon qu'ils vous ont fait plus d'impreſſion que le reſte, & que, diſpoſé comme vous étiez, cette impreſſion a dû vous choquer au même degré qu'elle vous auroit plû.

Ne vous a-t'on pas dit que cet Ecrivain couroit après l'eſprit ? n'étoit point naturel ? Eh bien ! n'avez-vous pas ſenti qu'on avoit raiſon ? le moyen de n'en pas convenir ! en le liſant, vous avez trouvé un génie doué d'une pénétration profonde, d'une vûe fine & déliée, d'un ſentiment nourri par tout, d'un goût de réflexion phyloſophique ; avec ce génie-là, avec un naturel ſi riche, & ſi ſupérieur, on eſt par-deſſus le marché néceſſairement ſingulier, & d'un ſingulier très-rare; cela eſt donc clair : il n'eſt point naturel ; il court après l'eſprit.

Voilà comme on vous dupe, lecteur, voilà les ſurpriſes qu'on fait au Public: & comment on peut fruſtrer les talens les plus eſtimables des éloges qui leur ſont dûs.

Quand je ſonge à cette critique, ſurtout à celle de courir après l'eſprit, je la trouve la choſe du monde la plus comique, tant j'ai de plaiſir à me repréſenter la commodité dont elle eſt à tous ceux qu'elle diſpenſe heureuſement d'avoir de l'eſprit, & qui ne l'attraperoient point, quand ils courroient après; & en effet il y a bien des ouvrages qui ne ſubſiſtent que par le défaut d'eſprit, & leur platitude fait croire à certains Lecteurs qu'ils ſont écrits d'une maniere naturelle: au ſurplus, pourvû qu'on adore *Homere*, *Virgile*, *Anacreon*, *&c.* on peut avoir de l'eſprit, tant qu'on pourra; les amateurs des Anciens ne vous le reprocheront pas, & je connois des Ecrivains ruſés, qui ont dix fois plus d'eſprit qu'il n'en faudroit pour être perſécutés, ſi la Religion dont ils font profeſſion pour les Anciens ne les ſauvoit.

Je diſois l'autre jour à un de mes

amis, à qui les reproches, dont j'ai parlé, sont ordinaires; sçavez-vous bien ce que chez certaines gens signifient ces mots, *ils courent après l'esprit?*

Comment! Messieurs les Modernes, petits marmousets, vous prétendez valoir & surpasser des Auteurs qui sont en *grec* & en *latin*, & que j'étudie depuis vingt ans. Si le monde alloit vous en croire, que deviendrois-je, moi, qu'on associe au respect qu'on leur rend? faudra-t'il me réduire à l'affront de vous admirer, vous avec qui je vis tous les jours? oh! il y a bonne justice, & moyennant ce que nous allons dire, la plupart de ceux qui vous liront, & à qui notre querelle n'importe en rien, se voyant appuyés, seront bien aises de disserter cavalierement sur votre compte, d'oser secouer la tête, & d'avoir des dégoûts en vous lisant; ils s'imagineront gagner à ce qu'ils vous feront perdre; car voilà l'homme: & en effet, ils auront raison de vous trouver mauvais. De bonne foi, je sens que vous l'êtes; eh fi! vous cherchez à briller dans

vos ouvrages, vous voulez être spirituels : vous n'y êtes point ; ce n'est point là la nature, vous courez après l'esprit.

C'est-là à peu près, dis-je à mon ami, ce que veulent dire certaines gens, en tenant les discours que vous teniez tout-à-l'heure. Les Auteurs plats leur servent de troupes auxiliaires ; & voici ce que ceux-là disent à leur tour, ou du moins ce que chacun d'eux pense.

Ces gens contre qui on crie me chagrinoient : il me falloit tous les jours aller aux expédiens, pour ne me pas douter que je valois moins qu'eux ; & j'entends qu'on dit qu'ils ne sont point naturels, qu'ils courent après l'esprit : ma foi, cela est vrai, & bien trouvé ; & grace au ciel, me voilà meilleur qu'eux : oui, Messieurs, lisez-moi ; vous verrez un homme qui pense simplement, raisonnablement, qui va son grand chemin, qui ne pétille point ; & voilà le bon esprit.

Je crois que mes Lecteurs voudront bien me passer mes gayetés sur ce chapitre-là. Je me joue des hom-

mes en général, & je n'attaque personne; je parois aujourd'hui n'apostropher que les amateurs des Anciens; un de ces jours les Modernes auront leur tour; je m'y engage, & je promets que leur article vaudra bien celui-ci; car je ne suis d'aucun parti: *Anciens & Modernes*, tout m'est indifferent: le temps auquel un Auteur a vêcu ne lui nuit ni ne lui sert auprès de moi. J'adopte seulement, le plus qu'il m'est possible, les usages & les mœurs, & le goût de son siécle, & la forme que cela fait ou faisoit prendre à l'esprit; après quoi, je vais mon train. Si c'est une Traduction du grec, & qu'elle m'ennuie, je panche à croire que l'Auteur y a perdu; si c'est du latin, comme je le sçais, je me livre sans façon au dégoût, ou au plaisir qu'il me donne; bien entendu que c'est dans les choses que j'entends parfaitement, & qui n'ont pas besoin de l'Histoire particuliere du temps; & l'on auroit beau me dire, cela ne vaut rien, ou cela est excellent; on ne me donne de disposition ni pour, ni contre; je lis le livre, & le jugement que j'en for-

me m'appartient à moi, & à mes lumieres ſûres ou non ſûres, ſort pur de toute prévention, & eſt à moi, tout comme ſi j'étois ſeul au monde; & il ſeroit à ſouhaiter que nous fuſſions tous de même. Les Anciens avoient plus d'eſprit que nous; nous avons plus d'eſprit que les Anciens: voilà les vraies cauſes de la corruption du goût, s'il vient à ſe corrompre.

Eſt-ce le génie des Auteurs Grecs qu'il faut que ce jeune homme imite? non: leurs idées ont une ſorte de ſimplicité noble qui naît du caractere des actions qui ſe paſſoient alors, & du genre de vie qu'on menoit de leur temps. Ils avoient, pour ainſi dire, tout un autre Univers que nous: le commerce que les hommes avoient enſemble alors ne nous paroît aujourd'hui qu'un apprentiſſage de celui qu'ils ont eu depuis, & qu'ils peuvent avoir en bien & en mal. Ils avoient mêmes vices, mêmes paſſions, mêmes ridicules, même fond d'orgueil ou d'élévation; mais tout cela étoit moins déployé, ou l'étoit différemment. Je ne ſçais

lequel des deux c'eſt. Quoi qu'il en ſoit, l'homme de ce temps-là eſt étranger pour l'homme d'aujourd'hui ; & en nous ſuppoſant comme nous ſommes, c'eſt-à-dire, en étudiant le goût de nos ſentimens aujourd'hui, il eſt certain qu'on verra que nous avons des Auteurs admirables pour nous, & qui le ſeront à l'avenir pour tous ceux qui pourront ſe mettre au vrai point de vûe de notre ſiecle.

Eh bien! un jeune homme doit-il être le copiſte de la façon de faire de ces Auteurs ? non : cette façon a je ne ſçais quel caractere ingénieux & fin, dont l'imitation littérale ne fera de lui qu'un ſinge, & l'obligera de courir vraiment après l'eſprit, l'empêchera d'être naturel : ainſi, que ce jeune homme n'imite, ni l'ingénieux, ni le fin, ni le noble d'aucun Auteur ancien ou moderne, parce que, ou ſes organes l'aſſujettiſſent à une autre ſorte de fin, d'ingénieux, de noble, ou qu'enfin cet ingénieux & ce fin qu'il voudroit imiter, ne l'eſt dans ces Auteurs qu'en ſuppoſant le caractere des mœurs qu'ils ont peinte ; qu'il ſe nourriſſe ſeu-

lement l'esprit de tout ce quilleur sent de bon, & qu'il abandonne après cet esprit, à son geste naturel. Qu'on me passe ce terme, qui me paroît bien expliquer ce que je veux dire; car on a mis aujourd'hui les Lecteurs sur un ton si plaisant, qu'il faut toujours s'excuser auprès d'eux, d'oser exprimer vivement ce que l'on pense; mais il me semble qu'il y a long-tems que j'écris; & si je ne finissois, la matiere me meneroit trop loin.

HUITIÉME FEUILLE.

DANS ma derniere Feuille, je jettai quelques idées au hazard sur les critiques que l'on fait aujourd'hui de la plûpart des ouvrages d'esprit, & sur la corruption de goût que peuvent entraîner ces critiques, qui partent moins du bons sens, que de l'inimitié des partis, & des préventions jalouses où l'on est aujourd'hui les uns contre les autres.

Mais comme je ne traitai pas la chose d'une façon méthodique, & que je pris mes réflexions comme elles

venoient, je pourrois bien un de ces jours argumenter dans les formes, & prouver qu'écrire naturellement, qu'être naturel, n'est pas écrire dans le goût de tel Ancien, ni de tel Moderne, n'est pas se mouler sur personne quant à la forme de ses idées; mais au contraire, se ressembler fidélement à soi-même, & ne point se départir ni du tour, ni du caractere d'idées pour qui la Nature nous a donné vocation: qu'en un mot penser naturellement, c'est rester dans la singularité d'esprit qui nous est échûe, & qu'ainsi que chaque visage a sa physionomie, chaque esprit aussi porte une différence qui lui est propre: que la correction qu'il faut apporter à l'esprit, n'est pas de l'arracher à cette différence; mais seulement de purger cette même différence du vice qui peut en gâter les graces, de lui ôter ce qu'elle peut avoir de trop crud, & de lui procurer ce qu'il arrive aux physionomies les plus singulieres qui ne changent point; mais qui, par le commerce que les hommes ont ensemble, contractent je ne sçais quoi de

liant qui les mitige, nous apprivoise avec elles, & nous rend par-là leur singularité agréable, ou du moins curieuse; & qu'enfin, lorsqu'il a paru un beau génie dans certain genre, il n'est pas raisonnable de le proposer autrement aux autres, que comme un génie qui peut servir à exciter les forces du leur, & non pas comme un modele sur lequel il faille calquer sa façon de penser pour être habile homme; & qu'il est absurde de dire d'un homme qui a travaillé dans le même genre, qu'il a mal réussi, parce qu'il n'aura pas travaillé dans le même goût; que c'est tout comme si l'on disoit à toutes les femmes aimables...... n'entreprenez pas d'être gayes, ou d'être tendres: on se moqueroit de vous; car vous n'avez ni la couleur, ni les traits de Madame une telle, dont les gayetés, & la tendresse, ont tant réussi; & ce n'est précisément qu'avec cette couleur & ces traits qu'on peut inspirer de la joye ou de l'amour d'une certaine sorte, hors de laquelle nous ne voulons ni aimer, ni nous réjouir.

Par cette fantaisie-là, il n'y auroit peut-être point de femme dont le visage ne fût mis au rebut ; mais heureusement pour nous, & pour la plus belle moitié du monde, la diversité là-dessus n'a point de travers d'esprit à craindre de notre part ; la Nature nous l'a trop bien recommandée, & de ce côté-là nous nous prêtons docilement aux aimables variétés que cette Nature nous présente.

Pourquoi donc les rebutons-nous dans les productions d'esprit, & tâchons-nous de les décrier ? Seroit-ce qu'il est mortifiant d'avouer le plaisir que nous font les ouvrages des autres ? Est-ce que nous ne voulons ni les estimer, ni qu'on les estime ? Que le talent d'Auteur traîne après lui de petitesse !

J'adresse ceci à tous ceux qui se mêlent de belles lettres ; en un mot, aux deux partis qui regnent aujourd'hui, & qui ont chacun leur formule de critique, & chacun leurs Partisans, leurs Eléves, qui sont les dupes des deux partis.

A l'égard de ces dupes, ils peuvent ne plus l'être, quand ils vou-

dront; & cela, ſans qu'il leur en coûte aucun examen fatiguant.

Voulez-vous ſçavoir ceux à qui d'entre les deux partis, vous devez le plus d'eſtime? La recette eſt ſûre: écoutez les Auteurs eux-mêmes: remarquez bien ceux qu'ils prennent à tâche de décrier, contre leſquels ils employent le plus de raiſonnemens & de diſſertations; ceux contre qui leur critique ou leur mépris mord avec le plus d'emportement; & cet emportement, tâchez de le démêler, tout maſqué qu'il ſera quelquefois d'un air de diſcrétion ou d'indifférence jalouſe; ſouvent même vous verrez attaquer les gens d'une maniere oblique; on les accablera ſous le nom d'un tiers qu'on ſuppoſera entiché de leur doctrine, ſans compter mille autres petites rubriques d'inimitié qu'on employera pour leur ruine.

Encore une fois, remarquez bien ceux que cela regarde; & voilà qui eſt fait: tenez-les à votre tour pour d'habiles gens; vous venez de les entendre louer: car dans la profeſſion, on ne ſe loue pas autrement.

Oui, toutes les injures qu'on leur a faites ſont vraiment autant d'éloges dont vous ferez l'eſtimation, au degré de venin & de ſubtilité que portent ces injures mêmes; & croyez ce que je vous dis, comme vous croyez au produit d'une ſomme calculée dans la derniere exactitude.

Nous avons beau diſſimuler le mérite qui nous bleſſe; nous avons beau l'attaquer: il a cet avantage ſur notre malice, qu'elle ne peut ſe ſauver d'en faire l'aveu. Oui, il en faut venir là de bonne ou mauvaiſe grace; le reconnoître avec une franchiſe généreuſe, ou lui rendre hommage par les marques honteuſes de notre jalouſie.

De tous les menſonges le plus difficile à bien faire, c'eſt celui par qui nous voulons feindre d'ignorer une verité glorieuſe à nos Rivaux; notre amour propre, avec toute ſa ſoupleſſe, eſt alors défaillant en ce point, qu'il ne peut dans ſes fourberies ſe déprendre de la paſſion qui l'agite; cette paſſion le ſuit; il ne peut ſe l'aſſujettir, ni la ſouſtraire; elle eſt empreinte dans tout ce qu'il nous fait

d'où lui venoit ce beau tein : non, non, aſſurément, le tein n'eſt pas ce qu'elle a de plus beau, & pour l'ordinaire elle eſt pâle, auſſi eſt-elle d'une ſanté aſſez infirme ; je ne connois point de femme plus ſujette aux fluxions, que celle-là; cela lui a même gâté les dents qu'elle avoit aſſez belles. Ecoutez, elle n'eſt plus dans cette grande jeuneſſe au moins, elle ſe ſoutient pourtant aſſez bien.

Une viſite qui arriva rompit le cours d'une ſatyre qui rendoit une femme triſte, parce qu'elle étoit modeſte, convertiſſoit la vivacité de ſes yeux en rudeſſe, ne lui ſouffroit un beau tein, qu'en conſéquence d'une migraine, lui rempliſſoit la tête de fluxions pour lui gâter les dents, & la faiſoit infirme pour la vieillir ; ſatyre en un mot, qui, en trois ou quatre traits enveloppés dans un air perfide de bienveillance, barbouilloit tous les appas de la Dame en queſtion, ruinoit ſes dents, ſa ſanté, ſa jeuneſſe, ſon tein, & le feu de ſes yeux.

Pour moi, ſur ce portrait-là, je m'attendis à voir une femme char-

mante ; car tant de fiel, qu'on venoit de répandre sur elle, ne pouvoit tirer sa source, que d'une jalousie douloureusement sensible & allumée par de grandes causes.

De sorte qu'impatient de vérifier là-dessus mes conjectures, je courus le lendemain chez cette femme triste, pâle, infirme, & âgée. Je ne m'étois pas trompé : je la trouvai telle que je l'avois comprise sous les expressions dont on s'étoit servi contr'elle ; je vis en un mot que j'avois très-sçavamment entendu la langue que parle l'amour propre dans une jolie femme qui en peint une belle.

Cette femme à physionomie triste me parut avoir un air sage : sa pâleur étoit une blancheur mêlée d'un incarnat doux & reposé ; ses yeux rudes jettoient des regards vifs & imposans. A l'égard de son air infirme, on pouvoit le justifier, par je ne sçais quoi de mignard, de tendre, & de languissant, répandu dans sa figure ; au reste, je remarquai que cette Dame crachoit assez souvent ; & ce fut à cela que j'attribuai l'idée des fluxions

qui lui gâtoient les dents; pour son défaut de jeunesse, je le trouvai, moitié dans beaucoup d'embonpoint, & moitié dans la simplicité de ses ajustemens.

A vous dire le vrai, il n'appartient qu'à l'amour propre piqué, d'appercevoir les rapports éloignés que tant d'avantages pouvoient avoir avec les défauts qu'on m'avoit annoncés.

Oh! voyons à présent comment s'exprime l'amour propre d'une belle femme, sur le compte d'une autre personne qui n'a que des agrémens subalternes.

Après les complimens requis dans cette visite, cette Dame-ci me demanda si j'avois vû l'autre. Oui, Madame, lui répondis-je...... Eh bien, Monsieur, qu'en dites-vous, reprit-elle, sans me donner le tems d'en dire davantage? Estes-vous du goût de tout le monde? Vous plaît-elle? & n'ai-je pas là une jolie voisine? je vous avoue que c'est ma beauté.

Quelle croyez-vous que fût mon idée, en l'entendant parler sur ce ton là? que si je n'eusse pas déja vû l'au-

tre

tre, j'aurois deviné là-dessus qu'elle portoit un visage inferieur à celle-ci.

Eh bien ! nos deux femmes, & les *Auteurs* entr'eux, c'est tout un ; & pour mieux dire, je crois qu'on peut juger tous les hommes en général sur la même regle.

Volontiers louons-nous les gens qui ne nous valent pas ; rarement ne censurons-nous pas ceux qui valent mieux que nous : ainsi nous ne louons le mérite d'autrui presque que pour sousentendre la supériorité du nôtre ; & quand nous le blâmons, c'est la douleur de le sentir supérieur au nôtre, qui nous échappe. Mais je laisse là les querelles des Auteurs, & les réflexions qu'ils me font faire.

Avant que de finir cette Feuille, je ne puis m'empêcher de dire un mot d'un Livre que je lisois ce matin, & qui est intitulé *les Lettres Persannes*, dont je n'ai encore lu que quelques-unes ; & par celles-là, je juge que l'Auteur est un homme de beaucoup d'esprit : mais entre les sujets hardis qu'il se choisit, & sur lesquels il me paroît le plus briller, le sujet qui

réussit le mieux à l'ingénieuse vivacité de ses idées, c'est celui de la *Religion*, & des choses qui ont rapport à elle. Je voudrois qu'un esprit aussi fin que le sien eût senti qu'il n'y a pas un si grand mérite à donner du *joli* & du *neuf* sur de pareilles matieres, & que tout homme qui les traite avec quelque liberté peut s'y montrer spirituel à peu de frais: non que, parmi les choses sur lesquelles il se donne un peu carriere, il n'y en ait d'excellentes en tous sens, & que même celles où il se joue le plus ne puissent recevoir une interprétation utile; car enfin, dans tout cela je ne vois qu'un homme d'esprit qui badine: mais qui ne songe pas assez, qu'en se jouant, il engage quelquefois un peu trop la gravité respectable de ces matieres: il faut là-dessus ménager l'esprit de l'homme, qui tient foiblement à ses devoirs, & ne les croit presque plus nécessaires, dès qu'on les lui présente d'une façon peu sérieuse.

L'auteur, par exemple, blâme les Loix de l'Europe, contre ceux qui se tuent eux-mêmes; il les appelle

injustes & furieuses ; il veut qu'on laisse à l'homme le droit de sortir de la vie, quand elle lui est à charge; il dit que cet homme, en se défaisant, ne fait que changer les modifications de sa matiere, & rendre quarrée une boule que les loix de la création avoient fait ronde.

De l'air décisif dont il parle, on croiroit presque qu'il est entré de moitié dans le secret de cette même création : on croiroit qu'il croit ce qu'il dit, pendant qu'il ne le dit que parcequ'il se plaît à produire une idée hardie.

Quoi qu'il en soit, je crois que j'acheverai son Livre avec autant de plaisir que je l'ai commencé. Je réserve pour la Feuille suivante l'avanture d'une Demoiselle, dont on me rendit l'autre jour un paquet, qui contient des lettres qu'elle m'adresse, dont l'une est pour son Amant, l'autre pour son pere, & l'autre pour moi. Je les produirai toutes trois.



NEUVIÉME FEUILLE.

J'Ai parlé dans ma derniere Feuille de trois Lettres, qu'une jeune Demoiselle, qui m'est inconnue, m'envoya, il y a quelques jours. Elle souhaite que je les rende publiques; & de mon côté je la remercie du plaisir qu'elle me fait, en s'adressant à moi pour ce petit service. J'exhorte les personnes que deux de ces lettres regardent à les lire avec attention, quand je les donnerai: je ne leur demande que cela, persuadé qu'elles produiront l'effet que cette Infortunée en attend.

Je vais commencer par celle qu'elle m'écrit: elle y fait un détail de l'avanture qui l'a conduite au malheur, dont elle gémit aujourd'hui. Cette avanture employera peut-être toute cette Feuille-ci; mais je ne puis faire autrement, & dans quinze jours on aura le reste.

MONSIEUR,

» La lecture de quelques-unes de » vos Feuilles me persuade que vous » avez le cœur bon, & qu'une per- » sonne aussi malheureuse que je le » suis n'aura pas de peine à vous in- » teresser pour elle. Le secours dont » j'ai besoin de votre part est que » vous produisiez la Lettre que je » vous écris, & les deux autres que » vous voyez ici; votre compassion » ensuite joindra à cela les réflexions » qu'elle jugera les plus capables » d'inspirer quelques sentimens d'hon- » neur à un homme qui m'a jettée dans » l'opprobre, & quelque retour de » tendresse à un pere dont je faisois » il y a quelques mois les délices, » & dont je fais aujourd'hui la honte » & le désespoir. Quelle chute af- » freuse! il y a moins de distance » de la mort à la vie, que de l'état » où je suis à la situation où j'é- » tois.

» Qu'est devenu ce temps où j'é- » tois vertueuse? où j'étois estimée, » autant que chérie? que d'avanta-

» ges j'ai perdus ? & quelles horreurs
» ont pris leur place ? en quelqu'en-
» droit que tu ſois, ſéducteur de mon
» innocence, homme perfide, que j'ai
» cru l'honneur-même, tu le ſçais,
» & ta conſcience te le reprochera
» toujours, quelque grand qu'ait été
» mon amour pour toi, ce n'eſt point
» par lui que tu m'as vaincue ; ce
» n'eſt point d'une fille follement
» amoureuſe dont tu te joues aujour-
» d'hui. Fuſſes-tu le plus lâche de tous
» les hommes, tu te ſouviendras que
» tu dois tout à l'eſtime infinie que
» j'avois pour toi. Non, perfide, ce
» n'étoit point de la ſatisfaction de
» mon amour que j'étois jalouſe ;
» c'étoit du plaiſir de te donner des
» marques de ma confiance ; & tu
» l'as trahie cette confiance que tu
» m'as demandée, mille fois plus reſ-
» pectable & plus obligeante pour
» toi que ma tendreſſe même ; tu m'of-
» fris ta foi, je la reçus ; j'aurois
» cru t'outrager en la refuſant. Dis-
» moi, as-tu pu te réſoudre à ne pas
» mériter un procédé ſi noble & ſi
» franc ? peux-tu durer ? peux-tu
» vivre avec l'idée que je ſuis dé-

» trompée ſur ton caractere ? peux-
» tu, ſans être pénétré de confuſion,
» te repréſenter l'étonnement mor-
» tel où je ſuis ? ſonge à ces ſenti-
» mens dont je t'honorois, dont ma
» vertu ſe faiſoit même une obliga-
» tion de t'honorer ; & ces ſentimens
» ſi glorieux pour toi, compare-les
» dans le fond de ton ame à ceux aux-
» quels tu laiſſes aujourd'hui la mienne
» en proye. Ces parens, ces amis qui
» me mépriſent à préſent, s'ils avoient
» lu dans mon cœur, ſi les motifs de
» ma conduite avec toi leur étoient
» connus, comme ils te le ſont, trou-
» veroient-ils que mon malheur eût
» d'autre ſource qu'une crédulité gé-
» néreuſe ? parle, que verroient-ils ?
» qu'une Infortunée vrayement eſti-
» mable, dans une fille dont ta lâche-
» té leur fait une indigne. Hélas! je
» n'ai d'autre tort que de n'avoir pas
» rencontré un honnête homme.

» Pardon, Monſieur, mon afflic-
» tion me diſtrait de ce que je dois vous
» dire : apprenez mon avanture. Ce-
» lui qui me l'a rendue ſi funeſte la lira
» peut-être ; peut-être il en ſera tou-
» ché : que vous dirai-je ? je voudrois

» qu'il se repentît, & je le voudrois
» pour lui, comme pour moi-même.
» Puis-je, après l'avoir tant aimé, ne
» pas m'affliger de le voir sans hon-
» neur? Non, je l'avoue; je ne sçau-
» rois m'empêcher, dans ma douleur,
» de confondre sa honte avec la mien-
» ne. Tel qu'il est, il a part à mes
» pleurs: que sçai-je? il y a quelque-
„ fois plus de part que moi-même.

„ Ma mere qui est morte depuis
„ huit mois, à qui le Ciel a voulu
„ sans doute épargner la désolation
„ où je l'aurois mise, si elle avoit été
„ témoin de mon état; ma mere que
„ ma reconnoissance pour l'éduca-
„ tion vertueuse qu'elle m'a donnée,
„ cette mere si tendre, que mon
„ amour, que mon respect pour sa
„ mémoire, vange dans le fond de
„ mon cœur d'un affront qu'elle ne
„ ressent pas; ma mere, dont le nom
„ seul me confond, m'avoit menée
„ à la campagne chez une Dame de
„ nos amies, qui alloit, disoit-on, ma-
„ rier sa fille au fils d'un de ses voi-
„ sins.

„ Je ne connoissois encore ni la
„ Demoiselle, ni le jeune homme en

„ question : je trouvai l'une digne de „ l'attachement du plus galant hom- „ me ; & l'autre .... hélas ! je le crus „ bien different de ce qu'il se montre „ aujourd'hui.

„ Jamais physionomie ne garantit „ tant de candeur , n'offrit tant de „ graces mêlées avec tant d'apparen- „ ce de probité.

„ Un jour , à l'écart , je félicitois sa „ maîtresse, qui étoit déja devenue mon „ amie , du bonheur que la fortune „ sembloit lui réserver.

„ Mais quelle fut ma surprise ? „ quand cette fille , que je croyois „ devoir être si contente , me dit „ alors .... j'estime Monsieur * * * , il „ est aimable ; & si je voulois un „ mari , je lui donnerois la préferen- „ ce sur tous les hommes que je con- „ nois : mais , ma chere , avec tout „ cela , je ne l'épouserai point , soyez- „ en bien persuadée ; je ne puis vous „ en dire d'avantage , je craindrois „ que votre amitié pour moi ne vous „ fit réveler le reste de mon secret à „ ma mere : mes desseins lui sont aussi „ inconnus qu'à vous ; je ne puis „ m'en assurer l'éxécution , qu'en les

„ taisant, & demain vous serez mieux
„ instruite.

„ Tout ce qui me reste à vous dire,
„ c'est que je vous aime, & je vou-
„ drois que l'époux qu'on m'avoit
„ destiné devînt le vôtre : je lui crois
„ le caractere aussi aimable que la
„ figure, j'en ai même quelque preu-
„ ve. Dès que je sçus ce que nos pa-
„ rens avoient résolu de faire de nous,
„ je lui parus plus sérieuse qu'à l'or-
„ dinaire ; je tâchai par de fréquen-
„ tes marques d'indifference de le dé-
„ goûter d'un mariage que je ne vou-
„ lois pas accomplir, & que ce peu
„ d'agrémens qu'il voyoit en moi
„ pouvoit pourtant lui rendre souhai-
„ table. Je m'attendis de sa part à
„ quelques plaintes qui auroient ame-
„ né de la mienne une entiere expli-
„ cation de mes sentimens ; mais il
„ ne me dit rien, & se conforma sans
„ murmure à mes manieres.

„ J'en fus étonnée : je craignis (par
„ vanité peut-être) que cet air si tran-
„ quille ne vînt du dépit de me voir
„ tant de froideur ; je craignis même
„ que ce dépit ne vînt d'un peu d'a-

„ mour dont je voulois arrêter le pro-
„ grès.

„ Dans cette pensée, je lui deman-
„ dai sans façon s'il m'aimoit, & je
„ le priai de me répondre là-dessus
„ sans détour.

Puisque vous m'ordonnez de vous parler avec vérité, me dit-il, *Mademoiselle : voici ce que je pense.*

Toute politesse à part, je n'ai rien vu de si aimable que vous : tout ce qui peut rendre charmante vous l'avez avec profusion ; mais, je vous l'avoue, jusqu'ici mes yeux ont plus remarqué cela que mon cœur, parce que j'ai toujours été frappé de je ne sçais quoi de grave que vous avez dans l'esprit ; d'un certain caractere de réserve qui est en vous, qui m'intimide & me fait pancher au respect plus qu'à l'amour. On va nous marier ensemble, & je ne me donnerois pas le moindre mouvement pour l'empêcher ; car je ne crains point ce moment-là ; je l'attens gayement, mais sans impatience. Voilà mon cœur à découvert ; de votre côté, si vous m'encouragiez un peu, je vous aimerois sans doute, j'en suis sûr, sans

en avoir d'autre preuve, que la liberté d'esprit où je me trouve.

„ C'en est assez, Monsieur, *lui* „ *répondis-je alors*, gardez-vous de „ m'en dire d'avantage; ma résolu„ tion est prise depuis long-tems; je „ ne veux point vous encourager à „ m'aimer, parceque je ne veux ai„ mer personne; mais après ce que „ vous venez de me dire, je vous „ avoue à mon tour que, sans cette „ résolution dont je vous parle, vous „ auriez bientôt de l'inclination pour „ moi, s'il dépendoit de moi de vous „ en donner; mais ne songeons plus „ à cela ni l'un, ni l'autre. Jusqu'à „ présent nous voilà, grace au Ciel, „ en état de prendre tous deux no„ tre parti sans peine; laissons nos „ parens dans l'idée qu'ils ont de nous „ unir; vivons comme de coutume „ ensemble; je me charge du soin de „ rompre leur projet, quand il en sera „ temps.

„ Ce jeune homme, *ajoûta cette* „ *fille*, en continuant, m'écouta pai„ siblement, & me quittant ensuite; puisque votre cœur ne doit être à personne, *me dit-il*, „ je ferai bien de

rompre une converſation que j'ai, ce me ſemble, écoutée avec une attention dont je me défie ; j'en agirai avec vous à mon ordinaire ; ſuivez vos deſſeins, & ne m'en parlez plus, je vous en prie.

Je ne vous ferai point, Monſieur, le détail de tous les diſcours que nous tînmes mon amie & moi. Quand elle eut achevé ſon récit, ſa mere l'appella quelques momens après : elle ſe retira, & moi je reſtai dans une allée du Jardin où nous nous étions promenées ; mais j'y reſtai toute émue, & comme une perſonne à qui l'on vient d'apprendre une nouvelle qui la remplit d'eſperance & de crainte. Je m'intereſſois à tout ce qu'on m'avoit dit, ſans pouvoir encore démêler pourquoi ; il me ſembloit que c'étoit de moi dont nous avions parlé, que c'étoit ſur moi que rouloit toute l'avanture. Je faiſois des réflexions que je condamnois par d'autres ; je ne ſçavois quel parti prendre ; je m'imaginois que je devois me déterminer à quelque choſe, & je voyois que j'avois tort de me l'imaginer ; je reconnoiſſois mon trou-

ble, & je n'en ſortois point ; j'en avois peur, & je le rappellois. Cet homme qui n'avoit point d'amour pour mon amie, l'aveu ſincere qu'il en avoit fait, cette amie qui méditoit elle-même un deſſein, qui ſouhaitoit que ſon amant vînt à m'aimer, qui me diſoit qu'il étoit aimable, & qui me le perſuadoit ; je ne ſçais combien de petites remarques qui venoient alors s'offrir en foule à mon eſprit ; les regards de ce jeune homme que je me reſſouvenois d'avoir ſouvent ſurpris ſur moi ; ceux que j'avois à mon tour jettés ſur lui ; les motifs que je donnois aux ſiens ; la confuſion où j'étois de ce qu'il avoit pu lire dans les miens ; de ſimples paroles, des actions que je ne pouvois m'empêcher d'interpreter de ſa part, que j'avois crues innocentesde la mienne, & qui ne me le paroiſſoient plus, je voyois dans tout cela des preſages qui menaçoient mon cœur d'un accident qui m'attachoit, & que je ne pouvois m'expliquer ; j'y voyois une fatalité, ou plutôt je voulois l'y voir ; je m'égarois dans un cahos de mouvemens, où je m'abandonnois avec

douceur, & pourtant avec peine.

Telle étoit mon agitation, quand retournant dans une autre allée, je rencontrai tout à coup cet objet encore confus de mes pensées, ce jeune homme dont j'étois ſi occupée.

Je demeurai preſqu'immobile à ſa vûe, je le ſentis aimable; je rougis en le ſentant, & cependant mon amour alors me parut moins naître que continuer.

Il m'aborda de ſon côté d'une façon ſi interdite que je vis qu'il m'aimoit auſſi, & que même il m'aimoit depuis qu'il m'avoit vue; je ne doutai pas qu'il ne fût dans un trouble égal au mien, qu'il ne penſât comme moi, qu'il n'eût mes mouvemens, mes réflexions; qu'enfin il ne fût pour moi ce que j'étois pour lui; & par une bizarerie ſurprenante, tout cela ſe trouva vrai.

Son embarras me frappa, le mien l'intimida, parcequ'il le comprit; une intelligence mutuelle nous donna la clef de nos cœurs; nous nous dîmes que nous nous aimions, avant que d'avoir parlé, & nous en fumes tous deux ſi étonnés que nous nous

hâtames de nous quitter, pour nous remettre.

J'interromps ici la ſuite de cette hiſtoire dont le reſte ne peut ſe partager. Je viens de recevoir un billet d'un de mes amis, par qui je vais finir ma Feuille. C'eſt une gayeté dont j'eſpere que tous mes lecteurs voudront bien rire.

Comme je ſuis dans l'habitude de vous rendre compte de tout ce qui m'arrive, je vous dirai, mon cher ami, qu'il me tomba l'autre jour entre les mains une Feuille grecque de la *divine Iliade*. O Dieux! dans quel état la vis-je! *un Grec en ſeroit mort ſubitement*: mais le Ciel, qui conduit tout, n'a pas voulu qu'il en coutât la vie à perſonne, & l'avanture a raté ſur moi, qui, par bonheur, ſuis un ignorant. Imaginez-vous donc que la Feuille de l'homme divin avoit ſervi à envelopper des denrées d'Epicier; elle en portoit encore les marques. Je ne m'en étonnai pas: car je la ramaſſai à la porte de l'Epicier même; & je jugai tout d'un coup que cette relique du Parnaſſe ne pouvoit être tombée chez un Moderne

plus *irreligieux*. N'allez pas divulguer cette affaire ; cela ruineroit je ne sçais combien de ces sortes de Marchands qui fournissent quantité de *dévots d'Homere*. Pour moi, qui, comme vous sçavez, me tiens neutre sur tout culte litteraire, je n'ai fait ni bien, ni mal au lambeau grec ; j'en ai vu le caractere, je l'ai remis sagement où je l'avois trouvé, souhaitant que le sort ne conduisît là nul passant de l'observance d'Homere, (sentiment de charité qui ne nuit pas à la neutralité,) & je me suis retiré en essuyant mes doigts qu'il avoit un peu salis. Mandez-moi si je me suis bien comporté ; j'attens votre réponse, & je réserve pour une autrefois à vous raconter une nouvelle avanture, qui regarde nos Modernes. Je suis, &c.

DIXIÉME FEUILLE.

JE me souviens qu'un jour dans une promenade publique je liai conversation avec un homme qui m'étoit inconnu. L'air pesant & taciturne

ne que je lui trouvois ne me promettoit pas un entretien fort amusant de sa part ; il éternua ; je lui répondis par un coup de chapeau : voilà par où nous débutames ensemble. Après cela vinrent quelques discours vagues sur la chaleur, sur le besoin de pluye, & d'autres questions, qui n'étoient qu'une façon de se dire avec bonté l'un à l'autre : *je n'oublie pas que vous êtes-là*.

Là-dessus, entre plusieurs Dames qui passoient, j'en remarquai une qui dans son air & dans sa physionomie annonçoit je ne sçais quoi de si enjoué, une coquetterie si folâtre, si bruyante, que je ne pus m'empêcher de sourire en jettant mes yeux sur elle, & de dire : *voici une Dame qui doit être de bonne compagnie.*

Je la connois fort, me répondit d'un ton nonchalant mon Camarade, (effectivement ils s'étoient salués.) Elle fait la passion de bien des gens, ajouta-t'il, & son mari en est très-jaloux ; il a toujours peur qu'elle ne vienne elle-même à aimer quelqu'un de ceux qui l'aiment ; mais il n'y a rien à craindre, elle est trop folle.

Comment! trop folle, dis-je alors: un homme ne peut-il lui paroître aimable ? n'a-t'elle pas des yeux & des oreilles ? oui, Monsieur, reprit-il froidement: mais une femme de ce caractere-là n'acheve jamais ni de vous bien voir, ni de vous entendre, & vous n'avez pas le temps de lui plaire, autant qu'il le faudroit, pour lui faire impression. Pourquoi cela, répondis-je assez surpris de son discours? pourquoi, dit-il? c'est qu'une mouche vole & vous croise; de la mouche elle passe à un miroir qui se présente; de là à sa cornette, puis à un ruban, puis à autre chose: mais vous la ratrapperez peut-être, dis-je alors. Oüi-dà, me répondit-il: elle pourra revenir à vous par distraction; & vous recommencez: mais elle n'y est déja plus, votre habit vous l'a dérobée, & quand vous lui direz qu'elle est charmante, elle vous répondra que la couleur en est de bon goût.

Cependant, repris-je encore, ces femmes-là veulent vous plaire. Non, Monsieur, me dit-il, ce n'est ni à vous, ni à personne qu'elles veulent

plaire ; c'eſt à tout le monde, & à tout le monde aſſemblé : voilà leur Amant, celui qu'elles écoutent & qu'elles aiment : cet objet-là les fixe, elles ne le perdent point de vue, il embraſſe, il réunit toutes leurs diſtractions : car elles ne le quittent à droite, que pour le reprendre à gauche : ce qu'un côté de l'objet perd avec elles, un autre côté le gagne.

Mais vous aviſez-vous de vous iſoler ? ſortez-vous de la foule ? vous n'êtes plus pour elles que le ſujet tout au plus de deux ou trois diſtractions, vous, votre habit ou vos galons, ſur une centaine qu'elles auront néceſſairement dans une heure; ainſi il faut bien que leur eſprit ſe fourniſſe du reſte ailleurs. Oh! vous m'avouerez qu'il eſt difficile de ſurprendre le cœur d'une femme qui ne vous prête ſes yeux & ſes oreilles qu'une minute, & je dis trop peut-être.

Mon homme s'arrêta-là, & je regardois avec étonnement cette phyſionomie qui, de péſante que je l'avois vue d'abord, s'étoit inſenſiblement dégagée pendant qu'il parloit,

& qui redevint épaisse dès qu'il eut achevé.

Ah ! ah ! dis-je alors en moi-même, en apostrophant son esprit, il ne tiendra pas à moi que tu ne sortes plus d'une fois de ta coquille. J'allois en effet imaginer quelque chose pour cela, quand le hazard fit encore passer des Dames, parmi lesquelles j'en saluai une de ma connoissance.

J'aimerois mieux cette Dame-ci que l'autre, me dit-il ; il y a plus de majesté dans sa taille, & la douceur de sa physionomie m'enchante : c'est, lui répondis-je, une des plus estimables filles de Paris ; sa beauté est son moindre trait ; je ne connois point de caractere plus distingué, d'humeur plus égal, d'esprit plus sage., & personne n'a dans le cœur plus de noblesse de sentiment qu'elle en a. Un esprit sage & de la noblesse dans les sentimens, me répondit-il, tout d'un coup ! Oh ! pour celle-là, je pardonne au mari qui en sera jaloux. Vous me surprenez, comment l'entendez-vous donc, lui dis-je ? vous voulez qu'on ait tort d'être jaloux d'une femme coquette & dissipée, & vous ap-

prouvez presque qu'on le soit d'une femme sage & vertueuse.

Eh ! oui, Monsieur, répartit-il, je vous le répete ; vous ne sçauriez croire combien un Amant tendre, soumis, & respectueux sympatise avec une femme sage & vertueuse. La passion de cet Amant est elle-même si douce, si noble, si généreuse, qu'elle ressemble à une vertu ; elle en a la figure, & vous voyez bien qu'une vertu en apprivoise aisément une autre.

Mais, répondis-je, quoique vous puissiez dire, l'amour se déclare ; une femme vertueuse le reconnoît, & lui impose silence. Oui, dit-il, elle lui impose silence, bien moins parcequ'elle le hait, que parcequ'elle s'est fait un principe de le haïr & de le craindre. Elle lui résiste donc. Cela est dans les régles ; mais en résistant, elle entre insensiblement dans un goût d'avanture ; elle se complaît dans les sentimens vertueux qu'elle oppose ; ils lui font comme une espece de Roman noble qui l'attache, & dont elle aime à être l'Héroïne. Cependant un Amant demande pardon d'avoir par-

lé ; en le demandant il recommence ; bientôt elle excuse son amour, comme innocent ; ensuite elle le plaint comme malheureux ; elle l'écoute comme flatteur ; elle l'admire comme généreux ; elle l'exhorte à la vertu, & en l'y exhortant elle engage la sienne. Elle n'en a plus ; mais dans cet état il lui reste encore le plaisir d'en regretter noblement la perte ; elle va gémir avec élévation ; la dignité de ses remords va la consoler de sa chute : il est vrai qu'elle est coupable ; mais elle l'est du moins avec décence, moyennant le cérémonial des pleurs qu'elle en verse ; sa foiblesse même s'augmente des reproches honoraires qu'elle s'en fait. Tout ce qu'elle eut de sentiment pour la vertu passe au profit de sa passion ; & enfin il n'est point d'égaremens dont elle ne soit capable avec un cœur de la trempe du sien, avec un cœur noble & vertueux. Ainsi, croyez-moi, Monsieur, une femme comme celle-là, quand on lui parle d'amour, n'a point d'autre parti à prendre que de fuir. La poursuit-on ? qu'elle éclate. si elle s'amuse à se scandaliser tout

bas du compliment qu'on lui fait; l'air ſoumis d'un Amant la gagne; ſon ton pénétré la bleſſe, & je la garantis perdue quinze jours après : mais il me ſemble qu'il ſe fait tard, ajouta-t'il après ces mots; d'ailleurs je crois que nous aurons de l'orage, & nous ferons ſagement de nous retirer.

Il ſe leva la-deſſus, & me quitta, en me ſouhaitant le bon ſoir. Je le conduiſis des yeux tout auſſi loin que je le pus, & depuis ce temps-là j'ai toujours été ſur le *qui vive*, avec les phyſionomies maſſives.

La Demoiſelle dont je vais achever de produire l'Hiſtoire, m'a rappellé les diſcours de cet Homme. Comme elle me paroît avoir cette trempe de cœur ſenſible dont il a parlé, j'ai rapporté ce qu'il en penſoit, & pour ſon inſtruction dans la ſuite, & pour l'inſtruction de toutes les femmes de ſon caractere.

C'eſt maintenant cette Demoiſelle qui parle, & qui rend compte de ce qu'il arriva, quand elle eut quitté cet Amant, qui ne s'étoit pas encore déclaré de vive voix.

„ J'évitai

» J'évitai, *dit-elle*, dans le reste de
» la journée, de me trouver seule
» avec lui, & je ne sçais pourquoi je
» l'évitai; car j'aurois été bien aise que
» l'occasion de me parler se fût trou-
» vée malgré moi. Je crus m'apperce-
» voir qu'il m'observoit tendrement,
» pendant que nous étions en compa-
» gnie, & il vit bien que je m'empê-
» chois de l'observer à mon tour.

» Le lendemain, j'étois à peine le-
» vée que j'entendis beaucoup de
„ bruit dans la maison : je descendis
„ pour sçavoir ce que c'étoit, j'entrai
„ dans la sale, où je vis Madame ***
„ entourée de plusieurs amis, entre
„ lesquels étoient ma mere & mon
„ Amant. Elle pleuroit, & tenoit une
„ lettre dans sa main, dont la vue lui
„ arrachoit des cris. Voyez, Mademoi-
„ selle, voyez ce que m'écrit ma fille,
„ me dit-elle, d'aussi loin qu'elle me vit:
„ lisez ce qu'elle est devenue; voyez
„ comme elle me traite : elle est partie
„ ce matin à six heures, pour se rendre
„ aux *Carmelites*. Je m'étois mefiée de
„ son dessein; mais je n'y songeois plus:
„ elle me donne un coup de poignard;
„ elle sera contente & j'en mourrai.

„ Je pris la lettre, & je la lus, les „ larmes aux yeux, presque trou- „ blée, & même autant qu'il m'en „ souvient, saisie de frayeur, en com- „ parant l'état que mon amie embras- „ soit, à celui dans lequel je restois : „ il me sembloit qu'elle me remettoit „ sa condition, qu'elle en choisissoit „ une meilleure, & qu'elle me laissoit „ la pire. Il me passa mille tristes idées „ dans l'imagination ; j'eus des pres- „ sentimens de malheur ; il me prit „ une envie secrette de suivre mon „ amie ; en la pleurant, je me pleu- „ rois moi-même ; j'enviois son sort, „ & je craignois le mien.

„ Au milieu de ces mouvemens in- „ quiets, je jettai la vue sur mon „ Amant, qui de son côté me lança „ un regard si tendre, si suppliant, que „ je lui répondis par un soupir que „ rien ne gêna, de la naïveté duquel „ je le vis rougir lui-même, & dont „ je ne connus l'indiscretion que sur „ son visage.

„ Je me retirai alors, sous prétexte „ de chagrin, & j'entrois dans le „ Jardin, quand tout à coup je me „ sentis embrasser les genoux. C'étoit

„ lui, & ce fut-là sa premiere déclaration d'amour. Juste Ciel ! que ne „ ne me dit-il pas ? quel fond d'inclination ne se développa-t'il pas pour „ lui dans mon cœur ? mes larmes „ coulerent avec abondance ; ainsi „ mon amour a commencé par des „ pleurs, & il finit de même. Je lui „ avouai mon penchant, je l'en vis „ pénétré de plaisir & de reconnoissance : j'abrege, je serois trop „ longue.

„ Nous revinmes à Paris, & quelque tems après il songeoit à me „ faire demander à mon pere, quand „ le sien mourut.

„ Cette mort changea la face de ses „ affaires : il lui survint un procès, qui „ interessoit la plus grande partie de „ son bien ; il remit donc sa demande, „ contre mon sentiment. Si votre pere „ me refuse, que ferez-vous, me dit-il ? je n'épouserai personne, lui „ répondis-je : j'irai vivre avec mon „ amie ; soyez-en sûr.

„ Cependant son procès dura „ long-tems : il tourna mal ; il fut sur „ le point de le perdre : je l'en vis au „ désespoir : la promesse que je lui

„ faisois de n'être jamais qu'à lui, ou
„ de n'étre à personne, ne le satisfai-
„ soit plus. Je vais être ruiné, disoit-
„ il. Votre pere me refusera ; vous
„ irez dans un couvent : c'est tou-
„ jours vous perdre, & je veux mou-
„ rir. Mes pleurs, & les assurances de
„ mon amour, toujours nouvelles, &
„ toujours vives, le calmoient quel-
„ quefois ; ses chagrins le reprenoient
„ ensuite. Je souffrois de le voir si affli-
„ gé ; ses inquietudes alteroient sa
„ santé ; il tomba malade : il guérit de
„ sa maladie, & non de sa tristesse.
„ Ah ! s'il étoit mort, je serois peut-
„ être moins à plaindre.

„ Ne croyez pas, me dit-il un jour,
„ que je puisse durer davantage avec
„ la crainte de n'être pas à vous. M'ai-
„ mez-vous? m'estimez-vous? voulez-
„ vous que je vive ? devenez mon
„ Epouse : il ne nous reste que ce
„ moyen pour faire cesser l'obstacle
„ que met à notre mariage le peu de
„ bien qui va me rester, après la
„ perte de mon procès. Juste Ciel !
„ où vous emportez-vous, lui dis-
„ je ? y songez-vous ? ah ! s'écria-
„ t'il, sans me donner le tems d'en

„ dire davantage, un homme dont „ vous vous défiez n'eſt plus digne „ de vous. Ses ſanglots l'interrompirent ; il me fit pitié. Malheur à qui „ ſe trouve dans de pareils momens ! „ il me vit touchée. Hélas ! il m'a „ bien punie d'en avoir cru ſes ſermens ; voilà tout, & vous ſçavez, „ Monſieur, ce que je vous demande.

Voici maintenant la lettre que cette Demoiſelle adreſſe à ſon Amant.

Ne pouvant vous parler, ni faire paſſer de Lettre juſqu'à vous, puiſque je ne ſçais où vous êtes, je vous adreſſe ce billet-ci dans une des Feuilles du Spectateur *que vous liſez peut-être.* » Je » ſuis cette malheureuſe qui vous fut » ſi chere, à qui vous ſe futes tant » vous-même, à qui vous l'êtes enco- » re, toute déshonorée qu'elle eſt par » vous. Je ſuis cette déplorable fille » ſans réputation, ſans honneur aux » yeux de tout le monde, & dans cet » état pourtant plus reſpectable pour » vous qu'avant ma honte & ma » miſere, dont vous êtes l'Auteur. Je » ſuis celle avec qui il vous fallut fein- » dre d'être ſi eſtimable, pour pouvoir » enſuite être ſi perfide ; celle, qui,

» pour vous convaincre qu'elle vous » croyoit honnête homme, vous mit, » comme vous le vouliez, en état de » manquer d'honneur, & celle qui » s'est vue trompée, pour avoir vou- » lu vous convaincre qu'elle ne crai- » gnoit pas de l'être : Enfin je suis » cette Epouse à qui vous niez la foi » que vous lui avez donnée, parce » qu'elle n'en a que le Ciel pour té- » moin, parce que vous pouvez la » nier devant les hommes, parce » qu'elle n'est pas revêtue de forma- » lités qui ne la rendroient ni plus » sainte, ni plus légitime, & dont le » défaut tourne plus à la honte du mi- » serable qui s'en prévaut, qu'à la » confusion de l'infortunée qui les a » négligées dans sa tendresse. Quoi ! » des formalités, qui ne sont néces- » saires, disiez-vous, qu'avec des » scélerats dont il faut prévoir la noir- » ceur, & gêner la perfidie, qui étonnent » par leurs sermens, & qui les font » terribles, pour rendre le parjure » incroyable ! & je péris pourtant, » pour n'avoir pas pris avec vous les » précautions qu'il faut prendre avec » les scélerats. Quelle affreuse avan-

» ture que la mienne ! Je croyois ho-
» norer la probité, & je n'ai satisfait
» qu'un *traître*. Cette injure m'est
» échappée ; elle m'accable : vous
» méritez bien que je vous la fasse.
» Mais méritois-je moi la douleur
» que je sens à vous la faire ? mon
» amour devoit-il devenir ce qu'il est
» aujourd'hui ? je me vois dans l'infa-
» mie ; c'est vous qui m'y jettez : vous
» me faites horreur, & je vous aime.
» Avec ce mélange affreux de senti-
» mens, ne vous fais-je pas un peu de
» pitié ? non : la punition des plus
» grands crimes n'est point compara-
» ble aux maux que je souffre ; mais
» je n'en puis plus, je finis : vous sça-
,, vez l'état où je suis. Quand je vous
,, eus perdu de vue, pénétré de dou-
,, leur, je vous écrivis une lettre que
,, mon pere surprit sur ma table, &
,, qui l'instruisit de la situation où je
,, me trouvois. Quelques amis qui
,, se trouverent au logis me sauve-
,, rent de sa fureur qui éclata ; & je
,, sortis dant ce moment même, sans
,, sçavoir où j'allois. Deux heures
,, après, fatiguée d'avoir marché,
,, accablée de langueur, attendrie

„ ſur moi-même, j'entrai chez une „ femme que je touchai par le récit „ que je lui fis de mon malheur ; „ elle me garde encore chez elle. „ Elle n'eſt pas riche : mais elle eſt „ charitable : je n'y ſerai pas long- „ tems, je ſuis mourante, & il n'y „ a pas d'apparence que j'arrive à mon „ terme, que je vive aſſez pour mettre „ au jour un enfant qui n'a que le „ Ciel pour garant de ce que vous lui „ devez, à lui & à ſa mere. S'il me ſur- „ vit lui-même, vengez-moi, par le „ ſoin que vous en aurez, de l'état „ où vous m'aurez laiſſé mourir, & „ que ſon éducation ſoit le fruit de „ vos remords. Voilà tout ce que je „ vous demande : daignez me mar- „ quer que vous me l'accordez, par „ un billet que vous rendrez à une „ femme qui vous connoit, & qui ira „ vous parler le 25 de ce mois *aux* „ *Carmes du Luxembourg, à neuf heures du matin : adieu.*

Dans la Feuille ſuivante on verra la Lettre qu'elle écrit à ſon pere, & que je ne puis donner ici.

ONZIE'ME FEUILLE.

QUelques-uns de mes Lecteurs s'ennuyeront ſans doute de voir trois feuilles de ſuite rouler ſur le même ſujet : mais les interêts de la Demoiſelle en queſtion le demandent ; & tout ami que je ſuis moi-même de la variété, je ne la ſoutiendrai jamais aux dépens des ſervices que je pourrai rendre dans mes Feuilles. Il vaut mieux remettre vingt curieux, que de faire attendre une perſonne qui a beſoin de ſecours.

Mais que dis-je ? une perſonne ! que de filles peut-être ſont aujourd'hui ſur le bord du précipice où elle eſt tombée ! mille ſûretés imaginaires les raſſurent contre le péril qu'il y a d'avancer ; un reſte de vertu les retient encore : mais en pareil cas, c'eſt bien peu de choſe que la vertu, quand on ne voit point de riſque à la perdre, & qu'on ne craint que la honte de n'en avoir plus.

L'exemple que je leur propoſe va, pour ainſi dire, éclairer toute l'hor-

reur de l'abîme que la paſſion leur cache : elles verront ce que devient une fille qui confie ſon honneur à des ſermens amoureux , ce que devient le cœur d'un Amant ſatisfait , les funeſtes révolutions qui s'y paſſent , ou plûtôt ſon épouventable métamorphoſe.

Je me ſouviens là-deſſus que dans le cours de mes voyages un Polonois me raconta que dans ſon Pays une Demoiſelle nommée *Eléonor*, de grande condition , & maîtreſſe d'elle , aimoit un jeune Seigneur , qui de ſon côté en étoit éperduement amoureux.

Ils étoient près de ſe marier, quand un évenement imprévu les empêcha de conclure leur mariage.

Mirſki (c'étoit le nom du jeune Seigneur) fut au déſeſpoir de l'obſtacle qui differoit ſon bonheur. *Eléonor* n'en ſoupira pas moins que lui, quoiqu'elle en ſoupirât plus diſcrettement. S'aimer autant qu'ils s'aimoient , ſe voir tous les jours, & ne répondre de leurs actions à perſonne , ce n'étoit pas là de quoi moderer l'impatience qu'ils avoient de s'unir.

Cependant l'obſtacle ne ceſſoit point ; leur amour s'augmentoit, ils ſouffroient de ſe voir, & ne pouvoient ſe perdre de vue. Il n'y avoit pas moyen de ſe marier ſecrettement ; il falloit des témoins, & leur indiſcretion étoit à craindre.

Quoi ! dit un jour *Mirski*, je ne puis donc être heureux ! Eh ! quand le ſerai-je, ma chere *Eléonor ?* dites, quand ſerez-vous à moi ? quand verrons-nous la fin des difficultés qui nous arrêtent ? Après celles-ci n'en reviendra-t'il plus ? Eh ! qui le ſçait ? nous attendions-nous à celles qui nous gênent ? Notre amour peut donc être le joüet du hazard. Eh ! pourquoi l'en faiſons nous dépendre ? qu'a de commun ce hazard avec nos ſentimens ? Vous m'aimez, n'eſt-il pas vrai ? je vous adore ; vous connoiſſez le fond de mon ame : vous faites tout mon bien : je ſuis, dites-vous, tout le vôtre. Voilà votre main, voilà la mienne : joignons-les, & nous ſommes Epoux. L'uſage veut que nous ayons des témoins : Eh ! n'avons-nous pas nos deux cœurs ? où trouverez-vous des témoins plus reſpectables & plus

ſûrs ? un monde entier de garants vaudroit-il pour vous plus que moi, qui vous donne ma foi ? vaudroit-il pour moi plus que vous, qui la recevez ?

Oüi, Mirski, répondit Eléonor un peu confuſe, oüi, je me fierois à vous, & je crois qu'il eſt inutile de vous le dire. Ce n'eſt pas votre amour qui feroit ma confiance : non, vous n'auriez pas beſoin de m'aimer pour être honnête homme ; mais ſongez-vous à ce que vous demandez, à ce que je ſuis ? on nous a preſcrit certains devoirs ; & quoique je puiſſe en toute ſûreté m'en affranchir avec vous, je les ſçais, & vous ne les ignorez pas : ce ſeroit toujours m'en affranchir ; & les marques de mon eſtime pour vous ſeroient auſſi des marques de hardieſſe.

Mirski ne répondit à ce diſcours que par des ſoupirs & par des larmes. Eléonor l'aimoit trop pour le laiſſer ſi malheureux. Ne vous affligez point, lui dit-elle ; mon cœur eſt auſſi triſte que le vôtre : je ne refuſe point abſolument la foi que vous m'offrez ; je ne vous promets point non

plus de la recevoir : souffrez que j'y pense.

Nos Amans se quitterent alors. Eléonor demeurée seule se vit en proye à la situation d'esprit la plus inquiette. Ce que lui proposoit Mirski l'épouvantoit ; elle rougissoit en y pensant ; elle se laissoit entraîner au plaisir d'y penser. Agitée d'amour & de crainte, elle se perdoit dans ses émotions, ne réfléchissoit à rien, ne sentoit rien de distinct dans son ame, qu'une douceur dangereuse dont elle n'osoit jouir, & dont elle jouissoit malgré elle.

C'en étoit fait : Eléonor eût cedé sans doute à son amour ; car le peu de réflexions raisonnables que fait une fille dans ces momens là n'aboutit à rien : ce n'est jamais qu'une façon plus honnête de se rendre.

Mais elle avoit une Confidente ; c'étoit *Fatime*, Demoiselle âgée, qui l'avoit élevée, dont elle avoit souvent éprouvé la prudence, & pour qui elle n'avoit rien de caché. Cette fille entra dans sa chambre, & s'apperçut du trouble où elle étoit ; elle lui en demanda la cause. Eléonor lui

ouvrit ſon cœur, lui en avoua la foibleſſe, & s'excuſa ſur la néceſſité de s'aſſurer Mirski, ſur l'apparente impoſſibilité de l'épouſer autrement, & ſur le peu de danger qu'il y avoit à ſe fier à un homme de ſon caractere.

Fatime frémit des diſpoſitions de ſa maîtreſſe, & cependant diſſimula ſon étonnement : elle faiſoit bien. Les paſſions ſont farouches ; il faut les ménager d'abord, leur préſenter, pour ainſi dire, un viſage ami, & gagner ainſi leur confiance, pour les mieux combattre.

Madame, répondit-elle à *Eléonor*, votre ſituation eſt fâcheuſe ; vous ne pouvez épouſer Mirski avec éclat, ni prendre d'autre témoin que moi, d'une union ſecrette avec lui, & mon témoignage ne ſeroit rien : ainſi, dans la conjoncture préſente, vous n'avez de reſſource que ſa bonne foi : vous êtes perſuadée de ſa probité ; je le ſuis auſſi : mais ſans vous en défier, tâchez d'en être plus sûre. L'eſtime que vous avez pour Mirski n'eſt encore digne ni de vous, ni de lui : elle n'eſt pas aſſez éclairée : peut-être l'eſtimeriez-vous moins, ſi vous ne l'aimiez pas

tant : prenez-y garde, Madame : lui-même un jour pourroit s'imaginer que vous auriez été trop vîte : il diroit que votre estime fut téméraire, & cela inquietteroit la sienne. Epargnez-lui ce scrupule sur votre compte : conduisez-vous de façon que sa vertu n'ait rien à reprocher à la vôtre : sauvez-vous enfin de l'affront d'être un jour crue plus tendre que sage, & ne laissez rien à faire aux réflexions à venir de votre Epoux, qui ne vous fasse honneur.

Qu'on ne se scandalise pas ici de l'expédient que va donner Fatime : il n'est pas chrétien, je ne l'approuve point, & ce n'est qu'une histoire que je rapporte.

Voici donc le parti qu'il faut prendre, ajouta-t'elle : vous avez chez vous une jeune esclave qui a de l'esprit, & dont le son de voix est le même que le vôtre ; nous nous y méprenons tous les jours. Feignez de consentir à ce que Mirski vous propose ; mais de ne vouloir accepter sa foi que la nuit : la jeune esclave tiendra votre place, Mirski s'y trompera dans les ténebres, & la croira son Epouse : vous le laisserez quelque tems dans

l'erreur ; son amour pourra se ralentir : mais n'importe, ce ne sera pas sur votre compte ; & si, malgré ce ralentissement qui ne vous regardera pas, si malgré l'obstacle qui arrête aujourd'hui votre mariage, il consent encore de vous donner la main avec éclat, comme vous feindrez de le souhaitter, pour lors Madame acceptez en secret sa foi : je ne vous en détournerai plus : il vous sera permis de vous y fier, & votre confiance sera plus raisonnable.

Mais, répondit Eléonor, que dira Mirski que j'aurai trompé ? ne se plaindra-t'il pas de l'injustice de mes soupçons ? Eh ! Madame, ne vous en mettez point en peine, dit Fatime : les preuves de prudence ou de vertu, que donne une fille, n'ont jamais rien gâté dans le cœur d'un homme. Mirski se plaindra de vous, & vous en aimera davantage. Eléonor se rendit : Fatime charmée de la voir dans cette résolution voulut l'y affermir par un exemple de la perfidie des Amans. Tous les hommes, lui dit-elle, n'ont pas autant de probité que Mirski en aura sans doute. Le fils de votre

Ecuyer, Madame, ne veut pas aujourd'hui reconnoître pour sa femme une fille qui s'est perdue par un excès d'estime pour lui : permettez que je le fasse appeller ; son procédé vous irrite : mais contraignez-vous, vous sçaurez ses raisons.

On envoya chercher ce jeune homme. *Viniescho*, lui dit Fatime, quand il entra, je parlois de vous à Madame : votre avanture avec votre maitresse lui paroît plaisante : mais elle seroit bien aise de vous l'entendre raconter à vous-même. Ce n'est qu'une bagatelle, qui ne mérite pas la curiosité de Madame, répondit-il ; c'est une fille que j'aimois, qui disoit qu'elle m'aimoit, & que j'ai pressée de m'en donner des preuves : elle l'a fait, & à présent j'en suis fâché ; car elle est dans un embarras dont je ne sçaurois la tirer. Que ne l'épousez-vous, dit Eléonor d'un air riant. Moi ! Madame, réprit-il : il faudroit que je fusse bien méchant pour devenir son époux ; c'est par amitié que je refuse de l'être, c'est par reconnoissance : je lui épargne un malheur, je la tromperois, je ne l'aime plus ; &

vous ſçavez qu'un mari doit aimer ſa femme, & l'eſtimer, qui pis eſt. Comment, Viniescho ! la mépriſeriez-vous aujourd'hui, dit Eléonor ? que le Ciel m'en préſerve, Madame, repartit-il : je ferai toujours cas d'elle, pourvû qu'elle appartienne à un autre ; mais mon eſtime n'eſt pas de celle qu'il faut porter à ſon épouſe en mariage ; elle ne ſoutiendroit jamais l'épreuve du nœud conjugal ; elle eſt aujourd'hui d'un tempérament trop délicat, je la perdrois : & ſans cette eſtime on eſt de trop mauvaiſe humeur avec ſa Compagne. Mais, répondit Eléonor, votre maîtreſſe eſt bien à plaindre, vous la laiſſez ſans honneur, vous lui avez donné votre foi, & vous la puniſſez de vous avoir cru vertueux.

Je lui ai donné ma foi, j'en conviens, Madame, reprit-il, & je lui en aurois donné mille, ſi je les avois eues : Un homme amoureux eſt-il reſponſable des ſermens qu'il fait ? peut-il s'empêcher de les faire ? eſt-il ſon maître ? a-t'il de la raiſon ? Si dans un tranſport de cerveau j'avois juré de me tuer, au ſortir de là, ſerois-je

obligé de tenir parole ? Eh bien ! l'amour est un transport, on ne sçait ce qu'on dit, quand on aime. Promettre à une fille de l'épouser, si elle se fie à vous, n'est-ce pas lui promettre une impertinence ? n'est-ce pas lui dire : je m'engage à vous prendre pour épouse, quand vous ne le meriterez plus ? pourquoi donc s'y fie-t'elle ? c'est, dit-on, qu'elle vous croit honnête homme. Ce n'est pas cela : c'est qu'elle a aussi le transport au cerveau, c'est qu'elle vous aime, & qu'elle prend pour conviction de votre probité l'envie qu'elle a de vous mettre à l'épreuve. Eh ! sans cela, Madame, comment expliquer sa complaisance ? mille exemples lui crient de tous côtés : soyez sage : les sermens qu'on vous fait ne valent rien, ils sont sans conséquence : votre prétendu mari ne les tiendra pas, & ne sera pourtant point parjure. Malgré cela, elle continue, & cela est fâcheux ; mais du malheur qui lui en arrive, un Amant n'en est pas coupable, il n'en est que cause innocente. Quand il revient de là, c'est un homme qui se réveille, &

qui voit auſſi-tôt diſparoître toutes ſes illuſions qu'il a rêvées dans ſon amour. Il ne ſçait où ſont paſſés ces ſentimens ſi tendres : il ſe retrouve avec un cœur froid, nonchalant, épuiſé : cette maîtreſſe ſi aimable n'eſt plus ; il ne voit plus à ſa place qu'une fille imprudente, dont la préſence l'ennuie, dont les ſollicitations l'importunent, dont la tendreſſe lui eſt à charge, & qui parle un langage qu'il n'entend plus. Elle eſt encore folle ; il ſe trouve libre : elle le pourſuit ; il eſt naturel qu'il la laiſſe-là.

Eléonor alors ne put retenir ou la honte, ou l'horreur qu'elle ſentit à ce diſcours. Retirez-vous lui dit-elle, lâche que vous êtes, & ne vous préſentez jamais devant moi.

Vinieſcho ſortit en pâliſſant. Juſte Ciel ! s'écria Eléonor, que viens-je d'entendre? quel monſtre que cet homme-là ! ah ! Mirski, pardonnez-moi les frayeurs qui me ſaiſiſſent. Fatime, je m'abandonne à votre conduite ; je ſuis dans une conſternation dont je ne ſçais pas la cauſe.

Eléonor, après ces mots, ne fit plus que ſoupirer. Mirski revint : tout ſe

passa à son égard, comme on l'avoit projetté. Son amour s'accrut d'abord : il fut violent les premiers jours, ensuite il baissa : enfin Mirski disparut tout à fait, & un mois après;on apprit qu'il étoit marié à une autre. Il sçut la vérité de son avanture. Eléonor eut soin de l'en faire instruire, & l'on dit que cet Infidele en mourut de douleur, après avoir langui quelque tems. Et voilà ce que c'est que l'homme. Mais achevons l'histoire de la Demoiselle, à l'occasion de qui je viens de faire ce récit, & finissons par la lettre qu'elle écrit à son pere.

„ Mon très-cher pere, je n'ai peut-„ être pas long-tems à vivre, & je „ vous ai offensé. J'ai trahi la ten-„ dresse que vous aviez pour moi, „ j'ai porté le poignard dans votre „ cœur; j'ai déshonoré celui qui m'a „ donné la vie; je l'ai fait repentir de „ me l'avoir donnée ; j'ai rendu le „ jour où je suis née, un jour de ma-„ lédiction pour lui : enfin, mon pere, „ je suis aujourd'hui votre malheur, „ votre désespoir & votre opprobre : „ voilà toute la récompense de votre „ amour & de vos soins. Cependant

„ toute coupable que je me ſuis
„ rendue, toute indigne que je ſuis
„ d'aucun ſoulagement, je n'ai pu,
„ malade & preſque mourante, me
„ refuſer le ſeul bien qui me reſte;
„ c'eſt de me jetter à vos genoux, de
„ vous demander pardon, de vous
„ montrer mon repentir, & de vous
„ dire que de tous les malheurs où
„ je ſuis plongée, de toutes les dou-
„ leurs que j'éprouve, rien ne me
„ pénetre tant, que l'injure que j'ai
„ faite à un ſi bon pere, & que la
„ déſolation où je vous ſçais. Dans
„ votre juſte reſſentiment, vous vou-
„ lutes vous venger de moi, quand
„ je me ſauvai de votre maiſon. Hé-
„ las! mon pere, je ne ſuis pas échap-
„ pée à votre vengeance, j'ai porté
„ avec moi le reſſouvenir terrible de
„ tout ce que je vous dois, je n'ai
„ point oublié combien vous m'ai-
„ miez, & j'oſe vous aſſurer, tout
„ irrité que vous êtes, que vous au-
„ riez pitié de ce que je ſouffre en
„ vous regardant, & que vous êtes
„ vengé au-delà de ce qu'un cœur
„ comme le vôtre auroit voulu l'être.
„ Mes larmes & ma foibleſſe ne me

„ laiſſent pas la liberté d'en dire davantage ; & je ne mérite pas la conſolation que je me donne en vous apprenant mon affliction : je ne vous demande rien pour moi : tant que je vivrai, je dois vous être un objet d'horreur : mais que votre miſéricorde ne ſe refuſe pas à ce que je laiſſe après moi, ſi ſon indigne pere l'abandonne. Hélas ! je vous implore pour le fruit de mon crime. Quelle eſpece de cruauté reſtera-t'il à exercer contre lui ? ne l'aurai-je pas accablé de tous les malheurs ? il naîtra dans la miſere & dans l'infamie. Adieu, mon pere, j'eſpere qu'on vous avertira bientôt que ma mort doit calmer votre colere.

DOUZIE'ME FEUILLE.

MOn Confrere le *Spectateur Anglois* avoit établi des Bureaux d'adreſſe, où differens Particuliers lui envoyoient des lettres, qu'à leur priere il inſeroit dans ſes diſcours. Or mon Confrere vaut mieux que moi, puiſqu'il penſe mieux, & qu'il eſt venu le premier. Ainſi, je

ne puis m'égarer en ſuivant ſon exemple, & je vais mettre encore ici deux lettres qui me ſont arrivées, je ne ſçais comment.

Monſieur le Spectateur,

Peut-être êtes-vous quelquefois embarraſſé de trouver le ſujet de vos Feuilles, & ma ſituation vous en fournit un que vous pouvez rendre utile & agréable. Je ſuis un homme ſans ambition, d'une humeur douce, d'une ſanté vigoureuſe, aimant la joye, & d'aſſez bon commerce, à ce que diſent mes amis : j'ai du bien plus qu'il ne m'en faut pour vivre à mon aiſe, & pour laiſſer mes enfans paſſablement riches.

Sur cela, vous allez croire que je ſuis heureux. Eh ! non, mon cher Monſieur ; j'ai une femme qui broche ſur le tout, & qui m'enleve tous les avantages de ma fortune, de mon tempérament, & de mon caractere : je ſuis triſte, en dépit de mon humeur joyeuſe ; je vis dans la pauvreté, en dépit de mon bien, dont j'ai bonne envie de jouir, & ſuis toujours valétudinaire, en dépit de la meilleure ſanté du monde.

Cependant,

Cependant, ma femme, cette femme si fatale, par qui tant de moyens d'être heureux me périssent entre les mains, elle est d'une figure aimable; elle m'aime tendrement, & je l'aime de tout mon cœur aussi.

C'est qu'elle est jalouse, *direz-vous*: non, je ne lui vis jamais la moindre vapeur de jalousie. Si c'étoit-là son mal, je l'en guérirois. Je laisse la femme d'autrui en repos; la mienne me plaît, comme je vous dis; & je suis trop paresseux pour me donner la peine d'être coquet. D'où vient donc qu'elle est mon fléau? c'est qu'elle est avare; mais dans un excès qui feroit plus l'admiration que l'exemple de l'Avare le plus déterminé: je ne suis pas même assez méchant pour donner ici son portrait en entier, & pour exposer fidelement toute l'industrie de son avarice: je supprimerai ce détail par charité pour les Avares, que je regarde encore comme mon prochain, quoique bien des personnes leur disputent cette qualité. Ces pauvres gens se pendroient peut-être à la vue de mille petites dépenses qu'ils font depuis long-tems, qu'ils croyent bonne-

ment indiſpenſables, & que ma femme plus habile qu'eux a pourtant trouvé le ſecret d'épargner.

D'ailleurs je ſuis trop bon ſerviteur du Roi ; & dans le détail qu'il faudroit faire, il y auroit bien des choſes qui inſtruiroient à bleſſer ſes interêts, auſſi bien que ceux d'un nombre de marchands, dont je pourrois cauſer la banqueroute.

Par exemple, ma femme n'écrit jamais de lettre, & n'en reçoit jamais. Pour en écrire, il en coute une feuille de papier : pour en recevoir, il en coute le port. Oh ! voyez, s'il vous plaît, ce que deviendroient la vente du papier, & le revenu des Poſtes, ſi tous les avares penſoient de même.

Et c'eſt-là le moindre des articles que je pourrois citer. Tous les jours elle en imagine de nouveaux, qui, s'ils prenoient crédit, couperoient la gorge aux Cuiſiniers, aux Artiſans, aux Ouvriers ; livreroient toutes les marchandiſes aux vers, caſſeroient aux gages les deux tiers des matelots, parce que la navigation pour le commerce ſeroit inutile, feroient ceſſer les Manufactures, & tomber la Répu-

blique de Hollande qui ne vendroit plus ses denrées.

Il y a quelque tems qu'à diner mes enfans & moi nous avions grand appétit : l'on nous servit un repas si frugal, que je fis mettre encore un chapon: ma femme qui pâlit en le voyant, crut devoir en expier la dépense, & réparer par un coup de sobriété le dommage que faisoit à son gré notre intempérance.

L'heure du souper arrive ; deux moineaux bien affamés n'auroient pas eu trop de ce qu'on apporta sur la table. Ma foi, mes enfans & moi nous changeames de couleur à notre tour : mais, ma femme, *lui dis-je*, il n'y a pas là de quoi manger. Vous vous trompez, *me dit-elle ;* car je ne souperai point. La condition de votre estomac est bien malheureuse, *lui répondis-je*, en plaisantant d'un air contraint ; mais je vous avertis que le mien n'est pas si endurant. Là-dessus je mangeai un morceau, faute d'en pouvoir manger deux, à moins que de voler la part de quelqu'autre : en suite je me retirai : deux heures après ma femme tomba en foiblesse de pure

inanition : je courus à elle, & la priai de manger : il n'y eut pas moyen. Laiſſez-moi, *me dit-elle*, c'eſt ce chapon que je n'ai pu digerer. Je l'en aurois deffiée : car elle n'en avoit pas goûté.

Vous concevez bien, Monſieur, que cette abſtinence preſque éternelle doit répandre un air de langueur ſur tous les viſages de ma maiſon; auſſi, quand je reviens chez moi, je crois rentrer dans un déſert; car il y regne un calme ſi triſte; la cuiſine eſt ſi froide; mes enfans ſont ſi ſobres, ſi ſérieux; leur ſang apparemment a ſi peu d'eſprits; il circule ſi lentement; moi même, à l'aſpect de tout cela, je demeure ſi abattu, ſi conſterné, qu'actuellement en vous racontant ſeulement la choſe, & quoiqu'abſent de chez moi, il me prend, de mélancholie, un engourdiſſement par tout le corps.

Vous ne manquerez pas de me dire que je ſuis le maître, & que, ſi je ſouffre, c'eſt à ma complaiſance à qui je dois m'en prendre. Il eſt vrai; je n'ai pû juſqu'ici me réſoudre à dire d'un ton ferme à ma femme, *je veux*. Je ſuis l'homme du monde le plus foi-

ble, le plus indolent, & le plus ennemi du bruit, surtout avec les gens que j'aime un peu; & je le vois bien, voilà ce qui fait que ma femme amaigrit à son aise, que j'ai une migraine continue, & que mes enfans ne sont ni nourris, ni vêtus: je dis ni vêtus; car en été ils étouffent, & tremblent en hyver, à cause que ma femme ne connoît point de saisons; & pour d'habits, elle étoit si fâchée, si piquée la derniere fois qu'elle en acheta, que je la surpris dans son cabinet, ruminant très-sérieusement à quelque honnête moyen de s'en passer. Je m'attens qu'au premier jour elle trouvera l'expédient qu'elle cherche.

Sçavez-vous, *Monsieur*, comment je me comporte, quand la patience m'échappe avec elle? Je retiens ma colere; je pars subitement de chez moi, & vais du même pas lui faire emplette d'un habit neuf. Cet habit est plus ou moins magnifique, suivant que je suis plus ou moins en colere. Il y a deux mois que j'étois si outré, que je lui levai une étoffe toute d'or: elle s'évanouit en la voyant, &

j'ai eu un peu de repos pour six semaines ; ensuite elle a recommencé sur nouveaux frais, de sorte que ces jours passés elle me régala d'un trait d'économie si extraordinaire, que, pour l'en punir, je courus vîte lui acheter une cornette superbe : cela la mit à la raison ; elle devint docile pour quelque tems, & me promit bien de s'amender : mais franchement ces corrections-là me fatiguent ; &, comme elle lit vos Feuilles qu'on lui prête, je souhaiterois que dans un de vos discours vous essayassiez de me soulager par des réflexions qui la fissent rougir de son avarice, & qui m'épargnassent à moi l'achat des verges dont je la châtie.

Après quoi, si vous ne réussissez point, mon parti est pris ; & tout franc, j'ai résolu de m'en délivrer : non que je veuille employer ni fer, ni poison contr'elle au moins ; je n'en suis pas capable, & ce n'est pas là ce que je veux dire. J'ai, pour la faire mourir, des moyens plus innocens, qui se mocquent de toute recherche, & qui, je crois, ne blessent presque point ma conscience. Je ne la tuerai point, je serai seulement cause de sa

mort, & cauſe, à mon gré, très-éloignée. Je lui ôterai la vie par un trait badin, & aſſurément le badinage n'eſt point défendu, quand il eſt honnête : vous en allez juger.

Depuis dix ou douze ans, quand je veux me divertir, voir mes amis, leur donner à manger, je les mene dans une petite maiſon que j'ai louée à l'inſçu de ma femme. D'ailleurs, je fais quelquefois des parties de campagne ; je vais aux ſpectacles avec des Dames ; je joue ; de tems en tems je perds. Ma femme ne ſçait rien de tout cela ; & moi, par je ne ſçais quel preſſentiment qu'un jour elle me pouſſeroit à bout, & qu'il me ſeroit impoſſible de vivre avec elle, j'ai toujours eu la précaution de tenir un mémoire, & de mes pertes, & de ces dépenſes qu'elle ignore. Oh ! c'eſt avec ce mémoire que je la tuerai, *Monſieur* : voilà mon poignard ; il eſt en bon état ; il ne la manquera pas ; le numero des ſommes écrites deſſus ſe monte à vingt mille francs. Je le tiens tout prêt. Hier j'avois déja tiré mon arme de ma caſſette ; j'allois faire mon coup : je ne me ſuis jamais trouvé

contr'elle dans une humeur si assassine ; enfin ma femme n'avoit plus qu'un instant à vivre : j'entrai dans sa chambre ; elle étoit à sa toilette ; elle a les plus beaux cheveux du monde ; ils étoient épars ; cela lui faisoit une physionomie si douce ; elle sourit en me voyant, & me désarma ; je n'eus pas la force de déployer mon papier, de l'exposer à ses yeux, & ma tendresse lui fit quartier. Mais, *Monsieur*, je sens bien que ce n'est que partie à remettre. Je n'en puis plus ; je vous en prie, sauvez lui la vie ; prêchez-la du mieux qu'il vous sera possible ; préservez-la d'une mort subite, que je suis toujours tenté de lui donner. J'attens de vous cette grace avec impatience, & je suis, &c.

Monsieur le Spectateur.

Avant que de vous entretenir sur ce qui me regarde, je suis bien aise de vous dire que je lis exactement vos discours, & que je m'y plais beaucoup, quand vous ne parlez ni d'*Anciens*, ni de *Modernes*, ni de *bel esprit* ; car dans ce cas, je prens, ne vous déplaise, la liberté de vous sauter ; parce que je n'aime pas les raisonnemens

que vous autres, ce me ſemble, appellez métaphyſiques, & dont je ne connois que le nom, ſans trop comprendre ce qu'il ſignifie.

Je me doute pourtant que vous penſez à merveille dans ces raiſonnemens-là; mais comme ils m'ennuyent, dès que j'en ai lu deux lignes, je n'y ſçais d'autre façon que de les quitter, & de les paſſer pour bons, & cela fait juſtement votre compte & le mien. Ainſi, vous devez être content de mon procédé, & j'eſpere qu'en revanche vous ne me refuſerez pas ce que je vous demande.

Je ſuis une fille de ſeize à dix-ſept ans: j'ai de l'eſprit, j'en ſuis ſûre; car on me déplaît, quand on n'en a point, & je ſçais fort bien rire en moi-même de toutes les bêtiſes que je vois faire. Lorſque vous aurez lu ma petite hiſtoire, vous jugerez bien que j'ai raiſon de me croire un peu ſpirituelle. Si ma mere me laiſſoit voir le monde, je vais gager qu'en moins d'un mois j'en ſçaurois autant que les perſonnes qui y ont été toute leur vie. Je ne puis pas dire que je ſuis belle: non; mais je m'imagine que c'eſt

tant mieux ; car ſi je l'étois, je crois en vérité que je ne ſerois pas ſi jolie que je le ſuis. Pour bienfaite, j'entendis l'autre jour le directeur de ma mere, qui lui diſoit du ton d'un homme qui ſent ce qu'il dit, *il faut avouer que cette Demoiſelle eſt faite à peindre* ; je le ſçais bien, *lui répondit-elle à ſon tour d'un ton de Confeſſional*, & je crains bien qu'elle ne le ſçache auſſi.

Mais je m'amuſe à babiller, ſans venir au fait. Il faut me le pardonner, *Monſieur* : une fille de mon âge, qui parle de ſa taille & de ſon viſage, c'eſt tout comme ſi elle étoit à ſa toilette : elle ne peut finir ; finiſſons pourtant. Je ne vous dirai rien de mon cœur ; la ſuite de ma lettre vous expliquera ce qu'il eſt. Il ſuffit que vous compreniez que je ſuis aimable ; moi je le comprens encore mieux, & voilà ma peine. Ma mere eſt extrêmement dévote, & veut que je le ſois autant qu'elle, qui a cinquante ans paſſés ; n'a-t'elle pas tort ?

Quand je vous dis cela, ne croyez pas que je blâme la dévotion : j'en ai moi-même ce qu'il m'en faut ; je ſuis

naturellement ſage : mais juſqu'ici j'ai plus de vertu que de piété ; cela eſt dans l'ordre ; & de cette piété, je vous jure que j'en aurois encore davantage, ſi ma mere n'exigeoit pas que j'en euſſe tant. Jamais je ne me ſauverois, ſi je devois vivre toute ma vie avec elle.

Il y a quelque temps qu'elle fut très-malade, on crut qu'elle mourroit. Comme je vis qu'elle alloit ſe confeſſer, il me prit une inquiétude pour elle. Helas! dis-je en moi-même, cette femme-là va ne s'accuſer que de ſes fautes, ſans faire mention des miennes qui ſont ſur ſon compte. Là-deſſus je penſai lui aller dire : ma mére, vous ne ſçavez pas tous vos péchés, & je me crois obligée en conſcience de vous avouer tous les dégoûts, tous les murmures, toutes les diſſipations, toutes les impatiences où je ſuis tombée, à cauſe des exercices religieux que vous m'avez fait faire, & de la contrainte où vous m'avez tenue.

Je prenois déja ma ſecouſſe pour l'aller trouver, quand on m'apprit qu'elle venoit d'avoir une criſe qui

apparemment la tireroit d'affaire. Je me retins; mais voilà six heures qui sonnent : à six & demie, je dois aller dans son cabinet faire une lecture pieuse qui dure ordinairement une heure. Nous revenons de Complies; nous avions déja été à Vêpres. Dans l'instant où je vous écris, ma mere est en méditation, & je suis censée y être aussi. Par précaution je tiens toujours ouvert le livre où est le point que je dois méditer, afin qu'elle me trouve sous les armes, si suivant sa coutume, elle venoit s'assurer de ma ferveur.

Ce matin, de même que tous les matins que Dieu fit, au sortir du lit, nous avons été une heure en oraison; ce soir, avant que de nous coucher, autre oraison de fondation & de la même durée, & le tout toujours précédé d'une lecture. Pour moi, dans toutes ces oraisons-là, j'y paye de mine. Quand le hazard nous dérange, & que je suis ma maîtresse, je fais ma priere soir & matin d'aussi bon courage qu'on le puisse. Un *Pater* récité à ma liberté me profite plus, que ne feroient dix années de piété

avec ma mere. Vous parlerai-je tout-à-fait franchement ? Nos heures d'exercices n'arrivent point, je n'entends sonner ni Vêpres, ni Complies, je ne vois point de livre pieux, que je ne sois saisie d'un ennui qui me fait peur.

Avant-hier j'étois seule dans la chambre de ma mere ; il entra un Ecclésiastique. Comme je ne songeois à rien, je me trouvai presque mal en le voyant, seulement à cause de son habit qui a rapport à nos fonctions dévotes.

Sçavez-vous bien, *Monsieur*, que je crains les suites de mes dégoûts là-dessus ? sçavez-vous bien qu'une prédication me donne la fiévre, moi qui aimerois à entendre prêcher, si je n'en avois la satiété ? Ce n'est pas là tout ; si vous voyiez comme ma mere m'habille ; au voile près, vous me prendriez pour une religieuse ; encore au voile près ! je me trompe : ma coëffe en est un, de la maniere dont je la mets. A l'égard de mon corps, il me va jusqu'au menton ; il me s rt de guimpe : vous jugez bien qu'un ame de seize ans n'est pas à

son aise sous ce petit attirail-là. Entre vous & moi, je crains furieusement d'être coquette un jour; j'ai des émotions au moindre ruban que j'apperçois : le cœur me bat, dès qu'un joli garçon me regarde : tout cela m'est si nouveau; je m'imagine tant de plaisir à être parée, à être aimée, à plaire, que, si je n'avois le cœur bon, je haïrois ma mere de me causer comme cela des agitations pour des choses qui ne sont peut-être que des bagatelles, & dont je ne me soucierois pas, si je les avois. Persuadez-là, s'il vous plaît, de changer de maniere à mon égard. Tenez, ce matin j'étois à ma fenêtre; un jeune homme a paru prendre plaisir à me regarder; cela n'a duré qu'une minute, & j'ai eû plus de coquetterie dans cette seule minute-là, qu'une fille dans le monde n'en auroit en six mois. Tâchez donc de faire voir les conséquences de cela à ma mere : six heures & demie sonnent, elle m'appelle déja de son cabinet : je m'en vais lire; je vais prononcer des mots; je vais entrer dans ce triste cabinet que je ferai quelque jour abat-

tre, s'il plaît à Dieu ; car sa vue seule me donne une sécheresse (pour parler comme ma mere) qui m'empêcheroit toute ma vie de prier Dieu, si je restois dans la maison. Ah! que je m'ennuye!

TREIZIÉME FEUILLE.

LE fameux Scythe *Anacharsis*, un jour surpris par une nuit obscure, apperçut une maison bâtie au bas d'une Montagne. Il vint y demander l'hospitalité, & ce fut le Maître même de la maison à qui il parla.... Entrez, dit-il à Anacharsis, d'un ton sévere. Les hommes en général ne méritent pas qu'on les oblige ; mais ce seroit être aussi méchant qu'eux, que de les traiter comme ils le méritent. Venez : les vices de leur cœur m'ont valu des exemples de vertu.

La singularité de ce discours eut peut-être étourdi tout autre homme qu'Anacharsis ; mais ce Scythe, qui étoit un amateur de la sagesse, & qui voïageoit pour en açquérir, se

ſentit au contraire piqué d'une curioſité de Philoſophe : il regarda cet accueil, comme la matiere d'un éclairciſſement qui ne manqueroit pas d'être inſtructif, il s'en promit tout d'un coup quelques nouvelles leçons de ſageſſe, il lui tarda de voir le dénouement d'une avanture qui, ſuivant ſes vues, commençoit d'une façon ſi intereſſante.

Il ſuivit donc ſon hôte qui le prit par la main, & le conduiſit dans un appartement commode, dont la propreté faiſoit tout l'ornement. Anacharſis, qui étoit bon connoiſſeur, vit bien alors qu'il étoit logé chez un ſage; & cela étant, il ſe trouvoit lui, une bonne fortune pour ſon hôte, tout comme ſon hôte en étoit une pour lui. Il ne s'agiſſoit plus que d'une choſe ; c'étoit que l'autre à ſon tour eût ſentiment de ſon mérite, & que la découverte de ce qu'ils valoient fût entre eux réciproque.

Pour cet effet, voilà Anacharſis qui prend le maintien d'un ſage, attitude grave, diſcours ſentencieux, & ſilence attentif.

Notre Misantrope remarqua ces façons-là, & sur cette étiquette, il examine Anacharsis : celui-ci tient bon : déja l'autre s'intrigue, s'arrange sur ses conjectures, prend lui-même une contenance moins distraite, & soupçonnant qu'il est devant un sage, ne veut pas manquer le petit-profit qui se présente ; c'est d'être aussi pris pour tel.

Cependant on servit, ils se mirent à table ; & dans la conversation : si je ne craignois de vous paroître trop curieux, *dit-il*, je vous prierois de me dire à qui j'ai le plaisir de donner aujourd'hui retraite. Si j'en crois les apparences, je dois vous distinguer des autres hommes pour qui je n'ai pu m'empêcher de vous montrer tant de mépris. Quand vous me confondriez encore avec eux, *reprit Anacharsis*, vous ne seriez point injuste : tous les hommes en effet sont méprisables, les uns plus, les autres moins ; voilà toute la difference qu'on peut mettre entr'eux. Vous souhaittez de sçavoir qui je suis, & je vous ai trop d'obligation pour refuser de vous satisfaire. Je suis né Scythe, &

je m'appelle Anacharſis. Votre nom, & votre amour pour la ſageſſe, me ſont connus, Seigneur, *répondit le Solitaire ;* je ſçais même votre rang que vous oubliez de me dire ; vous êtes Prince de la famille Royale de Scythie, & je vous demanderois pardon de la maniere dont je vous ai reçu d'abord, ſi je ne croïois devoir épargner au Philoſophe Anacharſis les excuſes & les reſpects que je dois au Prince : cependant, Seigneur, ſouffrez que je vous diſe d'où me vient cette haine que j'ai priſe pour les hommes. J'allois vous prier de m'en inſtruire, *reprit Anacharſis*, & j'attends votre récit avec impatience. Je vais, *dit le Solitaire*, vous expoſer toute l'hiſtoire de ma vie ; cela pourra vous amuſer, & je ne ſerai pas long.

Je m'appelle *Hermocrate*, & je ſuis iſſu de parens qui furent autrefois Senateurs dans Athenes. Mon pere répara par une éducation excellente la médiocrité des biens qu'il avoit à me laiſſer. J'étois dans la fleur de mon âge, quand il mourut ; je crus, après ſa mort, ne devoir rien négli-

ger de tout ce qui pouvoit augmenter ma fortune : J'avois l'ame généreuse, & de tous les plaisirs ausquels j'étois sensible, je n'en connoissois point de plus grand, de plus cher, ni qui me fut plus nécessaire, que le plaisir d'obliger les autres. Quand je pouvois rendre un service à quelqu'un, je n'avois pas besoin d'étudier mes façons, pour sauver aux gens la petite confusion qu'on a souvent d'être obligé dans bien des choses. J'étois là-dessus tout sentiment; je n'avois qu'à laisser faire mon cœur, il n'y avoit rien à ajoûter à son industrie naturelle, non plus qu'au talent qu'il avoit de cacher son industrie même.

Né avec de pareilles dispositions, j'envisageois avec volupté toutes les sortes de partages que je ferois de ma fortune aux autres. Quand je serois riche, je ne puis subsister avec mon bien, *disois-je en moi-même*; car il ne suffit que pour moi, & mon cœur, pour ainsi dire, n'a pas le nécessaire. Estre né bon & ne pouvoir exercer sa bonté, n'est-ce pas vraiment n'avoir pas de quoi vivre ?

quoi ! voir les besoins d'un honnête homme, & n'être point en état de les soulager, n'est-ce pas les avoir soi-même ? Je serai donc pauvre avec les indigens, ruiné avec ceux qui seront ruinés, & je manquerai de tout ce qui leur manquera : Tâchons de me mettre à l'abri d'une vie si triste.

Dans ce projet je me ressouvins qu'il y avoit un Philosophe qui s'étoit entierement retiré du monde, & qui demeuroit à un quart de lieue de ma Ville. Il cultivoit les Sciences dans sa retraite, & beaucoup de personnes l'alloient souvent consulter sur une infinité de matieres : ses réponses & ses conseils avoient été utiles à tout le monde, & son étude lui avoit même acquis des secrets qui le faisoient passer pour un Magicien dans l'esprit du peuple : il falloit l'interroger en peu de paroles, & il répondoit de même.

J'allai donc le trouver ; je n'avois qu'une question fort courte à lui faire. Comment faut-il s'y prendre, *lui dis-je*, pour avoir l'amitié des hommes ? (car je comptois qu'avec leur ami-

tié il n'y avoit rien dont je ne vinsse à bout.) Estre bon avec eux, & dans ses discours & dans ses actions, *me répondit-il*, & puis il se retira : sur ce pied-là, ils m'aimeront, dis-je, en me retirant aussi ; car, pour être bon, je n'ai qu'à rester comme je suis.

Je revins chez moi avec cet Oracle qui s'ajustoit si bien à mon caractere ; & dès ce moment je me mis en besogne. Vous concevez bien que je n'eus pas de peine à donner des témoignages de cette bonté qu'on m'avoit recommandée, & dont mon cœur ne respiroit que la pratique.

Le Philosophe ne s'étoit point trompé ; & en effet je fus bientôt regardé comme le meilleur garçon du monde, je ne voyois personne qui ne fît mon éloge ; on s'attendrissoit en me loüant ; on se répandoit en caresses ; tous les discours qui rouloient sur mon compte étoient affectueux ; & ce qu'on me disoit, il est certain qu'on le sentoit. Sur le rapport de ceux qui me connoissoient, j'avois pour amis tous ceux qui ne me connoissoient pas ; & je vous l'avoue, les esperan-

ces de crédit & de fortune que j'avois conçues me parurent alors infaillibles, au point où je voyois les choses. Je comptois, en homme sensible, que mes amis me seroient obligés des services que j'exigerois d'eux; ils seront charmés de m'être utiles, *me disois-je*; ils m'aiment, & les requérir de quelque grace, est un bonheur que leur doit ma reconnoissance; il est vrai que je n'ai pas le talent de demander pour moi, & qu'assurément je m'y prendrois mal; mais à cet égard-là leur amitié m'épargnera bien des frais de complimens; & d'ailleurs c'est un titre de bon cœur, que de ne sçavoir pas parler pour soi. L'homme généreux, quand il prie son ami de le servir, s'imagine presqu'à cause de cela être un mauvais ami lui-même.

C'étoit ainsi que je m'entretenois avec moi, quand un poste honorable & qui me convenoit se présenta. Je témoignai à differentes personnes que j'avois envie de l'avoir. Remarquez que ceux à qui je m'adressois me sembloient les plus touchés de mon caractere : j'en avois reçu en

toutes occasions de ces tendres serremens de main, par lesquels on semble dire à un homme qu'il est doux d'être avec lui; de ces protestations de bienveillance, qui partent d'une abondance de goût pour vous. Ils tenoient ordinairement avec moi de ces discours familiers, qui seroient des injures entre gens indifferens, & qui, entr'amis, ne sont qu'un badinage joyeux & caressant.

Les uns me dirent d'un air pensif & réfléchi que la chose étoit difficile, qu'ils ne voyoient pas bien encore comment ils s'y prendroient pour s'employer en ma faveur; mais j'y rêverai, *ajoûtoit chacun d'eux*, & je vous promets là-dessus une réponse plus positive: les autres me refuserent tout à fait cordialement: en homme d'honneur, par telles & telles raisons, je ne puis rien là-dedans, mon cher ami: j'en suis fâché; mais ne vous rebutez pas; remuez-vous: voilà à peu près les tours que je vous conseille de prendre pour arriver à vos fins. C'étoit-là le langage de chacun de ceux d'auprès de qui je revenois chargé d'instructions que m'avoit prodiguées leur zéle.

De ces amis, je passai à d'autres; & par tout je trouvai des sentimens du même style: j'en étois surpris, je n'y comprenois rien; c'étoit une énigme pour moi, que de voir qu'on m'aimoit véritablement, & que pourtant on ne se soucioit point de moi.

Je manquai le poste: un autre l'emporta; & cet autre, c'étoit un homme dangereux, malin, vindicatif, qui avoit le courage de dire de bons mots contre ceux qui ne lui plaisoient pas, & qui, à l'égard des ridicules de son prochain, étoit d'un commerce aussi cavalier, que le mien étoit doux & humain; enfin qui étoit mon contraste: avec cela voyez la difference de nos avantures. Il s'attiroit des ennemis qui s'empressoient à le servir, pendant que je me faisois des amis qui refusoient de m'être utiles. N'auriez-vous pas cru que les hommes se trompoient, & que par méprise, ils me donnoient la part qui lui étoit dûe, & lui transportoient la mienne? A qui pensez-vous qu'il eut obligation du poste dont il s'agissoit? aux mêmes personnes que j'avois tâché d'interesser pour moi, & qui m'avoient

voient toujours mal parlé de lui. Ce n'eſt pas tout, quelque temps après, on me pria d'un repas, où tous les conviés, *me diſoit-on*, ſeroient charmés de m'avoir. L'homme en queſtion ſçut ce repas, il en voulut être, il apprit que je m'y trouverois, & témoigna n'en être pas content. Sçavez-vous ce qui arriva ? on m'avoit prié, on m'aimoit, & il étoit craint: eh bien ? le repas ſe fit, & pour mettre à l'aiſe le malin perſonnage, on envoïa dire au meilleur garçon du monde, que la partie étoit rompue, pour je ne ſçais quel accident qu'on imagina, & dont l'impoſture fut de l'invention de tous les conviés. Oh! alors, informé de cela, je crus pour le coup que les hommes étoient devenus foux. A peine étois-je ſorti du chagrin que cela me donna, que je tombai dans mille autres dégoûts. Chaque jour je m'appercevois que j'ennuïois tout le monde qui continuoit à m'aimer. Vouloit-on ſe réjouir ? ma compagnie ne tentoit pas mes plus intimes, & l'on préferoit celle des gens, ſur qui, s'il en avoit été queſtion, le cœur de ceux qui me laiſ-

ſoient là m'eût donné mille fois la préférence. On diſoit que j'avois de l'eſprit, & que j'étois gai, & on le diſoit, ſans ſe ſoucier ni de mon eſprit, ni de ma gaïeté : on les eſtimoit ſans y prendre goût : le plus petit des plaiſirs, une minutie, ſi je la demandois à quelqu'un, il falloit, pour l'obtenir, me donner la peine de l'arracher à la diſtraction qu'on avoit pour moi.

Me voyant enfin ſi maltraité des hommes, & du côté du bien, de moitié moins à mon aiſe que je ne l'avois été d'abord, il me prit un jour une ſi grande colere contre mon Philoſophe, pour la tromperie que je croïois qu'il m'avoit faite, quand j'avois été le conſulter, que je partis tout d'un coup, pour aller lui témoigner mon reſſentiment. J'arrivai bientôt chez lui, & je frappai avec emportement à ſa porte ; il ſe préſenta d'un air auſſi froid, que s'il avoit eu affaire à l'homme le plus tranquille. Me reconnoiſſez-vous, *lui dis-je?* oui, reprit-il; que me voulez-vous? vous reprocher, *répondis-je*, la fourberie de vos conſeils. Dites plûtot

mon ignorance, s'il eſt vrai que mes conſeils vous ayent fait tort, *répartit-il.* Non, non, m'écriai-je, vous vous êtes joué de ma jeuneſſe: je vous ai demandé ce qu'il falloit faire pour être aimé des hommes, vous avez eu la cruauté de me dire que je n'avois qu'à être bon; & c'eſt cette bonté que vous m'avez conſeillée, qui m'a perdu auprès d'eux, loin qu'elle m'ait conduit à la fortune, comme je l'eſperois, & peu s'en faut qu'elle n'ait cauſé ma ruine entiere. Vouloir faire fortune, eſt une autre choſe que de ſouhaitter d'être aimé des hommes, *me répondit-il.* Que ne vous expliquiez-vous mieux, quand vous m'avez interrogé? comment! *repris-je*, pouvois-je m'imaginer que j'échouerois, ſoutenue de l'amitié de ces hommes? par quelle fatalité m'a-t'elle donc été ſi nuiſible? Prenez, *me dit-il*, cette poudre que j'ai compoſée de ſimples, & dont les effets ſont naturels; allez chez-vous, aſſemblez vos amis, & mêlez-en dans le vin qu'ils boiront; plaignez-vous enſuite de leur procédé pour vous, & ils vous diront pourquoi leur amitié a trahi vos projets.

J'exécutai ce qu'il me prescrivit: pendant le repas, il me sembla qu'ils railloient adroitement jusqu'à la profusion des mets exquis que je leur donnai. Il ne tenoit qu'à moi de deviner qu'ils m'appelloient dupe, de ce que j'étois si généreux: Je choisis cet instant pour leur parler.

Vous êtes d'étranges gens, *leur dis-je*; je sens toute l'ingratitude que vous enveloppez dans votre façon de louer mon repas: & ce n'est pas d'aujourd'hui que vous n'êtes envers moi que des ingrats. Cependant il n'y a pas un de vous ici qui ne m'aime. Cela est vrai, *me dirent-ils*. Pas un de vous, *continuai-je*, qui ne convienne que je suis le meilleur cœur qu'on puisse trouver. C'est une justice que nous vous devons, *dirent-ils* encore. Avec cette qualité, *repris-je*, on peut se vanter d'être aimable & d'un commerce sûr, quand on y joint un peu d'esprit. Pourquoi donc chacun de vous me fuit-il, & paroit-il en toute occasion se soucier si peu de moi? pendant qu'il s'amuse volontiers avec *Diléarque* qui est un rapporteur éternel de ce qu'on dit, & de ce qu'on

ne dit point; avec *Delphire* qui est une ame double; avec *Dioclès* qui ne s'attache à personne; avec *Théléphe* qui n'a jamais obligé qui que ce soit; avec *Amyntas* railleur impitoiable, avec qui, dans un cercle votre amour propre essuie mille petits affronts qui vous le font haïr. Pourquoi rendre service à tous ces gens-là préferablement à moi que vous aimez? pourquoi semblez-vous vous mêmes en faire plus de cas que de moi? c'est que leurs vices, *me répondit* alors un de la bande, leur donnent une importance que votre vertu ne vous donne point. Voulez-vous que nous vous parlions franchement? ma foi, rien n'est d'une moindre ressource, rien ne tarit tant au plaisir de la société, qu'un homme aussi excessivement bon que vous l'êtes à tous égards: son entretien n'a rien de vif, rien qui flatte la curiosité maligne que nous avons tous mutuellement sur ce qui nous regarde. Que diantre faire avec un homme contre l'esprit de qui le vôtre n'a point à se précautionner dans la conversation? De quoi s'occuperoit-on avec lui, de qui l'on

ne peut eſperer aucun trait de malice, & à qui par conſéquent on n'en peut rendre; qui ne médit de perſonne, & qui par-là ne vous apprend rien; qui ne vous diſpute jamais ſon ſuffrage, quand vous avez de l'eſprit avec lui; qui n'eſt point jaloux de cet eſprit: ce qui ôte la vanité d'en avoir; d'un homme avec qui votre amour propre languit dans une éternelle ſécurité, d'où naît l'ennui; d'un homme de qui vous ne craignez rien, ni ſur vos interêts, ni ſur votre réputation; de qui vous n'attendez rien à votre avantage contre celui des autres: ce qui n'établit aucun motif de liaiſon, ni d'intrigue entre vous & lui? Eh bien! vous êtes un bon garçon; je vous aime, parce que vous ſerez toujours bon pour moi; mais vous me laſſez, parce que vous ne ſerez jamais mauvais pour perſonne. Nous ne vous avons point rendu ſervice, *dites-vous*. Eh! par où nous excitez-vous à vous ſervir? êtes-vous capable de vous venger de nos refus là-deſſus? Non, je vous l'ai dit, vous ſerez toujours bon, toujours généreux; ainſi ce n'eſt pas

la peine de ſe donner du mouvement pour un homme dont on ne peut rebuter la bonté, ni s'attirer la rancune ? Pour ceux que vous venez de nommer, je paſſe le tems, ou à me tenir ſur mes gardes avec eux, ou à m'en faire craindre, ou à m'en divertir ; mais vous, vous n'êtes qu'aimable : & quoi encore ? aimable : & en vérité cela n'anime point ; car on vous aime, & puis c'eſt tout.

Il alloit continuer ; mais moi, ſaiſi de fureur à la vue de l'iniquité des hommes, je dis à tous ces indignes de ſortir : ce qu'ils firent en ſe moquant de moi. Le lendemain je vendis le reſte de mon bien ; & m'éloignant de ma patrie, auſſi bien que des hommes qui m'étoient odieux, je fis bâtir cette maiſon dans ce déſert, où je vis de ce que me rapportent quelques arpens de terre que j'y cultive.

QUATORZIÉME FEUILLE.

JE me ſuis mis ſur le pied de produire les lettres qu'on m'enverra, quand je les trouverai utiles au Pu-

blic : & en voici deux que je n'ai pas cru devoir ſupprimer.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je ne vous demande point de mettre cette Lettre dans vos Feuilles : je ne ſçais point faire de Lettres qui méritent d'être imprimées. Je vous prie ſeulement d'avoir la bonté, dans un de vos Diſcours, de traiter de la ſituation où je ſuis. Si vous aimez à ſecourir les gens qui ſont malheureux, vous ne pouvez donner du ſecours à perſonne qui ſoit plus digne de compaſſion que moi.

Je ſuis infirme, accablé d'années, relégué à la Campagne, où l'on a livré ma vieilleſſe à la diſcrétion de deux ou trois Domeſtiques ſans charité pour mon âge, ni pour mes infirmités, qui m'oublieroient toujours, ſi je n'étois importun, & dont il faut que j'impatiente la brutalité, pour en arracher quelqu'attention à mes beſoins ; enfin auprès de qui l'on ne m'a laiſſé d'autre appui que la pitié que je devrois leur faire, & que je leur fais

ſi peu, qu'ils abuſent de l'oubli cruel où m'a laiſſé leur maître. Hélas! ce qui m'afflige le plus, ce qui fait toute l'amertume de mes peines, c'eſt que ce maître dont je parle, vous le dirai-je, Monſieur? c'eſt qu'il eſt mon fils. Je ſuis ſûr que mon état vous touche; mais quelque bon cœur que vous ſoyez, vous n'en ſçauriez comprendre toute la miſere: Il faut être à ma place, il faut être pere, pour en ſentir toute l'étendue.

C'eſt ſans doute un étrange malheur que d'être, à mon âge, rebuté de tout le monde, ou de ſe voir à la merci de l'humanité des Etrangers, de gens qui ne ſont ni vos amis, ni vos parens; de ne trouver qui que ce ſoit qui s'intereſſe véritablement à vous, & qui vous ſoulage, & vous aide à ſupporter ce reſte de vie languiſſante, où vous êtes à charge à vous-même. Dans de pareilles extrémités un homme eſt fort à plaindre. Enfin il ſouffre beaucoup, & puis il meurt. Eh bien! Monſieur, ſoyez en perſuadé, l'infortune de cet homme-là n'eſt rien auprès de la mienne, s'il n'a point d'enfans, ſi Dieu ne l'a pas fait le pere d'un fils.

qui l'abandonne. Non, ce n'est rien que d'être délaissé des autres hommes, de n'avoir à se plaindre que de leur peu de compassion : il n'est pas étonnant qu'ils soient durs, impitoyables : vous ne leur êtes rien. Ce sont des indifférens, des inconnus que vous pressez d'être généreux ; ils ne veulent pas l'être pour vous, ils le sont peut-être pour d'autres, & si vous ne souffriez pas, vous n'en exigeriez rien.

Mais, Monsieur ; vous imaginez-vous bien ce que c'est qu'un fils ? Sçavez-vous comment on le regarde, ce qu'on attend, ce qu'il vous est ? Est-il pour vous un homme comme un autre ? Ah ! c'est ici où les expressions me manquent ; c'est ici où mon cœur est saisi, où je souffre ce qui n'est point douleur, ce qui n'est point désespoir ; mais quelque chose de plus cruel que tout cela. Oui, l'on vit encore ; il reste encore du courage & des forces, quand on sent de la douleur & du désespoir : & moi, Monsieur, je ne vis plus, je n'y tiens plus à la vie que par un sentiment de tristesse qui me pénetre, qui confond & qui glace mon

ame, qui ne me laisse ni crainte, ni esperance, qui m'anéantit. Les hommes aujourd'hui me rejettent & m'abandonnent; & ce n'est encore là qu'être rejetté & abandonné des hommes: mais mon fils me rejette & m'abandonne comme eux, & c'est être rejetté & abandonné de la nature entiere. Il étoit mon unique appui, ma ressource: mais une ressource qu'il me semble que rien ne pouvoit m'ôter, qui étoit à moi, qui ne dépendoit ni de la faveur, ni de l'humanité des hommes: Que mon fils fût genereux ou non, la nature, les préjugés mêmes, l'éducation qu'on donne à ses enfans, la tendresse qu'on prend pour eux, l'habitude qu'ils ont de respecter leur pere, tout me garantissoit l'amour de mon fils pour moi; tout m'assuroit que cet amour étoit mon bien; tout dans son cœur devoit m'excepter des autres hommes; eût-il été sans honneur pour eux, tout le lioit à moi, comme tout me lioit à lui; fût-il né l'homme du monde le plus haïssable, aurois-je pû le haïr, en aurois-je moins senti que j'étois son pere? Nos enfans, pour nous éprouver sensibles,

Son mariage ſe fit quelque tems après : il quitta le Barreau pour des emplois qui paroiſſoient meilleurs, ſa femme mourut en mettant un enfant au monde : je perdis beaucoup ; elle m'aimoit, & ſa mémoire me ſera toujours chere.

Quatre ou cinq mois après ſa mort, mon fils, pour certains deſſeins, eut beſoin d'une ſomme conſidérable d'argent ; il en emprunta : mais il lui en manquoit encore. J'étois alors content de lui : je ſuis né ſimple & plein de franchiſe : je le croyois plus amoureux de mon repos que moi-même ; & en vendant ce qui me reſtoit pour achever ſa ſomme, je voyois ſeulement que c'étoit un bien qui changeoit de nature, ſans changer de maître.

Je le vendis donc, ſuivant ſon envie, & cela ſans prendre aucune précaution pour moi : la choſe ſe fit entre nous deux ſeulement : l'argent en fut employé ſuivant ſes vues : elles réuſſirent au de-là même de ſes eſpérances. Le voilà puiſſant, après quoi il voulut jouir ſans travailler davantage : ſa maiſon prit une autre face : il

ſe jetta dans les plus grands airs : des amis plus conſidérables ſuccederent à ceux qu'il avoit eus d'abord ; il ſe défit inſenſiblement de ces derniers, dont le commerce lui parut alors trop bourgeois ; & commença enfin à rougir de moi.

Je m'en apperçus : mais d'abord je crus me tromper ; en ce tems-là je tombai malade, & je vis qu'il me négligeoit dans le cours de ma maladie ; ſes domeſtiques, à ſon exemple, me négligerent auſſi, cela me chagrina ſérieuſement ; je le fis prier de venir dans ma chambre, où il n'étoit pas entré depuis quatre jours : il y vint ; je me plaignis à lui du peu de ſoin qu'on avoit de moi. C'eſt que vous êtes un peu difficile, mon pere, me répondit-il. Voilà la premiere fois que vous me le dites, lui répartis-je, & votre réponſe m'étonne. Ce n'étoit pas trop la peine de m'envoyer chercher pour me quereller, comme vous faites tout le monde, me dit-il là-deſſus : on a ſoin de vous tout autant qu'on le peut ; cependant vous vous plaignez toujours. Que faire à cela ? tâchez de vous remettre : quand votre

ſanté ſera meilleure, je vous conſeille d'aller demeurer à la campagne, vous y ſerez plus tranquille qu'ici, vous y vivrez à votre fantaiſie; je me trouve dans un genre de vie qui ne vous convient pas; & nous ne nous gênerons ni l'un, ni l'autre.

Il ſortit après ce diſcours, pendant qu'un valet qui l'avoit entendu, tournoit la tête pour rire & ſe moquer de moi.

Le procédé de mon fils m'avoit frappé: l'action de ce valet me perça le cœur: je vis ce que j'allois devenir; je compris que je n'étois plus qu'un étranger dans la maiſon de mon fils, & qu'enfin lui & moi nous étions deux. Je fus encore quelques jours au lit: je me levai enſuite; mes forces revinrent un peu; je m'habillai du mieux que je pus: on alloit diner, j'entendis ſonner, & j'appellai quelqu'un pour m'aider à deſcendre: on me répondit: mais perſonne ne vint; j'eſſayai donc de deſcendre en me ſoutenant avec ma canne, & j'étois déja à moitié de l'eſcalier, quand mon fils parut à la porte de ſon appartement.

Que faites-vous là? me dit-il d'un

ton rude : quelle fantaiſie vous prend? j'ai du monde : êtes-vous en état de paroître ? avez-vous peur qu'on ne vous envoye pas à manger chez vous? Remenez mon pere, ajouta-t-il, en s'adreſſant à un valet de chambre, & puis il rentra ; pour moi je reſtai immobile ; & les larmes me vinrent aux yeux.

Ce valet de chambre fit ſemblant de m'aider à remonter, en me diſant que j'étois encore verd pour mon âge: je ne répondis rien à la raillerie de ce domeſtique qui faiſoit ſa charge en m'inſultant, la douleur me rendoit muet ; je rentrai chez moi comme un homme qui ne ſçait plus où il eſt : je me trouvai mal, & je demandai du vin ; on ne m'en apporta qu'un quart d'heure après, avec un potage froid dont je ne goûtai pas, non plus que du reſte de mon diner qui vint trop tard.

J'achevai la journée dans la plus accablante confuſion de penſées qu'on puiſſe imaginer : mes ſoupirs à tout moment ſe confondoient avec mes pleurs : où irai-je ? diſois-je, je n'ai

plus rien qui ſoit à moi. Je me ſuis dépouillé de tout.

Cependant je réſolus, en me couchant de ſortir le lendemain de chez mon fils; je ne pouvois plus y reſpirer, j'y expirois; je me propoſois d'aller trouver un de nos amis, de lui confier ma ſituation, de le prier de me ſecourir, de me donner un conſeil dans mon affliction. Dans ce deſſein je me levai le lendemain plutôt qu'à mon ordinaire, & je m'habillai.

Apparemment qu'on alla le dire à mon fils; car il entra dans ma chambre au moment où j'allois ſortir. Où allez-vous, mon pere, me dit-il? chercher, lui répondis-je, quelque ami charitable qui me donne du pain de bonne grace. Vous ſçavez que je n'en ai plus, ma tendreſſe pour vous m'a tout ôté. Quel raiſonnement, me répondit-il! que les gens de votre âge ont de caprices! vous voilà donc bien ſcandaliſé de ce que je vous ai dit hier au matin. Mon fils, répartis-je, je ſuis aſſez conſterné, laiſſez-moi aller ſans me répondre: vous n'êtes plus en état de me parler; toutes les paroles que

vous prononcez ſont autant de coups de poignard pour moi ; vous n'en connoiſſez pas la force, elles me tuent. Finiſſons toutes ces explications, dit-il alors avec vivacité : vous avez tort, mon pere ; il eſt mille choſes que vous auriez pu vous dire à vous-même ; vous êtes dans un âge avancé, vous avez preſque toujours vécu dans une petite Ville de Province, & vos idées, vos manieres de faire, vos uſages ſont ſi differens de ce qui ſe paſſe dans le monde, que vous auriez dû vous dégouter le premier de la compagnie de ceux qui viennent ici ; mais vous ne ſentez point cela, & je le ſens moi. Le bel agrément pour votre fils ! que de vous voir converſer avec des gens d'un certain rang, polis & délicats, que vous faites rire, & à qui votre ſimplicité donne la comédie. Voilà pourtant ce que c'eſt : penſez-vous que cela me ſoit fort avantageux ? Je ſuis un homme de fortune, n'eſt-il pas vrai ? eh bien ! à quoi bon l'apprendre à ceux qui ne le ſçavent pas ? c'eſt cependant ce qui ſaute aux yeux, dès qu'on vous voit ; & malgré cela, vous avez la manie de vouloir toujours vous mon-

trer : ainsi ne nous querellons point, mon pere ; il n'est pas nécessaire d'aller rompre la tête à personne de vos plaintes : je vais donner ordre qu'on vous conduise dès ce moment à ma Maison de campagne ; vous y serez le maître & dans votre centre ; de tems en tems j'irai vous voir, & rien ne vous manquera : adieu, je vous quitte, vous allez partir, & moi je vais sortir pour mes affaires.

C'est ainsi, Monsieur, que mon fils se sépara d'avec moi : il me quitta sans m'embrasser, sans qu'il lui échappât le moindre mot de douceur, que celui de pere, que sa bouche prononçoit, & que son cœur ne sentoit pas ; il se retira sans être touché ni de l'abbattement où il me laissoit, ni du triste silence que je gardai, ni des larmes qu'il vit couler de mes yeux : ensuite on vint emporter mes hardes, on me dit de descendre, & je fus mis presque sans sentiment dans une chaise qui me conduisit à cette campagne, où je languis depuis près de deux ans, où mon fils n'est point venu, comme il me l'avoit promis ; enfin où je vis dans une privation entiere de toute conso-

lation, & ſouvent même de toutes les choſes néceſſaires à la vie.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Zelé comme vous l'êtes pour le public, je ne doute pas que vous ne lui faſſiez un préſent de ma Lettre : elle ſera très-courte ; & j'y donne le ſecret de ſe faire payer de certains débiteurs qui ſont très-honnêtes gens, très-généreux, & les meilleurs cœurs du monde ; mais qui, dans le cas dont il s'agit, ont une bizarerie d'humeur, qui leur ôte l'uſage de leur bon caractere : c'eſt qu'ils ne peuvent ſe réſoudre à payer leurs dettes : empruntez d'eux, vous ne ſçauriez leur faire un plus grand plaiſir : demandez-leur ce qu'ils vous doivent, il n'y a plus perſonne : vous les glacez ; les voilà perclus de tout ſentiment. Qu'eſt-ce que c'eſt que l'homme ! quel aſſortiment de vices comiques avec les plus aimables vertus ! mais ce n'eſt point mon affaire que de réfléchir là-deſſus. Je dirai ſeulement que nous ſommes des animaux bien ſinguliers : Bref, il n'y

a que trois heures que j'avois un de ces débiteurs, dont je parle. Il me devoit depuis deux ans une ſomme aſſez conſidérable : je l'ai prié en deux occaſions de s'acquitter : néant : il m'a toujours remis, & moi j'ai toujours patienté, parce que je connoiſſois mon homme, & l'infirmité de ſon caractere à cet égard-là : je ſçavois bien qu'il n'y avoit point de mauvaiſe volonté dans ſon fait : or hier il m'eſt ſurvenu une petite affaire dans laquelle il me faut de l'argent : ſi je vais propoſer à un tel de me payer, ai-je dit ce matin en moi-même, il me ſemble que je l'entens, je n'ai pas un ſol, me répondra-t-il. Comment ferai-je ? la néceſſité donne de l'induſtrie ; là-deſſus, continuant à me parler, j'ai dit, mon homme ſe déplait à rendre, c'eſt un grand défaut : mais il aime à prêter ; c'eſt une fort belle qualité : eh bien ! de quoi m'embarraſſé-je ? ſa bonne qualité va me faire raiſon de ſon défaut : allons, allons, mon argent eſt dans ma poche. En effet j'ai prié un de nos amis communs d'aller lui emprunter juſtement ma ſomme : il y eſt allé tout en riant de mon idée ; il a

exécuté ſa commiſſion. Je n'ai ici que les deux tiers de cet argent : mais prenez toujours ; dans un inſtant je vais vous envoyer le reſte, lui a dit l'autre d'un air aiſé : là, de cet air noble, qui met l'obligation qu'on va nous avoir ſur le pied d'une choſe indifferente, & tout à fait naturelle : adieu, mon ami, a-t-il ajouté d'une façon diſtraite, vous allez recevoir le ſurplus. Notre ami eſt venu m'apporter l'argent ; nous ſommes allés chez lui, où le reſte étoit déja arrivé : & moi du même pas j'ai été chez mon débiteur lui rendre ſon billet, en lui apprenant ma petite intrigue, & je l'ai laiſſé tout conſterné de n'avoir fait qu'une reſtitution, au lieu d'avoir rendu un ſervice gratuit : le pauvre homme !

QUINZIE'ME FEUILLE.

IL y a quelque tems que j'achetai dans un Inventaire une aſſez grande quantité de Livres : ils avoient appartenu à un Etranger qui étoit mort à Paris. En les plaçant dans ma Bibliotheque, il tomba d'un gros volu-

me, un petit cahier de papier. Je le ramassai, curieux de sçavoir ce qu'il contenoit : je vis qu'il étoit en langue Espagnole, & qu'il avoit pour titre : *Continuation de mon Journal.* Je le lus aussi-tôt, il me fit assez de plaisir : je l'ai traduit en François, & c'est cette traduction que je donne aujourd'hui.

A Paris, du lundi septiéme Février, troisiéme jour de mon arrivée.

CE matin j'ai ouvert ma fenêtre entre onze heures & midi ; à l'instant où je l'ouvrois, il est venu un grand coup de vent ; j'allois me retirer ; car la place ne me paroissoit pas tenable : & voyez ce que c'est, j'aurois perdu une leçon de morale. Ce vent m'a fait faire une découverte, il m'a appris qu'il mettoit beaucoup d'hommes dans une situation que j'avois toujours crue indifferente, & qui cependant les rend à plaindre. Que de peines dans la vie ! Hélas ! je n'ignorois pas que le vent causoit bien des malheurs, qu'il abattoit des maisons, déracinoit des arbres, qu'il couchoit les bleds à terre, sans parler des ra-

vages qu'il fait ſur mer. Je ne mets point en ligne de compte la pouſſiere dont il aveugle, les chapeaux qu'il enleve de deſſus la tête ; & voilà tous les triſtes effets que je lui connoiſſois. Point du tout; avec cela, il peut encore affliger les hommes perſonnellement, il chagrine leur amour propre. Voici comment. Comme j'allois fermer ma fenêtre, j'ai vu paſſer trois ou quatre jeunes gens dont les cheveux étoient friſés, poudrés, accommodés avec un art, dont il n'y a que le François qui ſoit capable : vous auriez dit que c'étoit l'Amour même qui avoit mis la main à ces cheveux-là. L'air ne paroiſſoit d'abord agité d'aucun zéphyr ; & ſur la foi de ce calme perfide, ces pauvres jeunes gens marchoient leſtes : ils jouiſſoient en pleine ſécurité de la beauté de leur chevelure, & de la poudre qui l'ornoit : mais qu'en ce monde nos plaiſirs ſont de courte durée ! Ces jeunes gens étoient contens : crac, une perſécution ſurvient ; les voilà dans l'embarras, le vent ſouffle & les prend à l'oreille gauche : Et vîte, ils ſe baiſſent, ils ſe tournent,

ils appellent cent differentes poſtures au ſecours de ce malheureux côté que le vent inſulte. Quel état douloureux! il me touchoit : j'étois fâché de m'être mis à la fenêtre, je combattois contre le vent avec eux ; mais il triomphoit : tout alloit en déſarroi dans le côté qu'il attaquoit : bientôt il attaque de front ; enſuite il fait le cercle autour de la tête ; la voilà martyriſée, tout eſt perdu. Oh! pour lors, ces jeunes gens ſe ſont mis à diſputer ſi péniblement le peu de poudre & d'arrangement qui leur reſtoit, que je n'ai pu y tenir davantage. J'ai repouſſé la fenêtre, & me ſuis aſſis, le cœur tout ſerré de l'affliction où je les laiſſois.

Mon Hôteſſe eſt entrée un moment après, & je n'ai pu m'empêcher de lui demander pourquoi ceux que je venois de voir avoient tant ſouffert: C'eſt, m'a-t'elle répondu, que ces Meſſieurs ſont galants, qu'ils voyent des femmes, & qu'un homme dépoudré n'a plus bonne mine. Comment ! ai-je dit, ces Meſſieurs ne plairont d'aujourd'hui, d'aujourd'hui ils ne ſeront aimables? ils ne diront rien de joli ? Ah ! vent

cruel ! mais auſſi de quoi ſe ſont aviſées les Dames d'ici, de regler leur bienveillance ſur le plus ou le moins de poudre qu'un honnête homme peut ſauver de la fureur du vent ? Que diantre ! ſur ce pied-là, que n'a-t-on imaginé des machines où l'on puiſſe enfermer ſon chef ? N'eût-on qu'une cour à traverſer, n'en eſt-ce pas aſſez pour devenir inhabile à plaire ? Qui pourra ſe flatter de porter ſa tête avec tous ſes agrémens chez une femme ?

Mon Hôteſſe eſt ſortie en riant de mes diſcours : enſuite deux de mes amis ſont venus pour m'emmener dîner chez une Dame Françoiſe ; mais quoique nous duſſions monter en Caroſſe, j'ai ſongé que le vent continuoit, qu'il ne falloit qu'un malheur pour me voir abandonné de ma poudre, & comme on venoit de m'en dire les conſéquences, je n'ai point voulu riſquer d'arriver chez des Dames, plus laid que je ne ſuis naturellement. J'ai remercié mes amis, ils ſont ſortis, & j'ai gardé la chambre toute la journée, ſans oſer me remettre à la fenêtre, de peur de voir encore quelque ame en

peine pour la diſgrace que je venois de plaindre.

Il eſt cinq heures du ſoir, je quitte un Livre que j'ai trouvé ici ſur des Tablettes, & qui ne contient que des ſermons; j'en viens de lire un qui combat l'Orgueil. Ma foi, il faut que la vertu contraire ſoit d'une pratique bien difficile. Imaginez-vous que c'eſt la vanité de bien dire, qui a aidé au Prédicateur à prouver qu'il falloit avoir le cœur humble: auſſi le ſermon eſt-il fort beau. Il eſt vrai qu'en le liſant, je n'ai pas été un moment tenté de la vertu qu'on y prêche: mais en revanche je l'ai trouvée très-élégamment prêchée. Ajuſtez cela comme vous pourrez; je vous rends compte de mes impreſſions, & ſi celui qui a fait le Sermon les ſçavoit, je ſuis perſuadé qu'il ſeroit content de moi: Je l'admire, il ſe paſſera bien que je me convertiſſe. A vous parler franchement, je ne ſuis pas étonné du peu d'effet des Prédications: la plûpart ne ſont que des pieces d'éloquence, où le Prédicateur nous exhorte bien moins à devenir Pénitens, qu'à le trouver habile.

Je me ſouviens qu'un jour j'étois dans une petite Egliſe où prêchoit un bon Religieux : on ne l'eſtimoit pas beaucoup;car il n'avoit que du zele : ce bon homme monta en chaire, il prêcha, & je me rappelle à cette heure qu'il prêcha mal, je veux dire qu'il n'étoit pas habile homme.

Cependant je l'écoutai, je ne pus m'en empêcher, il gagna mon attention, ſans que je m'en apperçuſſe. Je ne ſongeai pas ſeulement s'il y avoit de l'eſprit au monde ; le mien ſe familiariſa,je ne ſçais comment,avec la ſimplicité du ſien ; moi qui n'étois pas dévot, je m'intereſſois à tout ce qu'il diſoit : cela me regardoit, il traitoit de mes affaires,il parloit comme un homme qui vous apporte la vérité, comme un homme qui la croit, & qui, ſans y employer d'art inutile,n'a d'autre ſecret pour vous perſuader de ce qu'il dit, que d'en être perſuadé lui-même. Vous ne ſçauriez croire combien ce ton-là eſt inſinuant : cela reſſemble aux entretiens interieurs que nous avons avec nous-mêmes, quand nous réfléchiſſons ſur quelque choſe qui nous importe. Vous ſentez bien

homme pourroit bien en être aussi couru qu'il le dit.

Quoi qu'il en soit, il n'a tenu qu'à moi de le regarder comme un petit prodige. Vain comme il est, si je lui montrois son portrait tel qu'il me l'a fait, il s'évanouiroit j'en suis sûr : car il n'y a point d'homme plus honteux de se trouver fat, que le fat même, quand il est pris sur le fait.

Sur la fin de notre conversation, il a vu sur ma table ce livre de sermons dont je vous ai parlé : j'ai jugé tout d'un coup que j'allois recevoir de sa part quelque raillerie là-dessus. Oh, oh, m'a-t-il dit, vous êtes un excellent chrétien : je vous en fais mes complimens. Eh ! ne l'êtes vous pas aussi, lui ai-je répondu. Sans difficulté, je le suis, m'a-t-il reparti : mais parbleu vous êtes bien un autre homme que moi. Comment ! lire des sermons, y méditer : oh ! je n'irai jamais jusque-là. Vous le prenez sur un ton assez indévot, lui ai je dit. Indévot ! s'est-il écrié, la réflexion est austere ; je crois qu'effectivement vous avez raison, je ne suis pas dévot, vous m'y faites penser, je le deviendrai,

c'est une obligation que je veux vous avoir, mon Cher. Croiez-vous, lui ai-je dit, qu'il ne faille pas l'être ? Je vous avouerai, a-t-il repris, que je ne suis pas tout-à-fait de l'humeur de ces bonnes gens qui croient tout, sans trop sçavoir pourquoi. Fort bien, lui ai-je dit; mais j'ai un petit mot à vous répondre : Ces gens-là, dites-vous, croient tout, sans sçavoir pourquoi : & vous, sçavez-vous mieux pourquoi vous ne croiez pas ? Ah, ah, si je le sçais, m'a-t-il répondu : vous vous divertissez, sans doute, (& cela étoit vrai) oui, Monsieur, je le sçais : je raisonne quelquefois, j'ai des principes. Moi, là-dessus, curieux du systême étourdi, que pouvoit s'être fait un homme qui n'avoit assurément pour toute philosophie qu'un peu de libertinage, beaucoup de vanité, & force ignorance, j'ai fait semblant de le combattre sérieusement pour l'agacer, & en effet le systême est venu : & ce systême, qui étoit sa croiance, c'étoit un composé de lieux communs, de bribes d'opinions qu'il avoit apparemment retenues de la conversation de quelques esprits, qui se donnent

pour esprits forts. Je mourois d'envie de rire : mais je n'ai point voulu fâcher ce Philosophe, dont les raisons étoient à l'abri de toute critique, & devenoient incontestables par le peu de logique qu'il avoit soin d'y observer.

Je parlois tout à l'heure des prédications : mais fussent-elles aussi persuasives qu'elles le devroient être, je ne sache rien qui pût mieux établir la Religion, rien qui servît tant à la foi, que de faire prêcher à un Docteur de cette espece-là son incrédulité même : peut-être l'incrédulité des plus forts esprits seroit-elle encore plus efficace : ce qui est de sûr, c'est qu'elle ne nuiroit pas.

Quand j'ai vu que mon homme avoit fini ; en vérité, mon cher Monsieur, lui ai-je dit, vous vous mocquiez tout-à-l'heure de la crédulité des bonnes gens : mais si vous croyez à votre systême, vous n'avez rien à leur reprocher, je vous garantis plus crédule qu'eux. Je vois bien que ce n'est pas le défaut d'évidence qui vous empêche d'ajouter foi à de certaines choses ; car je ne pense pas que vous

voyiez plus clair dans celles que vous croyez. A ce discours, il s'est levé d'un air distrait, en ajoûtant, chacun a sa façon de voir. Franchement, ai-je répondu, je comprens bien qu'avec la vôtre, on marche hardiment dans les ténebres.

Quelques complimens assez froids ont terminé notre scene, & il est parti : mais on m'annonce qu'il est tems de souper, bon soir ; je me coucherai de bonne heure.

Du Mardi huitiéme Fevrier.

Les Amans à belle chevelure auront été charmans aujourd'hui : car il a fait le plus beau tems du monde, & le plus calme. Il est huit heures du soir, j'arrive de chez ce Seigneur dont je dois tirer les appointemens que m'a promis la Cour de Madrid pour mes voyages : je vous ai déjà dit que c'étoit un glorieux, d'une humeur hautaine, qui abuse du besoin qu'on a de lui, & devant qui il faut ramper pour l'avoir favorable : chacun a son caractere : il y a des gens qui ne sont pas dans le goût d'être aimés ; une recon-

noissance vive & respectueuse ne les pique point ; si l'on ne les craint pas, si la haine qu'on a pour eux ne désavoue pas les soumissions qu'on est obligé de leur faire, & ne les rend pas douloureuses, ils ne sont point contens, ils ne priment point sur vous, ils ne jouissent point de leur autorité, ils préferent en vous une inimitié, qu'ils forcent à se taire, à des sentimens d'estime & d'amitié, qui les honoreroient.

La premiere fois que j'ai vu celui dont je vous parle, c'étoit à Bayonne : il me traita si cavalierement, que je me révoltai, & suivant les principes de l'orgueil humain je ne crus pas qu'un homme d'honneur, & né quelque chose, pût se laisser brusquer sans s'en ressentir ; vous jugez bien que je ne le disposai pas à me rendre service. Pour me punir, il a tâché depuis de faire réduire mes appointemens à la moitié, & il y a réussi ; je ne l'ai sçu que ce matin ; d'abord j'en ai été au désespoir, il m'est venu cent fois dans l'esprit de tout abandonner : mais comme il s'agit d'un interêt de conséquence, puisque j'ai compté sur

la ſomme conſidérable qu'il ne tient qu'à lui de me faire toucher ici, & qu'étant étranger dans le pays, je ne trouverois point de reſſource, la raiſon m'a donné de plus ſages avis ; je me ſuis réſolu d'aller trouver mon homme : vous allez croire que pour cela j'ai ſacrifié ma fierté : point du tout, je n'aurois jamais pu faire ce ſacrifice-là ; mais j'ai trouvé moyen de tout ajuſter : mon amour propre s'eſt ſecouru, & vous allez voir ſon expédient, il eſt curieux : il faut que je vous en inſtruiſe, il pourra même vous ſervir dans le beſoin.

Je me ſuis donc dit, qu'eſt-ce que c'eſt ? de quoi s'agit-il ? je ne veux point aller voir cet homme, parce qu'il eſt ſuperbe, qu'il veut qu'on ſoit bas & rampant avec lui, & que moi je ne veux pas l'être. Eh, pourquoi ne le veux-je pas, puiſque c'eſt le moyen de captiver ſes bonnes graces qui me ſont néceſſaires ? quel inconvenient y aura-t-il à flatter ſa foibleſſe ? tout auſſi peu qu'il y en a à appaiſer un enfant qui crie, & dont le bruit vous importune ; & cependant j'ai peur que ce ne ſoit m'abaiſſer ? Eh quoi ! la per-

titeſſe des hommes mérite-t'elle qu'on lui faſſe l'honneur de s'en piquer ? n'eſt-ce pas l'eſtimer ce qu'elle vaut que d'en avoir compaſſion ? je veux être fier : eh, la véritable fierté n'eſt-elle pas d'être raiſonnable ? Allons, partons, mes dégoûts étoient ridicules.

Cette exhortation faite, j'ai pris ma ſecouſſe, & ſuis arrivé chez celui dont il s'agiſſoit ; il m'a regardé d'un œil bruſque : mais fidele aux principes d'orgueil, dont je venois de me munir, j'ai careſſé l'enfant, je lui ai donné du ſucre & des bonbons ; je triomphois de me trouver ſi ſupérieur à lui, & l'enfant s'eſt appaiſé. Il faut l'avouer, dans le fond, les orgueilleux, quand on le veut, ſont les meilleurs gens qu'il y ait, les créatures du monde les plus faciles, que vous dirai-je ? demain je recevrai tout mon argent, mes appointemens ſeront augmentés, mon homme m'offre un appartement chez lui, il m'a embraſſé : je le haïſſois ; je l'aime, & nous nous aimons : oh ! parbleu, qu'il me vienne à préſent des orgueilleux, je les attends avec ma fierté.

SEIZIÈME FEUILLE.

VOici la ſuite du Journal Eſpagnol que j'ai traduit. Je crois que ce qu'il en reſte ſuffira pour remplir cette Feuille.

Du Mercredi neuvieme Février.

IL eſt onze heures du ſoir ; je viens de ſouper en Ville, j'ai diné en compagnie, & j'ai bien vu des choſes aujourd'hui.

Je commencerai par vous dire que ce matin j'ai été recevoir de l'argent, que devoit me donner un Bourgeois de Paris, Bourgeois riche & diſtingué; j'étois accompagné d'un de mes amis qui le connoît, & qui, en m'y conduiſant, m'a dit qu'il étoit le mari d'une très-belle femme; qu'ils s'étoient épouſés par inclination ; que cependant ils ne vivoient pas à préſent avec beaucoup de douceur enſemble, & qu'ils paroiſſoient ne ſe gueres ſoucier l'un de l'autre. Nous ſommes arrivés chez mon homme en diſcourant là-deſſus ;

& l'on nous a fait entrer dans une Chambre, où d'abord nous n'avons trouvé que la femme: elle alloit se sauver pour n'être point vue; mais elle n'en a pas eu le tems; il a fallu se montrer: Nous l'avons saluée, elle étoit embarrassée & honteuse, sans doute à cause que nous la trouvions dans un négligé des plus négligés, tranchons le mot, dans un négligé mal-propre: aussi il falloit voir comme elle se montroit de côté, comme ses mains travailloient machinalement après sa robe, après sa coeffure, pour en diminuer le désagrément, pour leur faire trouver grace devant nos yeux; après cela c'étoit de ses mains dont elle rougissoit, parce qu'elles n'étoient pas en état: Ensuite venoit la confusion d'avoir des bras trop longs par le défaut d'engageantes: ensuite je la voyois en peine pour une paire de mules qui déshonoroient son pied; elle succomboit sous tant d'embarras. La pauvre femme nous parloit, mais quoique je ne l'eusse vue que cette seule fois, il me sembloit qu'elle n'avoit ni son esprit, ni son ton de voix: Non, ce n'étoit point là elle en tout; c'étoit, si vous voulez, ses yeux, sa

taille & ſon viſage ; mais des yeux qui n'oſoient regarder, une taille qui n'oſoit ſe faire valoir, un viſage qui n'oſoit ſe montrer: En effet une belle femme qui n'a point encore diſpoſé ſes attraits, qui n'a rien de préparé pour plaire, quand on la ſurprend alors, on ne peut pas dire que ce ſoit véritablement elle ; du moins par ſa façon de faire vous dit-elle, ce n'eſt pas moi : cela me reſſemble en laid; mais vous ne me voyez pas encore : attendez, je ne ſuis qu'ébauchée, deux heures de toilette m'acheveront, après quoi, vous me jugerez : Oh ! la crainte qu'elle a que vous ne la jugiez par avance déconcerte auſſi ſon eſprit.

Pour moi, mon cher, malgré l'embarras de cette Dame, je l'ai beaucoup examinée, & je vous avoue qu'elle doit être une des plus aimables femmes du monde, quand elle veut l'être; car j'ai deviné ſes charmes plus que je ne les ai vus: Je ne l'aimois point du tout comme elle étoit: mais elle me plairoit beaucoup comme elle peut devenir.

Enfin pour le ſoulagement de ſa vanité, ſon mari eſt venu, & tout en entrant lui a fait une bruſquerie pour je

ne ſçais quelle bagatelle de ménage dont je ne me ſouviens plus, & elle s'eſt retirée en lui répondant à l'avenant de ce qu'il lui diſoit. Pour lui, c'étoit un homme encore jeune, d'aſſez bonne mine; mais dans un déshabillé d'une malpropreté ſi dégoutante, qu'il faut aſſûrément qu'il l'ait étudié pour y parvenir, ou qu'il ait un deſſein formel de déplaire à ſa femme; ce dont ſa femme ſe vange en lui rendant la pareille: Il a pourtant de l'eſprit & de la politeſſe, & je ſuis perſuadé qu'il eſt homme aimable hors de chez lui. J'ai reçu mon argent, & nous nous en ſommes allés.

Je comprends bien que ces deux perſonnes-là ont pu s'aimer, quand elles ſe ſont mariées, ai-je dit à mon ami; pour ſe plaire elles n'ont eu qu'à vouloir ſe rendre agréables; avec cette attention réciproque, elles méritoient d'être aimées l'une de l'autre: Vous me dites qu'aujourd'hui ces gens-là ne s'aiment plus: c'eſt qu'ils ne le méritent plus. Que dis-je? s'aimer, ils ſeroient heureux de ne ſe ſentir qu'indifférens; encore entre époux ſe ſauve-t-on avec de l'indifférence l'un pour l'autre: mais

ceux-là doivent se haïr, se trouver plus que laids : oui, sur ma parole ils se voyent avec dégoût. Vous pensez donc, m'a répondu mon ami, que le mariage produit d'étranges effets? Point du tout, ai-je repris, ce n'est point au mariage à qui je m'en prens, ce n'est point lui qui fait succeder ce dégoût à l'amour : il y a des amans qui s'aiment depuis dix ans sans se perdre de vue : Qu'arrive-t-il ? quelquefois leur amour est tiede, il dort de tems en tems entr'eux, par l'habitude qu'ils ont de se voir; mais il se réveille, il reprend vigueur, & passe successivement de l'indolence à la vivacité : Pourquoi n'est-ce pas de même dans le mariage ? Seroit-ce à cause qu'à l'Autel on a juré de s'aimer? bon ! eh, que signifie ce serment-là ? rien, sinon qu'on s'oblige d'agir exactement tout comme si on s'aimoit, quand même on ne s'aimeroit plus ; car à l'égard du cœur, on ne peut se le promettre pour toujours, il n'est pas à nous : mais nous sommes les maîtres de nos actions, & nous les garantissons fidelles, voilà tout ; reste donc ce cœur, dont l'amour doit toujours piquer, parce que cet amour est toujours un

pur don, parce que des époux ont beau ſe le promettre, & qu'ils ne peuvent ſe le tenir, qu'autant qu'ils prendront ſoin de ſe le conſerver par de mutuels égards : ainſi des époux ne ſont préciſément que des amans heureux qui ne doivent point s'attacher ailleurs ; mais qui malgré le mariage peuvent toujours reſter glorieux & jaloux de l'honneur & du plaiſir de ſe plaire, en ce que ce n'eſt pas le nœud qui les unit, mais ſeulement le gout qu'ils ont l'un pour l'autre, qui les rend mutuellement aimables ; & comme je vous ai déja dit, leur devoir eſt de ſe comporter en amans : mais ils ne ſont pas réellement obligés de l'être : De ſorte que quand ils ceſſent de s'aimer, c'eſt un Amant qui n'eſt plus aimable aux yeux de ſa Maîtreſſe, c'eſt une Maîtreſſe qui n'a plus de charmes pour ſon Amant : Et cela devroit humilier, ce me ſemble : je ne puis comprendre comment l'amour propre ne regarde pas cela comme une diminution de ſes avantages, comment il ne ſonge pas à s'en épargner l'affront : car c'en eſt un ; tout de même qu'entre Amans que le mariage n'a point unis ; c'eſt poſitivement

la même chose. Quoi! nous qui nous estimons tant, & presque toujours mal-à-propos; nous qui avons tant de vanité, qui aimons tant à voir des preuves de notre mérite, ou de celui que nous nous supposons; faut-il que sans en devenir ni plus louables, ni plùs modestes, nous cessions d'être orgueilleux & vains, dans la seule occasion peut-être où il va de notre profit & de tout l'agrément de notre vie à l'être? Des gens s'épousent, ils s'adorent en se mariant, ils sçavent bien ce qu'ils ont fait pour s'inspirer mutuellement de la tendresse, elle est le fruit de leurs égards, de leur complaisance & du soin qu'ils ont eu de ne s'offrir de part & d'autreque dans une certaine propreté, qui mît leur figure en valeur, ou qui du moins l'empêchât d'être désagréable, ils ont respecté leur imagination, qu'il sconnoissoient foible, & dont ils ont craint, pour ainsi dire, d'encourir la disgrace, en se présentant mal vêtus. Que ne continuent-t-ils sur ce ton-là, quand ils sont mariés: & si c'est trop, que n'ont-ils la moitié de leurs attentions passées: pourquoi ne se piquent-ils plus d'être aimés, quand il y

a plus que jamais de la gloire & de l'avantage à l'être.

Ne feroit-il pas bien flatteur de se dire ? à présent, je suis jour & nuit avec ma Maîtresse, jour & nuit avec mon Amant ; cependant elle m'aime, malgré l'habitude qu'elle a de me voir à tout moment : Cependant il m'aime, quoiqu'il n'ait plus la peine de me chercher : sa tendresse résiste au commerce continuel que nous avons ensemble, son amour soutient la nécessité de nous voir.

J'en étois-là de mes réflexions, quand mon ami s'est mis à rire de tout son cœur de la vivacité avec laquelle je les faisois. C'est bien dommage, m'a-t'il dit, que vous n'ayez que moi pour témoin de vos discours édifians, je n'ai pas le tems d'achever de les entendre, & j'en suis fâché, mais j'ai affaire, adieu. Là-dessus il m'a quitté, & moi en attendant l'heure de diner, jai été aux Thuilleries, & me suis promené dans une allée des plus écartées.

A peine y avois-je fait un tour, que j'ai entendu dans un bosquet deux personnes qui se parloient d'une voix assez éleyée, & qui sembloient se que-

reller. J'ai distingué la voix d'une femme, & cela m'a donné la curiosité d'écouter. Vous pouvez en être sûr, disoit-elle, je perdrai votre Maîtresse de réputation, j'en ai les moyens, je la connois, je sçais de ses avantures. Vous la perdrez de réputation, Madame, a répondu le Cavalier, (car c'en étoit un) ma foi, je vous en défie, je ne crois pas qu'elle en ait à perdre ; cependant ne l'irritez pas. Vous sçavez de ses avantures, dites-vous : mais elle sçait des vôtres ; & vous seriez à deux de jeu. Vous parlez en malhonnête homme, a-t-elle réparti, & vous abusez des sentimens que je vous ai montrés. Ma foi, Madame, a-t-il dit, je n'ai pas cru la chose si serieuse entre vous & moi : nous nous sommes plûs, il est vrai; vous m'avez fait l'honneur de me trouver de votre goût, vous étiez fort du mien, je vous ai confié mes dispositions, vous m'avez dit les vôtres; nous n'avons jamais fait mention d'amour durable : si vous m'en aviez parlé, je ne demandois pas mieux ; mais j'ai regardé vos bontés pour moi comme les effets d'un caprice heureux & passager, je me suis réglé là-dessus: le hazard m'a

fait connoître la Dame en question, ce qui m'est arrivé avec vous m'arrive avec elle ; autre caprice dont je profite : il n'y a pas là de quoi vous fâcher : elle n'a pas l'air de m'aimer autrement que vous avez fait, & je l'imiterai exactement : Ainsi vous me querellez pour une bagatelle : sortons ; votre Carosse vous attend, il commence à faire chaud, nous nous reverrons un de ces jours, notre conversation sera plus douce, cet amour exact & serieux vous sortira de l'esprit, & nous nous aimerons sans tant de façons, comme à l'ordinaire.

Je ne sçais point ce que la Dame a répondu à ce discours comique, où il n'entroit pas beaucoup d'estime pour elle : Mais j'ai cru qu'ils m'appercevoient, & je me suis éloigné, en faisant ma réflexion à mon ordinaire : La voici.

Autrefois quand un Amant cessoit d'aimer une Maîtresse, c'étoit un infidele, mais un infidele qui la respectoit : Aujourd'hui lorsqu'un homme quitte une femme, ce n'est qu'un vicieux qui la méprise, c'est-à-dire que l'amour, tel qu'il est à présent, fait

plus

plus de honte & moins de plaiſir : A quoi donc ſongent les femmes de l'avoir mis dans cet état-là ? car c'eſt leur faute, & non pas la nôtre : c'eſt d'elles que l'amour reçoit ſes mœurs ; il devient ce qu'elles le font.

J'ai eu encore bien d'autres idées ſur ce chapitre-là ; mais midi a ſonné, & je me ſuis rendu vîte dans l'endroit où je devois diner.

J'ai trouvé pluſieurs convives chez celui qui nous avoit invités : il y a quatre enfans, j'en ſçais le compte bien exactement ; car le pere & la mere les ont tous fait paſſer en revue devant nous : l'un eſt un jeune homme de dix-ſept à dix-huit ans, qui ſort du College. Je ne lui ai pas entendu prononcer un mot, tant que le pere a été avec nous : il n'a parlé que par réverences, à la fin deſquelles je voyois qu'il regardoit timidement ſon pere, comme pour lui demander ſi, en ſaluant, il s'étoit conformé à ſes intentions. Le pere a diſparu pour quelques momens ; j'avois bien jugé que ſa préſence tenoit l'ame de ce jeune homme captive, & j'étois bien aiſe de voir un peu agir cette ame, quand elle étoit libre, quand

on la laiſſoit reſpirer : De ſorte que j'ai interrogé ce fils, d'un air d'amitié. Le pauvre enfant, par la volubilité de ſes réponſes, a ſemblé me remercier de ce que je lui procurois le plaiſir de parler. Il ſe preſſoit de jouir de ſa langue, je ne ſçais comment il faiſoit : mais il avoit le ſecret de répondre à ce que je lui diſois, ſans qu'il ſe donnât le tems de m'écouter ; car il parloit toujours : il n'y a qu'un homme qu'on a depuis long-tems forcé à être muet, qui puiſſe en faire autant. Il commençoit un récit, quand le pere en touſſant s'eſt fait entendre dans la chambre prochaine : le bruit de ſa redoutable poitrine a remis la langue de ſon fils aux fers : j'ai vu la joye, la confiance & la liberté fuir de ſon viſage, il a changé de phyſionomie ; je ne le reconnoiſſois plus. Le pere eſt entré, & je riois de tout mon cœur, de ce qu'il ne ſçait pas qu'il n'a jamais vu le viſage de ſon fils. En vérité il ne le reconnoîtra pas lui-même, ſi jamais il le ſurprend avec la phyſionomie qu'il avoit en me parlant : Oh ! je vous demande après cela, s'il y a apparence qu'il ſoit mieux au fait de ſon eſprit & de ſon cœur.

Qu'un enfant eſt mal élevé, quand pour toute éducation, il n'apprend qu'à trembler devant ſon pere ! dites-moi quels défauts le pere pourra corriger dans ſon fils, ſi ceux qu'il a apportés en naiſſant lui ſont inconnus & n'oſent ſe montrer, ſi, pour ainſi dire, effrayés par ſon extrême ſévérité, ils ſe ſont ſauvés dans le fond de l'ame ; s'il n'a fait de ce fils qu'un eſclave qui ſoupire après la liberté, & qui en uſera comme un fou, quand il l'aura.

Voulez-vous faire d'honnêtes gens de vos enfans ? ne ſoyez que leur pere & non pas leur juge & leur tyran : Et qu'eſt-ce que c'eſt qu'être leur pere ? c'eſt les perſuader que vous les aimez: Cette perſuaſion-là commence par vous gagner leur cœur : Nous aimons toujours ceux dont nous ſommes ſûrs d'être aimés : Et quand vos enfans vous aimeront, quand ils regarderont l'autorité que vous conſerverez ſur eux, non comme un droit odieux que les Loix vous donnent, & dont vous êtes ſuperbement jaloux, mais comme l'effet d'une tendreſſe inquiete, qui veut leur bien, qui ſemble les prier de

ce qu'elle leur ordonne de faire, qui veut plus obtenir que vaincre, qui souffre de les forcer, bien loin d'y prendre un plaisir mutin, comme il arrive souvent; oh! pour lors vous serez le pere de vos enfans : ils vous craindront, non comme un maître dur, mais comme un ami respectable, & par son amour, & par l'interêt qu'il prend à eux: ce ne sera plus votre autorité qu'ils auront peur de choquer, ce sera votre cœur qu'ils ne voudront pas affliger; & vous verrez alors avec quelle facilité la raison passera dans leur ame, à la faveur de ce sentiment tendre que vous leur aurez inspiré pour vous. Pardon, mon cher, de toutes mes réflexions : j'avois un pere qui m'apprit à réflechir, & qui ne prévoyoit pas que je dusse un jour faire un Journal, & le gâter par-là.

Je vis encore deux petits enfans de sept à huit ans chacun, & qui me parurent de très-jolies machines; je les appelle machines, parce qu'on les avoit seulement dressés à prononcer quelques paroles : comme, *je suis votre serviteur : Vous me faites bien de l'honneur, &c :* ce qui ne me plut

gueres : Eh ! mon Dieu, duſſent les enfans ne répondre que des impertinences, laiſſons-leur avoir des penſées en propre : A quoi leur ſervent ce qu'ils répetent en perroquets ? Ecoutons leurs impertinences, & diſons-leur après : ce n'eſt pas cela qu'il faut dire. Rien ne rend leur eſprit plus pareſſeux que cette proviſion de petites phraſes qu'on leur donne, & à laquelle ils s'attendent.

Nous dinames très-ſplendidement, & au ſortir de table, on m'emmena à la repréſentation d'une Tragédie. Je me trouvai auprès d'un homme qui la critiquoit, pendant qu'il larmoyoit en la critiquant : de ſorte que ſon cœur faiſoit la critique de ſon eſprit. Deux Dames ſpirituelles lui répondoient de la bouche : Vous avez raiſon, & de leurs yeux pleurans, lui diſoient : Vous avez tort. Moi-même, je l'avoue, j'avois quelquefois envie de déſapprouver des choſes qui me faiſoient beaucoup de plaiſir. Si c'eſt un défaut que de plaire ainſi, je vous le laiſſe à juger. Mais pour moi je crois que notre eſprit n'eſt qu'un mauvais rêveur, toutes les fois qu'en pareil cas il n'eſt pas de l'avis du cœur.

DIX-SEPTIE'ME FEUILLE.

LE Journal de mon Eſpagnol n'eſt pas encore fini : mais j'en remets la ſuite, & je la donnerai une autre-fois ; j'aime à varier les ſujets, & je crois que mes Lecteurs approuveront mon goût. Comme j'ai pris l'habitude de changer de matiere preſqu'à chaque feuille, quelque jour je pourrai bien demeurer long-tems ſur le même ſujet, par raiſon de varieté encore ; car l'uniformité eſt choſe neuve pour ceux qui n'y ſont pas accoutumés : Voici maintenant ce dont il s'agit..

Je me trouvai l'autre jour dans le Cabinet d'une Dame dont je ſuis ami depuis plus de cinquante ans : j'ai même été autrefois piqué de belle tendreſſe pour elle, j'entens que j'ai eu de ces ſentimens qui aboutiſſent à faire dire des choſes bien tendres, de cela qu'on appelleroit en ce tems-ci élégie ou églogue, enfin de cet amour qui n'eſt qu'un ſoupir perpetuel, & qui viſe bien reſpectueuſement à ſurprendre une bel-

le main qu'on baiſe avec un ragoût ſi raviſſant, qu'une femme en eſt toute honteuſe, à cauſe du plaiſir qu'elle vous y voit prendre.

Je ne ſçais de quoi cette Dame & moi nous nous étions aviſés de traiter l'amour ſur ce pied-là: car dès-lors les ſentimens n'étoient plus à la mode: il n'y avoit plus d'amans, ce n'étoit plus que libertins qui tâchoient de faire des libertines: On diſoit bien encore à une femme, je vous aime: mais c'étoit une maniere polie de lui dire, je vous déſire; auſſi pour marquer qu'elle vous entendoit, une femme ſe mointroit-elle plus ou moins ſage, ſuivant qu'elle ſe diſoit plus ou moins ſenſible: de ſorte que, quand elle vous aimoit tout-à-fait, pour en faire foi, vous voyiez bien à quelle preuve elle en étoit réduite: Elle n'avoit plus rien à perdre que ſon cœur, qu'elle accuſoit de tout, quoique le plus ſouvent il ne fût cauſe de rien, & qui, à vrai dire, ne valoit pas la peine d'être regrettée avec de pareilles maîtreſſes.

Quoi qu'il en ſoit, ce n'étoit pas ainſi que nous nous aimions la Dame dont

je parle & moi, & je crois que nous y gagnions ; car le vice a beau faire avec ses douceurs brutales & rassassiantes, outre qu'il tue l'amour, quand il s'y entrouve, c'est qu'il ne lui appartient pas de piquer l'ame, autant que peut la piquer un amour tendre & innocent de part & d'autre. Si l'on sçavoit bien ce que c'est que cet amour-là, quelles sont ses ressources, & le charme des progrès qu'il fait dans le fond de l'ame, combien il la penetre, & tient sa sensibilité en vigueur, en combien de façons délicieuses il la remue : Si l'on sçavoit combien en mille momens, avec cet amour-là, deux amans se trouvent grands, nobles & délicats, combien ils sont glorieux & contens de se trouver tels : Si l'on sçavoit avec quelle satisfaction ils souffrent d'être sages ; car on s'imagine qu'il n'y a point de plaisir à cela : On se trompe, la vertu dédommage de la peine qu'elle coûte, & de cette vertu on en devient alors tout aussi amoureux que de la personne qu'on aime : On les confond toutes deux ; ce n'est plus qu'un ; cela ne fait-il pas un objet bien aimable ? n'a-t-on pas bien du

plaisir à l'aimer? & par-dessus le marché, n'est-ce rien que l'honneur d'avoir une passion si distinguée, & d'en inspirer une pareille? Eh! l'on a de la sagesse à l'envi l'un de l'autre pour se rendre à l'envi plus digne d'être aimé.

Mais moi, avec ma sagesse & ma vertu, je m'amuse ici à des discours gaulois qu'on n'entendra pas, & qui me dérobent mon sujet. Qu'ai-je fait de la Dame dont j'ai parlé d'abord, je l'ai laissée, ce me semble, dans son cabinet, & moi avec elle.

Elle fouilloit dans un coffre, où je vis sur un cahier de papier ces mots écrits de sa main: *Memoire de ce que j'ai fait & vu pendant ma vie.* Je me jettai sur ce cahier, pour le prendre, elle voulut me l'ôter, & comme je résistois, il nous en demeura à chacun la moitié: Sur le champ je pris le parti de m'enfuir avec ma part, pendant qu'elle me poursuivoit en badinant pour la ravoir: mais je sortis tout en riant aussi, & j'allai chez moi voir ce que c'étoit; & voici ce que c'est, sans y changer un mot.

Mémoire de ce que j'ai fait & vu pendant ma vie.

J'ai soixante & quatorze ans passés, quand j'écris ceci : il y a donc bien long-tems que je vis : bien long-tems, hélas ! je me trompe : à proprement parler, je vis seulement dans cet instant-ci qui passe ; il en revient un autre qui n'est déja plus, où j-ai vêcu, il est vrai : mais où je ne suis plus ; & c'est comme si je n'avois pas été : ainsi ne pourrois-je pas dire que ma vie ne dure pas; qu'elle commence toujours? ainsi, jeunes & vieux, nous serions tous du même âge. Un enfant naît en ce moment où j'écris, & dans mon sens, toute vieille que je suis, il est dèja aussi ancien que moi. Voilà ce qui m'en semble ; & sur ce pied-lâ qu'est-ce que la vie ? un rêve perpetuel, à l'instant près dont on jouit, & qui devient rêve à son tour. Je connois un pauvre homme qui a beaucoup souffert depuis trente ans : Je connois un grand Seigneur qui a passé tout ce tems-là dans la joye : lequel aimeriez-vous mieux avoir été, ou le pauvre,

ou le grand Seigneur? quelque lot que vous choisissiez, vous n'en serez ni mieux, ni plus mal: Voilà pourtant à quoi aboutissent le bonheur ou le malheur de cette vie: Peines passées, plaisirs passés, tout se confond, tout est égal: Les Rois n'ont qu'à profiter de l'instant dont ils jouissent, ils ne sont heureux que cet instant; & de ce court bonheur qu'ils ont, c'est à eux à en bien choisir l'espece: Tout court qu'il est, il a d'éternelles conséquences.

Je suis vieille, ceux qui liront ceci doivent me pardonner les réflexions par où je commence: Réfléchir sur ces matieres-là, est, je crois, un tribut qu'il faut payer une fois en sa vie: Il vaudroit mieux le payer, quand on est jeune: cela procureroit une vie plus tranquille & plus innocente, & diminueroit beaucoup de la valeur que nous trouvons à je ne sçais combien de petites doctrines hardies dont nous nous gâtons les uns les autres, & qui nous paroîtroient bien foibles, si nous n'avions pas un intérêt présent à les trouver fortes, ou si nous n'avions pas le sang trop chaud.

Quoi qu'il en ſoit, voilà mon exorde : ce qui me reſte à dire va m'engager d'abord à des détails plus amuſans, & me ramenera enſuite aux réflexions les plus ſérieuſes.

On me maria à dix-huit ans : Je dis qu'on me maria ; car je n'eus point de part à cela : mon pere & ma mere me promirent à mon mari que je ne connoiſſois pas : mon mari me prit ſans me connoître ; & nous n'avons point fait d'autre connoiſſance enſemble que celle de nous trouver mariés, & d'aller notre train, ſans nous demander ce que nous en penſions, de ſorte que j'aurois dit volontiers : Quel eſt donc cet étranger dont je ſuis la femme ?

Cet étranger cependant étoit un fort honnête homme de trente-cinq à quarante ans, avec qui j'ai vêcu comme avec le meilleur ami du monde ; car je n'eus jamais pour lui ce qu'on appelle amour : il ne m'en demanda jamais : nous n'y ſongeâmes ni l'un, ni l'autre, & nous nous ſommes très-tendrement aimés ſans cela.

Sept ou huit mois après notre mariage, un aimable homme de notre ſociété s'aviſa de prendre du goût pour moi:

dès que je m'en apperçus, je le condamnai à ſoupirer en vain : car j'étois ſage ; mais nous autres femmes, lorſqu'un homme nous aime, il n'y a pas moyen que nous le congedions ſans retour : la vertu nous dit, il ne faut point avoir d'amant ; & là-deſſus nous renvoyons celui qui nous vient : mais il ne s'en retourne pas ſi vite ; car notre vanité lui fait ſigne d'attendre : & il attend, comme fit le mien, que je traitois avec froideur, & que j'agaçois par mille petites bagatelles, dont il ne dépendoit pas de moi de m'abſtenir, parce que j'étois femme, & qu'on ne peut être femme ſans être coquette : Il n'y a que dans les Romans qu'on en voit d'autres; mais dans la nature c'eſt chimere, & les véritables ſont toutes comme j'étois : par exemple, lorſque je me ſentois dans un jour de beauté, que j'étois avantageuſement parée, j'étois bien aiſe que l'amant dont je parle me vît alors ; je l'en rebutois de meilleur courage, parce que je ſçavois bien qu'il n'y avoit point de danger à le faire : je l'aurois défié de me quitter, j'étois trop belle pour lors : ainſi je laiſſois ma ſageſſe ſe donner

carriere, j'affligeois hardiment mon homme, quand mes agrémens pouvoient ſoutenir tout ce fracas-là : mais j'allois plus doucement, quand je me ſentois moins forte.

Et qu'on n'aille pas dire que c'eſt-là une grande coquetterie; car c'eſt la moindre de toutes celles qu'une femme peut avoir : ce n'eſt encore là qu'une coquetterie machinale. Vraiment quand la réflexion s'en mêle, c'eſt bien autre choſe.

Cependant l'épouſe de cet honnête homme connut, à n'en pouvoir douter, qu'il m'aimoit : elle s'en allarma comme de raiſon, & vint me rendre viſite un jour qu'il étoit avec moi; ils parurent déconcertés en ſe voyant; un moment après il ſortit, & j'allois continuer la converſation avec elle, quand elle me dit en ſouriant : mon mari vous aime, Madame, & vous méritez d'être aimée plus que perſonne au monde : ainſi je n'entreprendrai point de le détacher de vous, j'y perdrois mes efforts; il vaut mieux que j'aye recours à vous-même, & que je remette mes intérêts entre vos mains : c'eſt donc à vous, à votre

amitié pour moi, que je recommande mon mari : j'ai de l'attachement pour lui, & il le mérite, au penchant près qu'il sent, & qu'il est bien difficile de ne pas sentir pour une femme aussi bien faite que vous l'êtes : je suis sûre que ce penchant vous est à charge, & il m'afflige ; je ne lui ai rien dit encore : j'ai cru que vous le rameneriez mieux que moi, & qu'il seroit plus touché du chagrin qu'il me donne, si vous l'y rendiez sensible. Il m'aimoit autrefois : disposez donc son cœur à plaindre du moins le mien : l'estime & le respect qu'il a pour vous donneront du poids à ce que vous lui direz en ma faveur ; feignez que je suis aimable, & il vous croira : vous l'en persuaderez encore mieux que ne feroient mes reproches.

A peine eut-elle achevé de parler que je l'embrassai de tout mon cœur, je me jettai dans ses bras : je crois même que nous pleurâmes : & le moyen à mon égard que je ne me fusse pas attendrie, que je n'eusse pas été remplie de zele pour les intérêts d'une femme qui venoit me dire que j'étois plus aimable qu'elle, & qui demandoit

quartier à mes charmes : le tour étoit trop adroit ; auſſi je n'y réſiſtai pas, je l'embraſſai encore, & puis je recommençai, je l'accablai de careſſes, je la trouvai adorable, cent fois plus belle que moi : car l'amour propre, quand il a ſon compte, eſt ſi tendre, ſi reconnoiſſant, ſi modeſte ; il rend tout ce qu'on lui donne.

Je ne rapporterai point les diſcours que nous nouſtînmes; notre attendriſſement rendit la ſcene aſſez muette je l'aſſurai qu'elle ſeroit contente, & elle me quitta.

Son mari rentra qu'il n'y avoit pas un demi-quart-d'heure qu'elle étoit ſortie ; la joye étoit peinte ſur ſon viſage. Madame, me dit-il, voilà qui eſt fini, je ne vous ſerai plus importun ; je viens vous demander pardon de vous l'avoir été : je vous admire, vous êtes la vertu même : (& je me ſerois bien paſſé de ces éloges-là, ils me déplurent par preſſentiment.) J'écoutois à la porte de votre chambre, lorſque ma femme vous a parlé, ajouta-t-il : je ſuis charmé d'elle : quelle femme ! quel caractere! voyez comme elle m'aime, elle redemande mon

cœur ; elle veut le tenir de vous, elle l'aura, Madame : vous avez promis d'y faire vos efforts, & je vous obéis. Je ne vous ai pas encore parlé, lui répondis-je assez vivement : Oh ! vous avez raison, ajoûta-t-il, sans m'entendre : oui, j'avois un grand tort, je le sens tout entier:la pauvre enfant!quelle tendresse! vous serez contente,vous m'estimerez ; car je vais l'aimer plus que jamais.

Là-dessus il partit, ou plûtôt il vola, sans me donner le tems de lui répondre un mot : Pour moi je restai immobile : je me regardai comme une dupe. Si j'avois revu sa femme dans ce moment-là, elle n'auroit pas eu si bon marché de moi: Je ne l'aurois pas trouvée si charmante, & je ne lui avois dit qu'elle l'étoit qu'à condition que je la serois toujours plus qu'elle : Son mari ne tenoit pas la condition, & cela ne m'accommodoit point.

Je fus long-tems étourdie de ce que je venois d'entendre : à la fin sortant de ma place, où il m'avoit comme fixée, & souriant de dépit : voilà une petite femme qui va être bien glorieuse : mais je l'humilierai peut-être ;

& son mari n'est qu'un étourdi.

En effet j'arrêtai dans mon esprit que je travaillerois à la rechute de ce mari: je lui destinai quelques regards qui n'étoient gueres charitables pour la femme; mais d'autres incidens me firent oublier ce malin projet. Cette femme-là vit encore, & il n'y a pas plus de dix ans que je lui ai pardonné: avant ce tems-là, sa figure m'a toujours déplu; je voyois bien qu'elle étoit aimable, & avec tout cela je le voyois sans en rien croire: un peu de vanité rend ces circonstances-là possibles.

Après cette avanture, je plûs à un jeune homme, beau, bienfait, qui de l'air dont il m'annonça son amour, m'en parla comme d'une faveur qu'il me faisoit; mais je trouvai la faveur impertinente, & je l'en remerciai sans en vouloir: autant que je m'en ressouviens mon remerciment fut plaisant.

Vous m'aimez donc, lui dis-je? à la bonne heure, continuez mon cher, apportez-moi souvent votre belle figure, & ces beaux airs de tête, ils me divertissent déja; c'est toujours quelque chose: eh! que sçait-on? à force de rire de la bonne opinion que vous

en avez, je m'y accoutumerai peut-être, on ſe fait à tout : tenez, je gagerois que vous avez pu plaîre à quelque femme ; continuez, vous dis-je.

Apparemment que l'épreuve que je lui propoſois lui parut trop douteuſe ; car il me quitta. Hélas ! s'il avoit tenu bon, je n'aurois voulu répondre de rien, il auroit pu réuſſir : les femmes l'appelloient le beau garçon : cette réputation-là eſt bien intéreſſante pour nous ; car nous ſommes ſi folles, ou ſi diſpoſées à le devenir : ſi ce n'avoit pas été lui que j'aurois aimé, ç'auroit été le titre qu'on lui donnoit ; cela revient au même, & mene tout auſſi loin.

Après que je l'eus congedié, mon mari eut une affaire de conſéquence ; dont le jugement dépendoit d'un homme en place ; mon mari l'alloit voir ſouvent, & n'en rapportoit pas de grandes eſperances ; j'allai le voir à mon tour, j'en reçus l'accueil le plus obligeant : il me pria d'entrer dans ſon cabinet ; & là, me fit la réuſſite de notre affaire d'une difficulté inſupportable : je ferois pourtant l'impoſſible, ajouta-t-il, pour obli-

ger une auſſi belle Dame que vous. Là-deſſus il me baiſoit la main, avec des yeux qui applaniſſoient toutes les difficultés, ſi j'avois voulu aller par le chemin qu'ils m'enſeignoient. Monſieur, lui dis-je, d'un air ſec & ſerieux, notre affaire eſt perdue, je l'abandonne : un homme auſſi zelé que vous l'êtes pour moi n'eſt plus en état de rendre juſtice : cependant j'informerai mon mari des diſpoſitions où je vous laiſſe, & je ſuis perſuadée qu'il a trop d'honneur pour abuſer du mépris que vous feriez du vôtre.

Je vis à ces mots ſon viſage s'allonger de moitié : je lui fis la charité de ne vouloir pas le regarder fixement alors, & je ſortis dans une ſituation d'eſprit que je ne puis bien exprimer. Une autre femme que moi, à qui pareille choſe ſeroit arrivée, & qui en la racontant voudroit un peu ſe peindre en beau, diroit qu'elle ſortit toute ſcandaliſée, & s'arrêteroit là : mais voici ce qu'elle ſupprimeroit, & ce que j'avoue ; c'eſt que je fus ſcandaliſée auſſi, mais en hypocrite : car je n'étois pas fâchée qu'on m'eût donné le ſcandale : ma colere étoit ſans ran-

cune : au bout du compte une laide auroit été plus reſpectée.

DIX-HUITIÉME FEUILLE.

J'Eſpere que l'Hiſtoire de la Dame âgée, dont j'ai parlé dans ma derniere Feuille, n'aura pas déplu, & je me perſuade qu'on ne ſera pas fâché d'en voir la ſuite : c'eſt donc cette Dame qui continue.

Notre affaire auroit eu ſans doute un mauvais ſuccés, ſi elle étoit reſtée entre les mains de cet honnête Arbitre que j'avois fait rougir de ſes bontés pour moi : mais on la remit au jugement d'un autre, par je ne ſçais quel accident qui arriva. Cet autre étoit un Vieillard gracieux, qui en ſon tems avoit été grand ami des Dames, & qui dans ſes vieux jours ne pouvant plus être aimé d'elles, s'amuſoit à leur montrer qu'il les aimoit toujours, & les prioit de lui pardonner le peu d'agrément qu'il avoit pour elles, en récompenſe du plaiſir qu'elles lui faiſoient encore.

On me mena chez cet aimable Vieil-

lard que je trouvai effectivement tel qu'on me l'avoit dépeint : c'étoit un homme qui avoit plus d'âge, que de vieilleſſe : voilà comment mes yeux en jugerent, & la diſtinction n'eſt pas ſi frivole. Il me fit mille politeſſes, me promit une prompte déciſion, & remercia joliment le ſort qui lui donnoit occaſion de m'obliger.

Les jeunes gens ſeroient trop dangereux, ſi dans leurs procédés ils reſſembloient à ce bon homme : Que deviendrions-nous, ſi leurs manieres étoient auſſi charmantes que leur jeuneſſe ? en vérité nous n'aurions pas aſſez de notre vertu contre eux : mais ils ſont impertinents, cela nous dégoûte d'eux : & franchement nous nous ſauvons mieux avec ce dégoût-là, qu'avec de la vertu ; il nous eſt plus aiſé d'être ſages, quand nous ne ſommes plus tentées d'être folles.

Huit jours après ma viſite chez ce Vieillard nous fumes avertis qu'il avoit reglé notre affaire plus favorablement que nous ne l'avions demandé : En effet je crois qu'il nous accorda par galanterie, ce que nous aurions eu de la peine à mériter par juſtice.

Il faut l'avouer, les hommes galants, en pareil cas, quand une jolie femme leur parle, sont sujets à s'exagerer la valeur de ses raisons : C'est un défaut, sans doute : mais je l'aimerois encore mieux que celui de ces hommes austeres, que j'ai connus, qui, afin de n'être point surpris par une femme aimable, commencent par trouver toutes ses raisons mauvaises, pour ne point risquer de les trouver trop bonnes : Ce qui est de vrai, c'est qu'il est bien difficile d'être juste, quand on est si austere ; & pour moi je crois qu'on est déja surpris, quand on craint tant de l'être. Je souhaitte que ce que je dis ici engage à quelques réflexions les personnes du caractere dont je parle. Je n'écris l'histoire de ma vie que dans l'esperance qu'elle pourra servir à l'instruction des autres. Revenons à moi.

Je recevois tous les jours tant de preuves que j'étois aimable, & ces preuves-là me faisoient tant de plaisir, que je n'oubliois rien pour en recevoir toujours de nouvelles. Quand je dis que je n'oubliois rien, quelque forte que soit cette expression-là, elle

ne ſignifie rien en comparaiſon de ce que je veux dire. Mais comment faire ? nous avons tant de foibleſſes qu'on ne peut exprimer, qui n'ont point encore de nom dans la langue & qui peut-être n'en auront jamais : le tout en conſéquence de l'envie que nous avons de plaire à ces hommes, dont nous avons gâté le goût, & que nous ne piquons plus, ſi nous ne donnons à nos agrémens naturels, un certain aſſaiſonnement dont nous ne ſçaurions nous parer qu'aux dépens de la pudeur, qui devroit être la plus aimable de nos graces : de ſorte qu'aujourd'hui ce n'eſt pas aſſez que d'être née belle ou jolie, cela ne vous ſert de rien ; & vous avez affaire à des yeux vicieux, qui trouvent la beauté inſipide, ſi vous ne l'animez d'un air de corruption qu'on eſt obligé d'y mettre, qu'il eſt difficile d'attraper, ſi vous n'avez vous-même les ſentimens un peu libertins, & qu'il ne faut pas outrer pourtant : car vous vous déshonnoreriez, ſi vous ne vous arrêtiez pas au point requis. A la vérité on l'a pouſſé ſi loin, qu'il faudroit être bien mal adroite,

ou

ou bien effrontée pour le passer.

Pour moi j'eus d'abord de la peine à me jetter dans cet excès de coquetterie : la mienne étoit encore timide ; mais petit à petit elle s'enhardissoit : Un degré d'immodestie, que je me permettois le matin, m'effrayoit. Je le soutenois en femme embarrassée : mais je m'y accoutumois dans la journée : à la fin je riois de moi, comme j'aurois ri d'une Provinciale ; & le soir n'étoit pas venu, que je méditois pour le lendemain une liberté de plus.

Cependant il me restoit encore de légers scrupules qui me retardoient, quand le hasard me lia avec une demie-douzaine de femmes plus courageuses que moi, & dont le commerce acheva de me défaire de ce peu de retenue poltrone qui me restoit. D'ailleurs mes années commençoient à m'inquietter ; leur course me sembloit plus rapide qu'à l'ordinaire : J'étois jeune encore ; mais je ne me voyois pas loin de ce terme, où la jeunesse d'une femme devient équivoque, où l'on ne sçait plus quel âge elle a ; & je croyois qu'avec une figure galante,

j'en paroîtrois plus long-tems jeune : Mais que de fatigues pour l'avoir cette figure galante, aussi-bien que pour la varier ! Comment se coeffera-t-on ? quel habit mettra-t-on ? quels rubans ? de quelle couleur seront-ils ? celle-ci est plus douce ; celle-là plus vive. Comment se déterminer ? un air de douceur est bien touchant, un air de vivacité bien frappant. Où prendre du conseil pour un choix qui va décider pour nous de la gloire de toute une journée ? Choisir l'air doux, c'est peut-être manquer son coup : prendre l'air vif, c'est peut-être se rendre les yeux trop rudes. Il s'agit de consulter son miroir, & si jamais l'ame a porté des jugemens d'une justesse admirable, si jamais ses attentions sur quelque chose, ses examens, ses discussions furent des prodiges de force, de goût, d'exactitude & de finesse ; de ces prodiges si étonnans, n'allez pas l'en croire capable ailleurs que dans une femme qui est à sa toilette. Et voyez après combien cette ame est petite de n'être jamais si judicieuse, & de n'y regarder jamais de si près, que dans une occasion de si peu d'importance.

Je ne dirai rien des habits, ni de l'embarras que j'avois à sçavoir quelquefois si je me parerois beaucoup ou gueres: combien de fois suis-je sortie de chez moi dans un ajustement que je me repentois d'avoir pris! Et quand je voyois venir des hommes, de loin dans une promenade, avec quelle inquiétude n'attendois-je pas qu'ils me regardassent préferablement à celles avec qui j'étois! En tenant alors ma meilleure amie sous le bras, mon amitié pour elle alloit & venoit, suivant qu'on étoit plus ou moins curieux d'elle ou de moi; & ne vous imaginez pas, lorsqu'il passoit une belle femme, que je la regardasse, moi: j'avois trop de peur de la trouver belle, & qu'elle ne le remarquât.

C'étoit ainsi que je vivois, quand un homme veuf, qui s'étoit rendu mon amant, & qui avoit une fille de dix-sept à dix-huit ans, rompit le commerce que nous avions ensemble cette jeune personne & moi, & lui défendit à mon insçu de me voir.

Il l'envoya d'abord à la campagne chez une de ses parentes, afin de

m'accoutumer d'une façon plus honnête à la perdre de vue ; mais elle revint, & depuis ſon retour, je ne la vis pas deux fois en un mois ; j'en étois étonnée, & j'attribuois cela à un de ces caprices qui prennent ſouvent aux femmes. Son pere même en levoit les épaules avec moi, & traitoit ſon humeur de volage : mais la fille m'aimoit, & comme elle obéiſſoit à contre-cœur, elle confia à quelqu'une les véritables raiſons de ſon procédé avec moi. Cette quelqu'une ne put ſe coucher ſans venir en ſecret me confier cette confidence ; & voilà comme nous ſommes faites, cela eſt dans l'ordre : quand nous trouvons occaſion de mortifier notre prochain, & que la malignité naturelle qui nous y porte peut ſe mettre à l'abri d'un air de bienveillance, oh ! elle eſt bien charmée.

J'appris donc pourquoi cette fille ne me voyoit plus, & je l'appris au moment que je venois de quitter ſon pere, qui ne m'avoit jamais paru plus tendre que ce jour-là.

Je rougis au rapport qu'on me fit, & je ne me reſſouviens point d'avoir

jamais reçu de leçon d'honneur plus vive ; car je me doutai tout d'un coup des motifs qu'avoit eus le pere, quand il avoit fait cette défense. Je compris l'affront qui m'en revenoit, & je fus honteuse de le mériter : j'étois si outrée que je fus m'enfermer sur le champ pour lui écrire : je ne le ménageai point dans ma lettre, & je la finis en lui défendant à mon tour d'une façon terrible de revenir jamais chez moi.

On me dit que la lecture de ma lettre l'avoit fait rire ; il y répondit aussi-tôt ; & voici à peu près quelle étoit sa réponse.

Il est vrai que j'ai défendu à ma fille de vous voir : Eh bien, en vérité, cela vaut-il la peine que nous nous brouillons ensemble, ma charmante : en conscience, mon intention a été pardonnable : j'avoue que je ne vous l'ai pas dite, parce que j'ai regardé cela comme un petit arrangement domestique, dont il n'étoit pas besoin de vous étourdir, ma Reine : Ecoutez-moi, sans vous fâcher : Je veux marier ma fille ; cela est juste : Or ma fille, en vous voyant

ſi aimable, voudroit le devenir autant que vous l'êtes; & moi j'ai cru bonnement qu'il ne lui appartenoit pas encore de ſe donner tant de graces, & qu'elles pourroient nuire au projet que j'ai formé de lui trouver un époux: dès qu'elle ſera mariée, je vous la rends; êtes-vous contente? bon ſoir, plus de promptitude, ma Déeſſe. J'aurois grande envie d'aller me jetter à vos genoux, pour vous demander pardon d'une faute, malheureuſement néceſſaire: ce ſera quand il vous plaira: J'attendrai patiemment, ſans murmurer, comme on attend les faveurs des Dieux: Entre nous pourtant je me veux mal d'être le pere d'une petite friponne qui eſt cauſe que vous m'avez tant querellé. Je vous dirai que cette étourdie ne veut plus être qu'en corſet, pour ne vous avoir jamais vue autrement. Voyez, je vous prie: c'eſt bien à elle à faire, ma foi. N'êtes-vous pas de mon ſentiment. Je ſuis, &c.

Je déchirai cette Lettre en mille morceaux; mais comme on voit, je l'ai gardée long-tems dans ma mémoire; & ſans que je m'en apperçuſſe trop, ce fut-là le premier acci-

dent qui tempera ma coquetterie.

En voici un ſecond qui eut auſſi le même effet. Je fus un jour témoin de la bruſquerie d'un Cavalier avec une de mes amies. J'avois remarqué depuis quelque tems qu'ils ſe voyoient tous deux d'aſſez bon œil : je n'ai jamais ſçu le ſujet de la querelle où je les ſurpris : mais ce Cavalier perdit avec elle le reſpect d'une façon ſi hardie, quoique pourtant peu groſſiere ; il me parut abuſer ſi inſolemment des raiſons qu'elle pouvoit avoir de le ménager ; & ſon reſſentiment à elle me parut ſi timide, je lui vis une colere ſi humble, ſi gênée, que la pauvre Dame me fit vraiment pitié.

Et en effet une femme ne peut gueres eſſuyer de moment plus dur que celui-là ; & moi qui vis cela, ſi j'avois une fille qui eût de l'eſprit, je croirois l'élever mieux en lui faiſant voir une pareille choſe, qu'en lui montrant mille exemples de vertu : la vertu eſt belle à la vérité ; mais le vice par de certains côtés a encore plus de laideur qu'elle n'a de charmes : oui, il feroit plus d'horreur

qu'elle ne feroit de plaiſir, quoiqu'elle en faſſe infiniment; je dis le vice, car la ſimple galanterie en eſt un : c'eſt un déſordre dans l'eſprit dont le cœur a bientôt ſa part, & ſi ce déſordre a des douceurs, il n'y a point de femmes qu'elles tentaſſent, ſi elles en connoiſſoient bien l'amertume.

L'avanture de mon amie me rendit les hommes moins conſiderables; je devins moins avide de leur plaire: ma jeuneſſe continuoit à ſe paſſer, ce qui m'en reſtoit, je le perdois auprès d'une jeune femme, je le ſentois bien: car quoiqu'on diſe de notre amour propre, il nous éclaire à merveille ſur nos déſavantages, quand ils ſont de cette eſpece, & s'il nous dupe alors, c'eſt en nous perſuadant que nous pouvons dérober ces déſavantages-là aux yeux des autres: comme je croyois y parvenir en folâtrant plus que de coûtume pour contrefaire la jeune; car une de nos folies encore eſt de penſer à certain âge que des airs étourdis nous rajeuniſſent : hélas ! nous n'acquerons par-là qu'un défaut de plus qui eſt d'être de mau-

vais ſinges : on a beau s'évertuer, quelque feu qu'on ait à l'âge où j'étois, en eût-on à ſoi ſeule plus que toute la jeuneſſe d'une Ville, jamais ce feu-là ne reſſemble au feu qu'on a à vingt ans : il peut bien être plus fou ; mais il ne ſera jamais ſi jeune : il y a toujours quelque choſe qui le caracteriſe, & qui le differencie ; les femmes ne le croyent point, & ne le croiront jamais, qu'après avoir comme moi donné la comédie.

Dans ce tems-là, la femme de chambre d'une Dame avec qui j'étois très-étroitement liée, la vola, en prenant congé d'elle, & lui emporta dans une petite caſſette une ſomme d'argent aſſez conſiderable, qui provenoit de ſes épargnes, & du gain du jeu.

Cette Dame n'oſa faire éclater ce vol, pour des raiſons que je ne ſçavois pas encore toutes entieres, mais que j'appris dans la ſuite ; elle vint me prier de parler à cette malheureuſe, & de l'intimider le plus que je pourrois. J'allai donc trouver cette femme de chambre qui ne ſe cachoit pas, & à qui je repréſentai le péril &

la honte d'une pareille action.

Madame est une ingrate, me répondit-elle en secouant la tête, & d'un ton ferme : elle avoit promis de récompenser mes services mieux qu'elle n'a fait, & ce que je lui ai pris m'étoit bien dû ; ainsi il n'y a rien à dire : au reste je ne la crains point, j'ai dans mes mains une douzaine de lettres que M. . . . . . . lui a écrites, & qui l'empêcheront d'être méchante. A l'égard de la honte de l'action dont vous me parlez, quand il seroit vrai que je lui aurois pris plus qu'elle ne me doit, ce qui n'est pas, & ce dont je ne suis pas capable, Pardy je ne suis pas obligée de rougir plus qu'elle. Au bout du compte chacun a ses défauts : celui de Madame est d'aimer l'amour, & le mien est d'aimer l'argent, sur-tout quand il m'appartient : Voilà tout ce que j'ai à vous répondre, a vous, Madame, que j'honore beaucoup : cela dit, elle fit une grande réverence, & se retira fierement. Pour moi j'allai rejoindre mon amie à qui j'adoucis un peu la réponse de cette créature, mais à qui je conseillai avec amitié de laisser-là son argent : Elle

me quitta confuse, non sans verser quelques larmes, que l'intérêt ne fit pas couler : elles eurent un motif plus raisonnable ; je le compris à la maniere dont elle se comporta depuis.

Il me reste encore sur cette Histoire de quoi remplir une Feuille, & je continuerai suivant ce que j'entendrai dire.

DIX-NEUVIE'ME FEUILLE.

IL m'a paru que l'Histoire de la Dame en question n'avoit pas déplû, & quoiqu'elle ait déja fait le sujet de deux feuilles, je crois qu'il ne seroit pas à propos de la laisser imparfaite, puisqu'on m'en a fourni la suite qui finit à cette troisieme Feuille,

Je fis de grandes réflexions sur la perfidie de cette femme de chambre envers sa Maîtresse ; & en effet, quand on y pense bien, on ne sçauroit comprendre comment il est possible qu'une femme en certains cas puisse se résoudre à se fier à un Domestique. Par quelle étrange disposition d'es-

prit perd-elle de vue tous les malheurs qu'elle risque ? ou si elle les envisage, quel est le tour d'imagination qui lui en ôte l'effroi ? tant de danger & tant de confiance ensemble sont-ils concevables ? Comment cela s'arrange-t-il dans sa tête ? Si une femme alors pouvoit pour un moment se séparer de sa passion & la mettre à l'écart, & qu'après elle examinât de sang froid ce qui lui fait croire que sa confiance étoit raisonnable, il n'est point d'égarement d'esprit qu'elle jugeât digne d'entrer en comparaison avec le sien; point de sécurité qui lui parût si stupide, si imbécille que la sienne: mais avec de la passion ce n'est plus cela : nous ne voyons plus les objets comme ils sont, ils deviennent ce que nous souhaittons qu'ils soient, ils se moulent sur nos désirs: Une femme a besoin du ministere d'un domestique : d'abord elle hésite à s'en servir. Mettra-t-elle entre ses mains l'honneur de son mari, le sien, quelquefois sa vie même ? dépendra-t-elle d'une ame vénale, d'un sujet d'autant plus indigne, qu'elle le trouvera disposé à lui prêter son secours ? Il y a

un péril presque inévitable à s'y fier : mais elle voudroit bien qu'il n'y eût point de péril : & la voilà perdue, c'en est fait, le péril disparoît : l'envie qu'elle a de se trouver des sûretés lui en fournit à perte de vue ; elle croit les examiner, & ne sçait pas que c'est le plaisir qu'elles lui font qui en est le juge.

N'avez-vous jamais vû des enfans qu'on amuse avec des contes de Fées : ils croyent tout ce qu'on leur dit ; une femme dans l'état où je la mets leur ressemble : c'est positivement un enfant comme eux, ce sont de vrais contes de Fées, que les idées dont sa passion l'amuse.

J'ai cru devoir m'arrêter un peu là-dessus : il y a bien des personnes de mon sexe, qu'il est encore tems d'avertir, & que l'amour n'a pas jettées encore dans l'enfance dont je parle. Que cet état leur inspire donc une frayeur salutaire : rien n'est plus rapide que le mouvement qui nous y entraîne ; & quand nous y sommes, rien de plus miserable, rien de plus abandonné que notre esprit alors ; rien de plus inaccessible à tout secours, que sa mi-

ſere, & pour comble de malheur, que devient-on quand on ceſſe d'aimer ? car on n'aime pas toujours : hélas ! le repentir nous prend, où l'amour nous laiſſe.

Revenons à moi, l'âge enfin me gagnoit, il n'étoit plus queſtion de jeuneſſe, ni d'aucun artifice pour paroître jeune : mon viſage là-deſſus n'étoit plus diſciplinable, & il falloit me réſoudre à l'abandonner. Malgré cela un peu de conſolation me reſtoit encore ; car une femme ſe retourne comme elle peut dans ces occaſions-là : Elle ſeroit inconſolable, ſi rien ne la ſoulageoit dans ſon affliction : mais la nature charitable pourvoit à tout. A la place d'un avantage qu'elle nous ôte, ſa faveur nous diſpenſe de petites chimeres, au moyen deſquelles nous coulons le tems & prenons patience.

Par exemple, je n'étois plus jeune : mais j'avois de l'embonpoint, beaucoup de ſanté, & dans mon eſpece, je me trouvois très-aimable ; non pas aimable comme une jeune femme : mais n'y a-t-il pas des charmes de different caractere ? une femme

faite & d'un certain âge n'a-t-elle pas les siens ?

Voilà comme je raisonnois pour le repos de mon ame, & effectivement je durai quelque tems avec le secours de cette idée-là : mais dès-lors mes appas étoient déja si confirmés ; j'étois tellement une femme faite, que je la fus bientôt trop, & que toute ressource épuisée, il fallut au bout du compte en venir à la raison, & voir au vrai ce que j'étois.

Je le vis donc, & avec moins de chagrin qu'on ne pense ; car à travers toutes mes chimeres, de tems en tems la vérité avoit percé comme un éclair, de sorte que, quand elle parut tout-à-fait, je la vis comme une chose dont j'avois déja eu des nouvelles.

Me voilà donc vieille, & reconnue par moi pour telle, & avec ces débris de beauté qui font connoître aux autres qu'on a été belle. Eh bien, puisqu'il faut le dire, ces débris-là me flattoient encore, je m'interressois à ce qu'on en pensoit : cela est bien fou, j'en conviens ; mais aussi c'est l'histoire d'une femme que je rapporte ;

coquettes, quand nous ſommes aimables; coquettes, quand nous ne le ſommes plus: dans le premier cas nous travaillons à être aimées, dans le ſecond nous travaillons à montrer que nous avons mérité de l'être; de façon que ſouvent je faiſois encore l'agréable, & quelquefois j'oſois eſperer que je plairois; ce qui jettoit un ridicule dans mes actions, qui m'attira une vigoureuſe correction.

Allant un jour rendre viſite à une Dame, qui la veille avoit été avec moi d'une partie de campagne avec d'autres perſonnes, on me dit qu'elle n'étoit point chez elle, mais qu'elle alloit revenir.

J'entrai dans ſon cabinet pour l'attendre, & j'y cherchois ſur des Tablettes un Livre pour m'amuſer, quand je vis tomber un Billet à mes pieds: (nous ſommes curieuſes nous autres:) je ramaſſai le Billet, & l'ouvris, me doutant bien qu'on y traitoit d'amour, & je ne me trompois pas: mais ce que je n'aurois pas deviné, c'eſt qu'il y étoit traité à mes dépens. L'honnête homme qui écrivoit ſe plaignoit à la Dame de la gêne où j'avois mis ſon

cœur, en les accompagnant à une promenade particuliere, qu'ils firent à cette campagne. Et remarquez que cet homme, qui m'en vouloit tant, m'avoit alors au ſortir du diner fait des complimens, dont je m'étois, je l'avoue, félicitée, comme d'une bonne fortune; & il eſt vrai qu'en conſéquence de ces mêmes complimens, qui m'avoient toute réjouie, je m'étois plû à être avec lui, & l'avois perdu de vue le moins qu'il m'avoit été poſſible. Voici à préſent quel étoit ſon ſtile dans le Billet.

Au nom de notre amour, ma chere Maîtreſſe, rompez avec cette vieille Madame de..... C'eſt une charité que vous me ferez, car je la hais autant que je vous aime. Sçavez-vous bien pourquoi elle nous ſuivit hier dans cette allée, où nous nous promenames? vous ne le devineriez pas: c'eſt qu'elle tomba ſubitement amoureuſe de moi; & cet amour-là, c'eſt un mauvais tour que m'a joué une honnêteté que je lui fis. Peſte ſoit de la politeſſe! Imaginez-vous qu'au ſortir du repas j'eus le malheur de la gracieuſer ſans réflexion, parceque vous

veniez de me ferrer la main, & que j'en avois une joye, qui attendrissoit toutes mes expressions, & qui m'auroit fait gracieuser ma bisayeule, si elle avoit été là. La bonne Dame a pris ma distraction pour un hommage, & s'est mise à m'aimer sans autre forme de procès. Ainsi me voilà chargé de son cœur, pour n'avoir sçû ce que je lui disois. Que ferai-je de cette antiquaille-là? Défaites-m'en, je vous prie; car cette femme-là voudra que je l'aime de gré ou de force; elle le voudra, vous dis-je. Vous ne sçavez pas ce que c'est que la coqueterie de ces femmes-là. Il n'y a rien de si opiniâtre, & j'ai bien peur, si vous n'y mettez ordre, qu'elle ne vienne relancer son infidele jusque chez vous. Oh parbleu! épargnez-moi l'embarras de faire le cruel. Faudra-t-il que je lui demande quartier? Tout de bon, mon amour, brouillez-vous avec elle, pour m'en délivrer; & si cela ne suffit pas, dites-lui que je médis d'elle, & que je sçais son âge? Bon jour, mes belles mains, je vous adore, & j'irai vous le jurer dans un quart d'heure.

Je repliai le Billet bien proprement,

après l'avoir lû, & m'en allai ſur le champ digerer mon avanture, & après bien des réflexions, bien des ſoupirs, & beaucoup de honte, je conclus..... Hélas! Je ne conclus rien: je me couchai ſeulement triſte, vaine & humiliée; mais un mois après, je conclus quelque choſe.

Un de nos amis nous avoit invités à venir diner chez lui mon mari & moi: nous y allames au jour marqué. Le Portier nous laiſſe entrer ſans nous rien dire: je monte, je rencontre une femme de chambre, qui pleure, & paſſe ſans me voir: inquiette de ce que cela ſignifie, je parviens juſqu'à la chambre de la Dame, avec qui j'étois fort liée, & de qui j'étois la confidente, comme elle étoit la mienne: je la vois par derriere dans un fauteuil; d'auſſi loin que je l'apperçois, je cours à elle pour la ſurprendre & l'embraſſer; je me jette à ſon col: dans l'inſtant j'entens des cris & des ſanglots dans un cabinet prochain, & je vois que c'eſt une femme morte, que je tiens embraſſée.

Tout mon ſang ſe glaça dans mes

veines, & je tombai ſur elle évanouie : le cri que je fis en tombant fit ſortir les perſonnes qui étoient dans le cabinet : c'étoient ſon mari, & ſon fils, jeune homme âgé de dix-huit ans. Des Prêtres arriverent : mon mari entra : on me fit revenir : mon évanouiſſement fut court : j'ouvris les yeux dans le moment qu'on emportoit le corps de mon amie : j'en frémis encore : ſa tête panchoit, je vis ſon viſage. Juſte Ciel ! quelle difference de ce qu'il étoit alors, à ce que je l'avois vu trois jours avant ! L'apoplexie, dont elle étoit morte, en avoit confondu les traits. Ah ! quelle bouche & quels yeux ! Quel mélange de couleurs horribles !

J'ai vu dans ma vie bien des figures, que l'imagination du Peintre avoit tâché de rendre affreuſes ; mais les traits qui me frapperent, ne peuvent tomber dans l'imagination : la mort ſeule peut faire un viſage comme celui-là : il n'y a point d'homme intrépide que cela ne rappellât ſur le champ à une triſte conſidération de lui-même. Toutes ces laideurs funeſtes, on les trouve en ſoi, elles nous ap-

partiennent. On croit être ce que l'on voit, & l'on frémit interieurement de se reconnoître.

Mais passons: il fallut presque me porter jusqu'à mon Carrosse, & je me mis au lit, dès que je fus arrivée chez moi.

Mille tristes pensées vinrent m'assaillir alors, & pour la premiere fois je songeai que j'étois destinée à mourir. Hélas! mon amie n'avoit pas eu le tems de faire cette réflexion-là. Je sçavois que, lorsqu'elle mourut, il y avoit bien loin des idées qui l'occupoient, à l'idée de la mort, & je me demandois ce qu'elle étoit devenue, par inquiétude pour ce que je pouvois devenir moi-même. Où étoit-elle alors? ne restoit-il rien d'elle que ce corps sans mouvement, que j'avois vû emporter? Cette ame subitement enlevée à tant de chimeres, quel étoit son sort? Et moi, je mourrai donc aussi, me disois-je; & j'ai vécu jusqu'ici sans le sçavoir. Mais qu'est-ce que mourir? Et quelle avanture est-ce que la mort? Qu'elle est terrible, si j'en crois ma Religion! A Dieu ne plaise qu'on me soupçonne d'avoir un

ſeul inſtant de ma vie douté de ce qu'elle nous dit : je rapporte ſimplement la maniere dont ſe tournoient alors mes penſées. Eh ! y a-t-il quelqu'un parmi nous qui puiſſe douter de la vérité de ſa Religion ? L'eſprit pourroit-il s'égarer juſque-là ? Eſt-il de perverſité de cœur qui puiſſe entraîner tant de bêtiſe ? non, je ne l'imagine pas. Et s'il y a même des impies, qu'ils faſſent les incrédules là-deſſus tant qu'ils voudront ; mais qu'ils ne ſe flattent pas de l'être; car ils ſe trompent, & confondent les choſes. Qu'ils s'examinent bien ſérieuſement. Je ne ſuis qu'une femme ; & je leur aſſûre qu'ils ne trouveront en eux qu'un profond oubli de Dieu, qu'un violent dégoût pour tout ce qui peut les gêner dans leur libertinage, & qu'une malheureuſe habitude de vivre à cet égard-là ſans réflexion. C'eſt tout cela qu'ils prennnent pour incrédulité ; il ne peut pas y en avoir d'autre. Quand on n'aime pas ſes devoirs, en ſentant qu'ils ſont incommodes, on croit voir qu'ils ſont inutiles. Voilà la mépriſe funeſte qu'un cœur corrompu fait faire à l'eſprit ; voilà ce qui fournit aux liber-

tins toute leur Philosophie. Mais, grace au Ciel, toute folle & toute dissipée que j'avois été pendant ma vie, Dieu ne m'avoit pas abandonnée jusque-là. J'avois eu plus de négligence que de haine pour mes devoirs: & quand je pensois que la mort étoit terrible, si j'en croyois ma Religion; c'est que je me reprochois de l'avoir crue, cette Religion, comme font une infinité d'honnêtes gens dans le monde, qui n'ont jamais songé à la révoquer en doute, qui frémiroient de le voir faire: mais qui contens de s'appeller Chrétiens, vivent avec ce nom-là qu'ils professent, tout aussi tranquilles que s'ils professoient la chose. Je passai plusieurs jours dans ces réflexions, pendant lesquels le monde prit à mes yeux une autre face.

Mon mari tomba malade, & mourut quelque tems après, plein d'une amitié pour moi, que je devois à son bon cœur plus qu'à mes soins. Je lui demandai mille fois pardon de ne lui avoir pas donné d'assez vifs témoignages de la mienne: je versai un torrent de larmes, il me serra la main, & mourut.

Je fus quelques jours ensevelie dans la douleur la plus profonde, & il ne m'avoit point laissé d'enfans. Sa niece qui étoit orpheline me tint lieu de fille, je me chargeai de son éducation & de sa fortune, & je rompis sans retour avec tout ce qu'on appelle plaisirs du monde, & avec toutes les personnes qui les aimoient : je ne fréquentai plus qu'un certain nombre de femmes retirées, qui m'associerent à leurs fonctions dévotes; mais je me rebutai bientôt de leur commerce : je ne leur entendois parler que de leur Directeur : leur vie se passoit en scrupules, qui demandoient qu'on le revît, quand on venoit de le quitter, & puis qu'on y retournât après l'avoir revu, & puis qu'on l'envoyât prier de revenir, quand on ne pouvoit l'aller chercher: cela ne me plaisoit point, je trouvois beaucoup d'imperfection dans ce besoin éternel qu'on avoit de la créature pour aimer le Créateur. Je croyois voir là-dedans que la chair étoit plus dévote que l'esprit; & il me paroissoit enfin que ce violent amour pour Dieu pouvoit fort bien ne servir au

cœur

cœur que de prétexte pour une autre passion.

Un de ces Directeurs mourut, & la Dame à qui il appartenoit en pensa devenir folle. Son pieux désespoir me scandalisa. Dieu, qui lui restoit, ne lui suffisoit pas pour la consoler: & je quittai tout-à-fait ces compagnes, qui ne pouvoient s'accommoder de ses volontés, pour me retirer à la campagne, où je fais mon séjour ordinaire, & où mon Curé prend soin de ma conscience, sans avoir rien à démêler avec mon cœur.

VINGTIE'ME FEUILLE.

J'Apprends qu'il a paru dans le Public une Feuille intitulée, *un Spectateur François*, où l'on fait une Critique d'Inès, Tragédie de Monsieur de la Motte. Quelques personnes trompées par le Titre auront pu me l'attribuer, & je crois devoir avertir qu'elle n'est point de moi, que je ne sçais d'où elle part, & même que je ne l'ai point lue. Ce n'est point parce qu'elle

critique l'Ouvrage d'un homme Illustre, que je prens ſoin d'avertir qu'on ne s'y méprenne pas, & qu'elle ne m'appartient point; il eſt vrai que j'eſtime infiniment Monſieur de la Motte, & je ſerois d'un eſprit bien peu ſenſé, ſi je n'étois dans ce ſentiment-là: mais en qualité de Spectateur des hommes, tel que je ſuis, Monſieur de la Motte, avec tout ſon mérite & ſa réputation, ne m'effraïe point, & devient à mes yeux un homme comme un autre, c'eſt-à-dire, un ſimple ſujet d'obſervation, de même que l'homme dont on ne parle point & qui ſe perd dans la foule.

Il n'y a ni petit, ni grand homme pour le Philoſophe: il y a ſeulement des hommes qui ont de grandes qualités mêlées de défauts: d'autres qui ont de grands défauts mêlés de quelques qualités: il y a des hommes ordinaires, autrement dit, médiocres, qui valent bien leur prix, & dont la médiocrité a ſes avantages; car on peut dire en paſſant que c'eſt preſque toujours aux grands hommes en tout genre que l'on doit les grands maux & les grandes erreurs: s'ils n'a-

busent pas eux-mêmes de ce qu'ils peuvent faire, du moins sont-ils cause que les autres abusent pour eux de ce qu'ils ont fait.

Mais pour revenir à mon sujet, je n'avertis que la Critique d'Inès n'est point de moi, que parce qu'elle n'en est point. Si elle est bonne, que le véritable Auteur en soit loué, je ne veux le bien de personne : si elle est mauvaise, j'ai assez de mes fautes, sans me charger de celles d'autrui : en fait de critique ou d'éloge, je suis bien aise que personne ne fasse pour moi ; je m'en tiens au peu que je sçais faire, & je veux avoir tort ou raison par mes propres Oeuvres.

Je ne ferai plus qu'une attention là-dessus : la Critique d'Inès est intitulée, *un Spectateur François*. Je n'ai rien à dire à l'Auteur qui a pris mon Titre : mais si j'avois été homme à faire valoir exactement le Privilége de mon Livre, l'Imprimeur de cette Critique mise sous mon Titre n'auroit pas trouvé son compte avec moi : passe pour cette fois, où je me contente de dire que cette Feuille anonime ne m'appartient point : mais si on y revenoit,

je prendrois les mesures convenables en pareil cas, & je ne souffrirai plus une confusion de Titres, dont le moindre inconvenient seroit de me faire ou plus d'honneur, ou plus d'injure que je n'en mérite, & qui avec cela pourroit me charger de l'iniquité de tout homme dangereux & hardi, qui voudroit écrire sans être connu, & par-là livreroit mon caractere & l'innocence de mes mœurs à la discrétion de son audace.

Puisqu'il s'agit ici d'Inès, & qu'il m'a fallu discontinuer la suite des sujets que j'ai coûtume de traiter dans mes Feuilles, je vais donner la moitié d'une Lettre qu'un de mes amis m'écrit de Paris, à la campagne où je suis: je l'avois prié de me dire ses sentimens sur cette Tragédie, & voici comment il s'explique. Les réflexions qu'il fait dans sa Lettre me tiendront lieu d'un Spectateur ordinaire.

Après vous avoir informé de tout ce que vous vouliez sçavoir, je vais à présent vous satisfaire sur le chapitre d'Inès: le Public a déja fait son éloge par la grande avidité qu'il a marquée pour la voir, & moi qui vous

parle, j'étois de ce public-là, & même de la portion de ce public la plus avide. Ainſi c'eſt déja vous dire en gros ce que je penſe de l'Ouvrage. Je n'ai pas le tems d'en faire le détail, & je vous en dirai ce que je pourrai, ſans ordre, & ſuivant que les choſes me viendront.

Je trouve d'abord qu'il regne un extrême interêt dans cette Tragédie : mais de cet interêt rare qu'il n'appartient qu'à peu d'Auteurs de jetter dans ces ſortes d'ouvrages; interêt qui vient moins des faits, que de la maniere de les traiter; interêt encore plus ſemé, plus répandu, que marqué ſeulement en quelques endroits.

Dans les Tragédies ordinaires, paroit-il une ſituation intereſſante ? elle frappe ſon coup : & voilà qui eſt fini juſqu'au moment qu'il en revienne une autre.

Ici chaque ſituation principale eſt toujours tenue préſente à vos yeux, elle ne finit point, elle vous frappe partout, ſous des images paſſageres qui la rappellent ſans la répeter, vous la revoyez dans mille autres petites ſituations momentanées, qui naiſſent

du dialogue des perſonnages, & qui en naiſſent ſi naturellement que vous ne les ſoupçonnez point d'être la cauſe de l'effet qu'elles produiſent ; de façon que dans tout ce qui ſe paſſe actuellement d'intereſſant, réſide encore, comme à votre inſçn, tout ce qui s'eſt paſſé : de-là vient que vous êtes remué d'un interêt ſi vif, & ſi ſoutenu, & qui eſt d'autant plus infaillible, que hors les endroits extrêmement marqués, vous ne diſtinguez plus les inſtans où il vous gagne, ni les reſſorts qui le contiennent.

Et certainement c'eſt ce qu'on peut regarder comme le trait du plus grand maître ; on auroit beau chercher l'art d'en faire autant, il n'y a point d'autre ſecret pour cela que d'avoir une ame capable de ſe pénetrer juſqu'à un certain point des ſujets qu'elle enviſage. C'eſt cette profonde capacité de ſentiment qui met un homme ſur la voye de ces idées ſi convenables, ſi ſignificatives ; c'eſt elle qui lui indique ces tours ſi familiers, ſi relatifs à nos cœurs ; qui lui enſeigne ces mouvemens faits pour aller les uns avec les autres, pour entraîner avec eux

l'image de tout ce qui s'eſt déja paſſé ; & pour prêter aux ſituations qu'on traite ce caractere ſéduiſant qui ſauve tout, qui juſtifie tout, & qui même expoſant des choſes qu'on ne croiroit pas régulieres, les met dans un biais qui nous aſſujettit toujours à bon compte ; parce qu'en effet le biais eſt dans la nature, quoiqu'il ceſſât d'y être, ſi on ne ſçavoit pas le tourner : car en fait de mouvemens, la nature a le pour & le contre, il ne s'agit que de bien ajuſter.

Par exemple, le Prince malgré la convention faite avec ſa maîtreſſe de cacher leur amour, à cauſe du danger qu'il y a de le découvrir, l'avoue pourtant par une vivacité qui le prend, auſſi-tôt qu'on l'en accuſe.

Un génie borné auroit fait ſon perſonnage plus diſcret, il n'auroit pas même imaginé qu'on pût ſe conduire autrement, & ſans jetter les yeux plus loin, il s'en ſeroit tenu au parti qui avoit d'abord la mine la plus raiſonnable, & qui étoit que le Prince ſe tût là-deſſus ; & c'eſt juſtement avec cet eſprit-là quon fait des Ouvrages ſi froids : tous les Poëmes dramatiques qui ſont

médiocres, ſont pleins de ces régularités glacées ; mais il y a une conduite ſenſée d'un ordre ſuperieur, & c'eſt celle que tient un Auteur qui ſçait qu'il y a des occurrences, où c'eſt agir judicieuſement que de mettre une étourderie apparente à la place d'une action qui ſe préſente d'abord, & qui ſeroit dans l'ordre ordinaire de la raiſon ; qu'enfin il y a des inſtans où la paſſion fournit à un homme des vues ſubites, auſquelles il eſt impoſſible qu'il réſiſte, fuſſent-elles étourdies, & qui doivent l'emporter ſur tout ce qu'il avoit auparavant réſolu de faire, & qu'il avoit cru le plus ſage : car tout paſſionné qu'il eſt cet homme-là, il compare rapidement ce qu'il ſent alors, à ce qu'il avoit projetté, & peut-être n'a-t-on jamais le ſens ni plus droit, ni plus vif que dans ces momens-là. La paſſion eſt ſouvent meilleure ménagére de ſes interêts qu'on ne penſe, & je croirois que la raiſon même dans de grands beſoins la ſecoure de tout ce que ſes lumieres ont de plus ſûr : car l'homme eſt ainſi fait, que tout ce qu'il a lui ſert & vient à lui, quand il le faut.

Mais je m'écarte, revenons au Fils d'Alphonse; en vertu de quoi étoit-il convenu avec sa maîtresse de ne pas avouer leur amour? en vertu de ce qu'il croyoit que cet amour n'étoit encore connu de personne: mais il voit que la Reine l'a pénetré, cela change la these: elle l'en accuse devant son pere; n'en eût-elle encore qu'un soupçon, c'est tout de même pour Inès que si elle en étoit sûre. Cette amante n'en sera pas moins l'objet de ses fureurs, quoiqu'objet douteux. Il seroit donc inutile pour le Prince de s'en tenir à la négative; bien plus, il va devenir dangereux de nier: car dans l'état où sont les choses, c'est priver Inès de la seule défense qui peut lui rester contre la Reine; & cette défense, c'est l'aveu franc & hardi que le Prince fera de son amour pour elle: on pourra respecter, ou du moins ménager une fille de qualité, cherie d'un Prince héritier présomptif de la Couronne, d'un Héros qui fait lui-même les délices de tout un Peuple. Ajoutez à cela je ne sçais quoi de courageux que sent un homme dont l'ame est haute, qui le dégoûte bien-

tôt de toute prudence craintive, & qui lui dit qu'on n'oferoit le braver, & le pouffer à bout dans une chofe à laquelle il a déclaré qu'il s'interreffe.

Voilà donc tout ce que le Prince envifage, dans le détroit où il fe voit; voilà les idées en conféquence defquelles fa paffion inquiette lui fait négliger une convention qu'un Auteur ordinaire auroit crue facrée.

Eh bien : cette hardieffe ne lui réuffit pas; le Roi n'en menace pas moins Inès, & quelques perfonnes voudroient même qu'il la fit fouftraire, comme fi le Prince qu'il s'agit de gagner en devoit par-là devenir plus docile : mais paffons cela : le Roi, dis-je, n'en menace pas moins Inès, il la fait même prifonniere de la Reine, dont il ne connoît ni la malice, ni la noirceur. Oh ! pour lors le Prince fe taira, n'ayez pas peur qu'il parle : il croyoit fervir Inès en avouant qu'il l'aimoit, il s'eft trompé; il va croire qu'il l'affaffineroit en avouant qu'il eft marié avec elle : & voilà bien la paffion qui promene toujours nos idées d'une extrêmité à l'autre, & quelquefois c'eft les mener bien; ainfi c'en eft

fait, jamais il ne dira ſon mariage, & pour tirer Inès de péril, il n'y ſçait plus rien que de l'enlever: c'eſt ce qu'il tente & qui ne leur réuſſit pas non plus; il eſt vrai qu'Inès lui fait manquer ſon coup, & ſe refuſe à une action violente & rebelle. Et que ne la force-t-il à le ſuivre, dira-t-on? c'eſt ſon Epouſe. Oui: mais une Epouſe à qui le myſtere de leur union a conſervé tous les droits d'une Amante: elle hait le crime, ſon Epoux en fait un qui n'eſt pas conſommé, & cette Epouſe vertueuſe veut lui en ſauver l'énormité qu'y joindroit un ſuccès coupable, & ſe ſacrifie elle-même à ce peu d'innocence qu'elle peut encore lui conſerver: car pour le Prince, il ne court aucun riſque; ſon pere ſera ſon Juge, & ce pere ne ſe vengera que ſur Inès de la violence de ſon Fils repentant. Que j'aime alors à voir la paſſion de ce Prince, toute fougueuſe qu'elle eſt, connoître pourtant les égards les plus tendres, & n'en relever pas moins de la tendre vertu d'Inès! Que cela peint bien les ſentimens d'un, Epoux qui ne l'eſt juſqu'ici que ſous la figure d'un Amant.

qu'on favoriſe, qui n'oſe être heureux qu'en tremblant, & qui voit encore la pudeur de ſon Epouſe s'allarmer du bonheur ſecret qu'il obtient.

Pendant qu'Inès lui repréſente tout ce que ſon action a de criminel envers ſon Roi, ce Roi, dont le Prince vient de forcer la garde, arrive, & trouve ſon Fils l'épée à la main. Cherches-tu à m'ôter la vie, lui dit-il? ou quelque choſe de ſemblable. Ces mots déſarment le Prince, il jette ſon épée avec une promptitude, qui exprime tendrement à ſon pere tout l'abandon qu'il lui fait de ſa perſonne, toute l'horreur qu'il a lui-même de l'idée qu'on lui impute, & toute l'étendue de ſon innocence à cet égard.

On démêle bien que le pere ſent toute la force de ſon geſte & du diſcours qui le ſuit, il continue pourtant de paroître irrité, & je penſe que c'eſt dans cet endroit-là que le Prince outré de ſe voir toujours plus malheureux, & ſa maîtreſſe toujours plus expoſée, retombe dans un tranſport de paſſion qui me ſemble admirable. Si l'on ne ménage

Inès, dit-il, il fera tout périr, il tuera tout. En l'entendant parler ainsi, vous croiriez qu'il ne connoit plus personne. Point du tout, il est en lui un caractere génereux qui tient la main à son emportement. Du milieu de ces projets de vengeance, & de cette fureur aveugle, il sort machinalement une exception génereuse en faveur de son pere qui le maltraite, & en faveur de Constance, à laquelle le Spectateur ne pense pas alors, & dont on se rappelle tout d'un coup la douceur & la vertu, que l'on voit bien être les seules causes de cette exception que le Prince fait pour elle, & pour elle qu'on veut qu'il épouse malgré lui : je ne sçais rien de si beau que cela. Mais à propos de Constance, de cette Princesse rejettée du Prince qu'elle aime, & qui ne sert, pour ainsi dire, qu'à mettre le hola par tout, qui, de quelque côté qu'on la considere, fait un personnage comme disgracié, d'ailleurs assez uniforme, & qui semble ne devoir pas lui attirer une grande attention, avez-vous rien de plus piquant qu'elle dans cette Tragédie ? perdez-vous un instant ses

interêts de vue? combien ne vous les recommande-t-elle pas, par le sacrifice qu'elle en fait elle-même, par la douleur qu'il lui en coûte en les négligeant, par la contrainte où elle tient cette douleur, afin que son injure frappe moins la Reine & le Roi même, par la sensibilité qu'elle éprouve aux malheurs du Prince & de sa maîtresse, par ce secours affectueux qu'elle leur prête sans qu'ils le sçachent, & qu'elle leur offre ensuite; & tout cela sans faste, sans insinuer aucune de ces ostentations Romaines, qui gâtent ce qu'on fait de génereux en le vantant, & qui humilient ceux qu'on oblige? oui, je l'avoue, Constance m'a charmé, c'est un caractere absolument neuf, on oublie de l'admirer, à force de l'aimer. Sa douceur & sa simplicité nous dérobent ce qu'il a de grand; je n'y sens rien de cette vertu affectée au Théatre, & avec laquelle peut-être seroit-on insupportable dans le monde. Constance est comme une personne qui vivroit parmi nous, qui vaudroit mieux que nous tous, & dont nous sentirions avec plaisir la superiorité, sans

y réflechir avec l'étonnement qu'elle méritcroit.

Avez-vous remarqué ce que vaut l'aveu qu'elle fait au Roi de l'amour qu'elle a pour son Fils ? que les sentimens d'un cœur qui se choisit un pareil confident sont respectables ! que ce choix est bien garant d'une ame dont les foiblesses mêmes n'enfanteront que des actions vertueuses ! Pour la Reine sa mere elle ne l'aime point. Mon sentiment est que Monsieur de la Motte s'est trompé dans ce caractere : cette femme-là déplaît moins, parce qu'elle est méchante, que par sa maniere de l'être. Une Reine comme elle doit être plus décemment sensible à ces affronts, & laisser aux femmes du commun cet éclat humiliant qu'elles font des leurs. Je voudrois donc qu'elle dissimulât sans en valoir mieux ; que ses emportemens n'apprissent pas que c'est elle qui a empoisonné Inès, & qu'elle ne fût soupçonnée de ce coup qu'à cause de l'interêt qu'elle auroit eu à le faire.

Après cela je conviens que sa méchanceté va au profit des autres per-

ſonnages : le malheur d'Inès en eſt plus touchant, la vertu de Conſtance plus ſenſible, le Roi moins libre de ſe diſſimuler les torts de ſon Fils, & plus obligé de le punir, quand ils le rendent criminel. La paſſion du Prince en eſt plus exercée, ſon ſilence obſtiné ſur ſon mariage en eſt plus raiſonnable : car il y a apparence que, ſoit qu'il meure ou qu'il vive, l'aveu qu'il en feroit, perdroit Inès, à qui l'on ne peut juſques ici rien reprocher, ſinon qu'il l'aime ; enfin cette méchanceté nous amene ce bel endroit, où le Roi, après avoir condamné ſon Fils par une rigueur qui n'eſt point dans nos mœurs à la vérité, mais que la Loi bien exactement obſervée ne déſavoueroit point, où le Roi, dis-je, parlant à la Reine qui a pourſuivi la mort du Prince, lui dit : eh ! pourquoi jugiez-vous ſa mort ſi néceſſaire ? en ajoutant après : je vois bien que mon Fils n'a plus de mere.

Cet endroit-là me fera encore remarquer une choſe, c'eſt cette connoiſſance intime & réciproque, qu'au milieu de leurs diviſions le Pere &

ſe Fils dans toute la Piéce ont, de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre: jamais ils ne s'aiment plus, ils ne ſe le font jamais plus entendre que dans leurs actions qui le démontrent le moins; & pour ſurcroît de peine, il faut qu'ils gênent leurs ſentimens, l'un dans la crainte que ſon Pere ne s'en ſerve pour le gagner, l'autre dans la crainte que ſon Fils n'arrache à la nature une grace que la juſtice lui refuſe.

Voilà de grandes ſources d'interêt: mais c'eſt bien dommage que le Prince aille mourir.

Auſſi le Conſeil que le Roi tient pour le juger me bleſſe-t-il en partie; ſa tournure ingénieuſe ne me conſole pas de l'Arrêt qu'on y prononce; le Juge qui abſout le Prince, tout ſon rival qu'il eſt, je l'eſtime d'abord: mais quand l'autre le condamne politiquement, après avoir cité les obligations qu'il a à ce Prince, oh! je ſuis ſon ſerviteur: ſa juſtice s'explique d'une façon trop bizarre; le paralelle que j'en fais avec les obligations qu'il cite me la rend odieuſe, toute louable qu'elle eſt dans le

fond : outre cela je m'apperçois tout d'un coup qu'on a voulu contraster trop spirituellement les avis de ces deux Juges : l'Auteur est trop là-dedans, lui qui ne paroît nulle part que là ; & je sens malgré moi que cela ne s'accorde pas avec l'interêt sérieux & de bonne foi qui m'occupe : peut-être ai-je tort de penser comme cela ; mais il est comme impossible de ne pas tomber dans ce tort-là, & par-là mon tort est celui de l'Auteur.

Je ne sçais pourquoi je n'ai presque rien dit du personnage d'Inès, qui contribue de tout son Rôle au plaisir que donne cette Tragédie, & dont les discours dans le dernier Acte surtout, emportent le cœur. Adieu mon ami, le papier me manque. *Vale.*

VINGT-UNIÉME FEUILLE.

UN Inconnu m'envoya, il y a quelques jours, un paquet que mon valet reçut pendant mon absence : j'y ai trouvé un Manuscrit con-

tenant la Vie de ce même Inconnu, avec une Lettre qu'il est inutile de rapporter toute entiere, & dont je ne donnerai ici qu'une partie ; la voici.

MONSIEUR,

Puisque vous vous appliquez à connoître les hommes, n'y en eut-il qu'un seul entre cent mille qui dût profiter de vos recherches, votre étude ne dût-elle avancer que vous dans la sagesse, ne contribuât-elle qu'à perfectionner votre raison, le peu de progrès que j'ai fait moi-même dans cet étude, me persuade que je dois, si je puis, aider au progrès que vous y pouvez faire. Le secours que j'ai à vous donner, c'est l'Histoire de ma vie : si vous ne trouvez pas à propos de la produire telle qu'elle est, du moins y puiserez-vous des réflexions qui vous seroient peut-être échappées. Dans tout le cours de mes avantures, j'ai été mon propre Spectateur, comme le Spectateur des autres : je me suis connu autant qu'il

eſt poſſible de ſe connoître; ainſi c'eſt du moins un Homme que j'ai développé, & quand j'ai comparé cet Homme aux autres, ou les autres à lui, j'ai cru voir que nous nous reſſemblions preſque tous; que nous avions tous à peu près le même volume de méchanceté, de foibleſſe, & de ridicule; qu'à la vérité nous n'étions pas tous auſſi fréquemment les uns que les autres, foibles, ridicules & méchans: mais qu'il y avoit pour chacun de nous des poſitions, où nous ſerions tout ce que je dis là, ſi nous ne nous empêchions pas de l'être.

Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, diſpoſez comme il vous plaira de ce que je vous envoye, & continuez votre travail: de tous les uſages qu'on peut faire de ſon eſprit, le plus louable, & peut-être le ſeul utile, c'eſt celui que vous faites du vôtre: laiſſez à certains ſçavans, je veux dire aux faiſeurs de ſyſtêmes, à ceux que le vulgaire appelle Philoſophes, laiſſez-leur entaſſer méthodiquement viſions ſur viſions, en raiſonnant ſur la nature des deux ſubſtances, ou ſur choſes

pareilles. A quoi servent leurs méditations là-dessus? qu'à multiplier les preuves que nous avons déja de notre ignorance invincible. Nous ne sommes pas dans ce monde en situation de devenir sçavans; nous ne sommes encore que l'objet, ou plûtôt le sujet de cette science que nous voudrions avoir: jusques-là soumettons notre orgueil; sa curiosité ne trouveroit pas ici son compte: tout en nous est disposé pour la confondre; l'envie que nous avons de nous connoître n'est sans doute qu'un avertissement que nous nous connoîtrons un jour, & que nous n'avons rien à faire ici, qu'à tâcher de nous rendre avantageux ce développement futur des mysteres de notre existence; l'impossibilité de les comprendre ne les détruit point, n'en empêche pas les conséquences: de la maniere dont nous les ignorons, il nous est aussi peu possible de les nier, que de les comprendre, & ne pouvoir les nier c'est en connoître ce qu'il nous faut, pour en craindre le nœud, & pour prendre garde à nous: voilà où nous sommes. Ne nous révoltons point

contre cette admirable œconomie de lumiere & d'obſcurité que la ſageſſe de Dieu obſerve en nous à cet égard-là: en un mot ne cherchons point à nous comprendre ; ce n'eſt pas là notre tâche: interrogeons les Hommes, ils nous apprendront quelle elle doit être.

Qu'exigent-ils de moi ? qu'eſt-ce que j'exige d'eux ? quelle eſt la fonction dont ils ont le plus de beſoin que je m'acquitte avec eux ? quelle eſt celle dont j'ai le plus de beſoin qu'ils s'acquittent avec moi ? c'eſt cela qui doit décider, ce me ſemble. Soyez bon & vertueux avec moi, me dit tout Homme quelconque. Soyez de même à mon égard, dis-je à tout Homme à mon tour : toutes nos voix ne forment là-deſſus qu'un écho ; & de la ſcience, dont je parlois tout à l'heure, pas un mot.

Laiſſons-la donc cette ſcience que perſonne ne me demande, que je ne demande à perſonne, & que toutes nos lumieres nous refuſent. Faiſons l'ouvrage qui nous eſt indiqué. Soyons bons & vertueux, on apprend ſi aiſément à le devenir ; ce que je vou-

drois raiſonnablement qu'un autre fît pour moi, ne le fit-il point, m'enſeigne ce que je dois faire pour lui: voilà toute la ſcience dont il s'agit, & l'unique qui ſoit néceſſaire, qui eſt à la portée de tous les Hommes, qui n'exige preſque aucuns frais d'étude: il eſt vrai qu'elle eſt d'une pratique difficile: mais pourquoi preſque toutes nos lumieres n'aboutiſſent-elles qu'à nous en donner des leçons, ſi nous ne ſommes pas nés pour la pratiquer? nous regorgeons là-deſſus, ſi j'oſe le dire, d'inſtructions interieures & preſſantes: car enfin que l'Homme ſans honneur & ſans religion me réponde, ſi pourtant il eſt vrai qu'il y ait de ces gens-là.

Quand je dis à l'Homme à qui j'ai affaire: traitez-moi avec juſtice, écoutez la voix de votre conſcience; que penſai-je en lui diſant cela? Je regarde cette conſcience, à laquelle je veux le rendre attentif, ou comme la regle ſacrée de ſes actions, ou comme un guide impoſteur qui va, s'il le ſuit, l'égarer à mon avantage, & n'en faire qu'un imbécille. Si elle eſt la regle de ſes actions, ma conſcience eſt

donc auſſi la regle des miennes : ſi c'eſt un guide impoſteur qu'il n'appartient qu'aux imbécilles de ſuivre, il n'y aura donc d'Homme ſage que celui qui expliquera toutes ſes idées de juſtice à contre ſens. Eh ! où en ſommes-nous, ſi la véritable ſageſſe n'eſt qu'un eſprit de brigandage ? Toutes nos Loix ne ſont donc établies que pour faire des dupes ; on punit donc un ſage, quand on punit un fripon ; le plus criminel eſt donc le plus raiſonnable, & l'Homme vertueux n'eſt qu'un ſot, qu'une miſerable dupe de ſa raiſon, dont il devroit rebuter les inſpirations, & auſquelles il devroit ſubſtituer des idées meurtrieres & ſubtiles, qui lui apprendroient qu'il faut être un coquin, pour remplir ſa véritable charge dans ce monde.

Quelle étrange ſageſſe que celle qu'on ne peut avoir qu'en prenant le contrepied de toutes ſes lumieres naturelles ! qu'en ſe diſant à ſoi-même : cet eſprit de juſtice que je trouve en moi, que je trouve dans un autre, qui fait ma ſûreté & la ſienne, cet eſprit-là n'eſt qu'illuſion. Quelle étrange

ge ſageſſe, encore une fois, que celle qui apprend à détruire l'ordre qui nous conſerve, que celle qu'on ne peut ſouffrir dans les autres, que les autres ne peuvent ſouffrir en nous, que celle dont on eſt obligé de pourſuivre, de déshonorer, d'étouffer les Sectateurs!

Il eſt vrai que nous naiſſons tous méchans: mais cette méchanceté, nous ne l'apportons que comme un monſtre qu'il nous faut combattre: nous la connoiſſons pour monſtre, dès que nous nous aſſemblons: nous ne faiſons pas plûtôt ſociété, que nous ſommes frappés de la néceſſité qu'il y a d'obſerver un certain ordre, qui nous mette à l'abri des effets de nos mauvaiſes diſpoſitions; & la raiſon, qui nous montre cette néceſſité, eſt le correctif de notre iniquité même.

Cet ordre donc, une fois prouvé néceſſaire pour la conſervation génerale, devient, (à ne parler même qu'humainement,) un devoir indiſpenſable pour chacun de nous qui frémiſſons d'horreur à la vue de ce qui arriveroit, ſi cet ordre n'y étoit pas.

Il faut que mon prochain ſoit vertueux avec moi, parce qu'il ſçait qu'il feroit mal, s'il ne l'étoit pas ; il faut que je le ſois avec lui, parce que je ſçais la même choſe.

Malheur à qui rompt ce contrat de juſtice, dont votre raiſon & la mienne, & celle de tout le monde ſe lient, pour ainſi dire enſemble, ou plutôt ſont déja liées, dès que nous nous voyons, en quelque endroit que nous nous voyions, & ſans qu'il ſoit beſoin de nous parler : contrat qui m'oblige, même avec l'Homme qui ne l'obſerve pas à mon égard, parce que ce n'eſt pas une loi conditionnelle & particuliere faite avec lui, loi qui ſeroit inutile, impuiſſante, & malgré laquelle notre corruption reprendroit bientôt ſon empire féroce. Non, c'eſt une loi de néceſſité abſolue, paſſée pour jamais avec l'Humanité, avec tous les Hommes enſemble, & par tous les Hommes en géneral qui l'ont tous ratifiée, & qui la ratifieront toujours.

Malheur donc à qui n'obſerve pas, autant qu'il eſt en ſon pouvoir, cette loi de bon ſens univerſelle, devenue juſte par la néceſſité qu'il y a de la ſui-

vre, & dont celui de qui je tiens mes lumieres me reprochera le violement devenu criminel, parce que ma raison le condamne, parce que je sçais que mon bien & ma vie, & tout ce que je possede, sont autant de bienfaits que me dispense l'observation génerale de cette loi, & qui me seroient arrachés, si tout le monde étoit aussi méchant que je le suis.

Que les coutumes, que les usages particuliers des Hommes soient défectueux, cela se peut bien; aussi ces usages sont-ils de la pure invention des Hommes; aussi ces coutumes sont-elles aussi variées qu'il y a de Nations diverses: mais cette loi qui nous prescrit d'être juste & vertueux est partout la même: les Hommes ne l'ont pas inventée, ils n'ont fait que convenir qu'il falloit la suivre telle que la raison, ou Dieu même la leur présentoit & leur présente toujours d'une maniere uniforme. Il n'a pas été nécessaire que les Hommes ayent dit: voilà comment il faut être juste & vertueux; ils ont dit seulement: soyons justes & vertueux; & en voilà assez, cela s'entend par tout, cela n'a besoin

Ma mere qui avoit une extrême tendresse pour ses enfans, & qui les voyoit pauvres, soutint d'abord notre malheur avec moins de force que mon pere. Toute vertueuse qu'elle étoit, son esprit parut entierement succomber sous le coup qui venoit de nous frapper. Dès qu'elle fut à la Campagne, la dure œconomie qu'il fallut y garder pour y vivre, le retranchement total de mille petites délicatesses qu'elle nous avoit laissé prendre, & dont elle nous voyoit privés, le chagrin de voir ses chers enfans devenus ses Domestiques & changés, pour ainsi dire, en Valets de campagne, enfin je ne sçais quelle tristesse muette & honteuse qu'elle voyoit en nous, que la misere peint sur le visage des honnêtes gens qu'elle humilie, & qui fait plus de peine à voir aux personnes qui ont du sentiment, que la douleur la plus déclarée : tout cela jettoit ma mere dans une affliction dont elle n'étoit pas la maîtresse. Elle ne pouvoit nous regarder sans pleurer : mon pere qui l'aimoit, & à qui nous étions chers, s'enfuyoit quelquefois à ses pleurs, & quelquefois ne pouvoit

à ſon tour s'empêcher de joindre ſes larmes aux ſiennes.

Un jour que je revenois ſur le ſoir de cueillir quelques fruits dans un petit Verger que nous avions, je ſurpris mon pere & ma mere qui ſe parloient auprès de notre maiſon, & je les écoutai à la faveur d'une Haye qui me couvroit. J'entendis que ma mere ſoupiroit, & que mon pere s'efforçoit de calmer ſa douleur.

Dans les premiers jours de notre infortune, lui diſoit-il, je n'ai point condamné l'excès de votre affliction. Vous vous y êtes abandonnée; je ne vous ai rien dit : il n'eſt pas étonnant que la raiſon plie d'abord ſous de certains revers : les mouvemens naturels doivent avoir leur cours; mais on ſe retrouve après cela : on revient à ſoi-même, on s'appaiſe, & vous ne vous appaiſez point. J'ai dévoré mes chagrins autant que j'ai pu, de peur d'augmenter les vôtres. Pour vous, vous ne me ménagez point; vous m'accablez; vous me faites mourir, & vous ne vous en ſouciez pas. J'aime nos enfans autant que vous les aimez : j'ai été auſſi ſen-

ſible que vous au malheur qui leur ôte ce que j'eſperois leur laiſſer. D'ailleurs je ſuis infirme ; ſuivant toute apparence vous me ſurvivrez, & vous reſterez à plaindre, & vous aurez de la peine à vivre. Que croyez-vous qu'il ſe paſſe dans mon cœur, quand j'enviſage ce que je vous dis-là ? Depuis trente ans que je vis avec vous dans une ſi grande union, n'ai-je pas appris à m'intereſſer à ce qui vous regarde ? N'avez-vous pas eu le tems de me devenir chere ? Mes chagrins tels qu'ils ſont ne me ſuffiſent-ils pas ? Voulez-vous toujours en redoubler l'amertume ? Mes forces diminuent tous les jours, la fin de ma vie n'eſt que trop perſécutée, ne contribuez point à la rendre plus triſte. Vous avez toujours eu de la religion : j'eſperois que vous me conſoleriez, que nous nous conſolerions l'un & l'autre : mais tout me manque à la fois. Dieu veut apparemment que je meure environné de trouble & de déſolation. Il m'a ôté mes biens & ma ſanté, & vous m'ôtez la ſatisfaction de vous voir ſoumiſe à ſa volonté. C'étoit-là le ſeul bien qui pouvoit me reſter, la ſeule

paix que mon cœur pouvoit encore goûter ; votre vertu me la promettoit : mais tout m'eſt refuſé : il faut que l'affliction me ſuive juſqu'au tombeau, & que Dieu m'éprouve juſqu'au dernier moment de ma vie.

Je n'entendis après ces mots qu'un mélange confus de ſoupirs qui me glacerent le cœur : enſuite ils recommencerent à ſe parler, mais très-bas, & comme en ſe promenant ; ce qui me fit perdre ce qu'ils diſoient. J'allois donc me retirer, quand mon pere hauſſant un peu plus la voix m'arrêta.

Ne vous embarraſſez point de nos enfans, dit-il : mon fils a des ſentimens d'honneur, & ſa ſœur eſt née vertueuſe : ne ſongeons qu'à cultiver ces heureuſes diſpoſitions : depuis le malheur qui nous eſt arrivé, j'ai découvert en eux un caractere qui me charme. Ils vous ont vue pleurer du peu de fortune que nous leur laiſſerons ; ils m'en ont vu affligé moi-même. Vos pleurs & mes chagrins ne ſont pas demeurés ſans reconnoiſſance : leur cœur y a répondu, & notre affliction pour eux a réchauffé leur tendreſſe pour nous ; je l'ai remarqué

dans mille petites chofes ; & je vous avoue que cela me donne une grande idée d'eux. Mettons à profit cet attendriffement où notre amour les a mis pour nous. Voici l'inftant de leur donner des Leçons : jamais leur cœur n'y fera plus docile : ils font infortunés & attendris ; il n'y a point de fituation plus amie de la vertu, que celle où ils fe trouvent.

VINGT-DEUXIE'ME FEUILLE.

VOici la fuite des Avantures de l'Inconnu, & dorénavant je les continuerai fans préambule.

Mon pere & ma mere, après s'être encore entretenus quelque tems, rentrerent dans la maifon ; je m'y retirois moi-même, quand je rencontrai ma fœur qui venoit d'un autre côté : comme elle me vit fort trifte, elle me demanda ce que j'avois. Hélas ! ma fœur, lui répondis-je la larme à l'œil, fi vous fçaviez la converfation que je viens d'entendre, entre mon

pere & ma mere, ſur notre chapitre, vous ſeriez auſſi affligée que moi; je n'étois pas loin d'eux, ils ne me voyoient pas: ma mere eſt toujours au déſeſpoir de nous voir ruinés, elle nous aime trop, nous ſerons la cauſe de ſa mort: mon pere n'oublie rien pour la conſoler, & je ſens bien qu'il auroit beſoin de conſolation lui-même: vous ſçavez qu'il n'a point de ſanté: ma mere depuis quelque tems eſt toujours malade; nous les perdrons peut-être tous deux, ma ſœur, ils ne peuvent pas y réſiſter; & où en ſerions-nous après? que ferions-nous au monde, s'ils n'y étoient plus? de quel côté tourner? qui eſt-ce qui nous aimera autant qu'ils nous aiment? eſt-ce que nous pourrions vivre ſans les voir, nous qui n'avons plus qu'eux, nous qui n'aimons qu'eux? auſſi, ma ſœur, je vous l'avoue, j'aimerois mieux mourir que de nous voir abandonnés comme nous le ſerions.

Nous n'y ſommes pas encore, me répondit-elle avec amitié; (car nous étions très-tendrement unis:) ne vous mettez point des choſes ſi funeſtes

dans l'eſprit: ſurtout, mon frere ; n'allez point pleurer devant eux, prenez y garde, vous les chagrineriez encore davantage: tâchons au contraire de leur paroître gais; peut-être que cela diminuera l'affliction où ils ſont ; puiſqu'ils nous aiment tant, ils méritent bien que nous faſſions pour eux tout ce que nous pourrons.

Mon pere, qui au bruit que nous faiſions, s'étoit arrêté ſur le pas de la porte, s'approcha doucement dans l'obſcurité, & entendit aiſément tout ce que nous diſions ; ſon cœur n'y put tenir, il vint à nous pénetré de tendreſſe. Ah ! mes enfans, que vous êtes aimables ! nous dit-il, en nous ſerrant entre ſes bras, & que vous méritez bien vous-mêmes toute l'inquietude que vous m'avez donnée juſqu'ici ! venez, ſuivez-moi, ajouta-t-il, en nous prenant par la main, allons dire à votre mere ce que je ſçais de vous, venez lui payer ſes larmes: je la connois, quel bonheur pour elle! quelle récompenſe de ſa douleur! quelle mere eut jamais plus de graces à rendre au Ciel !

Mon pere continuoit toujours à nous

parler, quand il entra avec nous dans une salle où étoit ma mere qui lisoit. Quittez votre lecture, lui dit-il, je viens vous apprendre qu'il n'y a plus d'affliction ni pour vous, ni pour moi. Embrassez vos enfans, jamais pere ni mere n'en ont eu de plus dignes de leur tendresse: ne les plaignez plus, réjouissez-vous; nous nous trompions, nous avions du chagrin pour eux, & il ne leur est point arrivé de vrai malheur: rien ne leur manque, ma chere femme, ils ont de la vertu; je viens d'en être convaincu, je les écoutois sans qu'ils le sçussent. Votre fille disoit tout à l'heure à son frere qui pleuroit, que, puisque nous les aimions tant, nous méritions bien qu'ils s'efforçassent d'adoucir nos inquietudes: que dites-vous de ces sentimens-là? y a-t-il des richesses qui les vaillent? nos enfans resteront-ils si malheureux? serez-vous encore affligée? le pourrez-vous? n'obtiendront-ils rien? pour moi je me suis déja acquitté envers eux, mon cœur est en paix: je suis content, & j'ose leur répondre que vous le serez aussi; car pour de tristesse, il n'en est plus

question : je crois que vous, ni moi n'en sçaurions plus avoir après cela : mais ce n'est pas assez que de cesser d'être tristes; cela vaut davantage: nous devons nous croire heureux, nous devons l'être, comme nous le sommes effectivement, d'avoir des enfans qui ont le cœur si bon.

Ma mere, à ce discours, versa encore des larmes; mais ce fut des larmes de joye. Oui, s'écria-t-elle, en nous faisant des caresses ausquelles mon pere joignoit encore les siennes, oui, mon mari, vous avez eu raison de répondre pour moi, j'en suis contente.

Je ne sçavois où j'étois, pendant que ma mere nous parloit ainsi; le ravissement où je la voyois, ses caresses, celles de mon pere avoient mis mon cœur dans une situation qu'on ne peut exprimer : je me rappelle seulement que dans tout le cours de ma ma vie je n'ai jamais senti de mouvemens dont mon ame ait été aussi tendrement pénetrée, qu'elle le fut dans ce moment.

De ce jour-là finit notre tristesse commune; nous passames six mois dans

toute la paix & toute la gayeté que peut donner un état où l'on ne désire plus rien. Je me promenois souvent avec mon pere, & de tout ce qui s'offroit à nos yeux, il en prenoit occasion de m'instruire; je ne sçais comment il faisoit en m'instruisant: mais je regardois nos entretiens comme des heures de récréation pour moi; je craignois de les voir finir; il avoit l'art de les rendre interessans; j'aimois à sentir ce qu'il disoit: ma jeunesse & ma vivacité qui pouvoient me dégoûter de ce qui étoit sérieux & raisonnable, comme pour l'ordinaire elles en dégoûtent les jeunes gens, ne contribuoient avec lui qu'à me rendre plus attentif à tous ses discours: j'en valois mieux entre ses mains d'être jeune & vif, parce que je n'en avois que plus d'ardeur pour le plaisir, & que ce plaisir, il avoit sçu faire en sorte que je le misse à m'entretenir avec lui.

Un jour que nous nous promenions comme de coutume, nous vimes passer un Seigneur extrêmement âgé, qui se promenoit comme nous assez près de son Château; il avoit l'air triste,

abattu & rêvoit profondément. D'où vient donc que ce Seigneur eſt ici, dis-je, en le voyant? il me ſemble ne l'avoir jamais vu à la campagne. C'eſt qu'il a eu ordre de ſe retirer de la Cour, me dit mon pere. Et pourquoi cela, repartis-je? Oh! pourquoi? me dit-il: pour n'avoir pas eu l'adreſſe de ſe maintenir dans ſa faveur, pour n'avoir pas eu une intrigue ſuperieure à celle de ſes ennemis, pour n'avoir pas perdu lui-même ceux qui l'ont perdu; car ordinairement voilà les crimes de ces fameux diſgraciés. Mais, mon pere, vous m'étonnez, lui dis-je: les moyens de ſe maintenir dans ſa faveur me paroiſſent bien étranges; c'eſt donc un coupe gorge que la Cour des Princes: eh! comment d'honnêtes gens peuvent-ils s'accommoder de cette faveur? Je n'en ſçais rien, reprit-il, tout ce que je puis dire, c'eſt que les ambitieux s'en accommodent. Sur ce pied-là, répondis-je, quand on dit d'un homme qu'il eſt ambitieux, on en dit bien du mal; mais ne pourroit-on pas s'exempter de la néceſſité de nuire aux autres? il n'y auroit qu'à

ne ſe point faire d'ennemis. Cela ne ſerviroit de rien, dit mon pere; car dans ce païs-là les ennemis ſe font d'eux-mêmes. Avez-vous du crédit? êtes-vous en place? vous voilà brouillé ſans rémiſſion avec je ne ſçais combien de gens à qui pourtant vous rendez ſervice. Eh! m'écriai-je, quel mal peut-on vouloir à un homme qui oblige? on lui veut mal de ce qu'il eſt en état d'obliger, reprit-il, de ce qu'on a beſoin d'être ſon ami, au lieu qu'on voudroit que ce fût lui qui eût beſoin d'être le nôtre. Eh! de quelle maniere faut-il donc ſe comporter avec des gens ſi méchans, lui dis-je? Hélas! mon fils, me répondit-il, il faut être méchant ſoi-même; encore eſt-il bien difficile de l'être avec ſuccès: car il s'agit d'avoir une méchanceté habile, qui perde finement vos ennemis, ſans qu'ils voyent comment vous vous y prenez: ſouvent même eſt-il néceſſaire que ceux que vous employez pour les perdre ne s'apperçoivent pas de votre deſſein. Sçais-tu bien qu'à la Cour c'eſt le chef d'œuvre de l'eſprit humain que cette méchanceté-là? on dit de celui qui

y parvient, voilà un habile homme, voilà une bonne tête; il a culbuté ses ennemis; il a sçu écarter tout ce qui lui faisoit ombrage; il faut avoir bien de l'esprit pour se tirer d'affaire comme il a fait. Mais, mon pere, lui répondis-je, parmi des personnes comme nous, quelqu'un qui ressembleroit à cet habile homme-là, nous dirions de lui que c'est un fourbe, un perfide, un homme sans conscience & sans honneur, un homme qui ne vaut rien. Bon! me dit mon pere, en riant: tu fais-là une plaisante comparaison. Eh! qu'est-ce que c'est que des gens comme nous? il appartient bien à des hommes d'un état médiocre d'avoir le privilége d'être fourbes ou perfides avec gloire; ne voilà-t-il pas de beaux interêts que les nôtres, pour mériter qu'on honore du nom d'habileté les perfidies que nous employerions, pour avancer nos affaires, & pour ruiner celles de nos semblables: oh! mon fils, ce n'est pas là l'esprit du monde; tu vois les choses comme elles sont, toi; tu as les yeux trop sains: mais si un peu d'extravagance humaine s'em-

paroit malheureuſement de ton cerveau, égaroit ta raiſon, & mitigeoit tes principes de vertu, tu penſerois bien d'une autre maniere; ſçaches, mon fils, que ce qu'on appelle noirceur de caractere, méchanceté fine, ſcélerateſſe de cœur, iniquité de toute eſpece, porte toujours ſon nom naturel, & n'en change jamais pour des gens comme nous: parmi nous, un fourbe eſt un fourbe, un méchant eſt un méchant; à notre égard on explique les choſes à la lettre, on les prend pour ce qu'elles ſont: nos poſtes ſont ſi petits, nos interêts de ſi peu de valeur, que nous ne pouvons en impoſer à perſonne: le moyen qu'on ſe trompât ſur notre chapitre! nous ne ſommes revêtus de rien qui ſoit reſpectable pour les autres hommes, de rien qui étourdiſſe, qui ſubjugue leur imagination en notre faveur; rien ne nous couvre, pour ainſi dire: nous ſommes tout nuds, ou nous n'avons que des haillons qui ne ſont pas graciables, & qui font qu'on nous juge ſans miſéricorde, & comme nous le méritons: de ſorte que nous avons beau être faux avec ſoupleſſe, mé-

chans avec toute l'induſtrie du monde, toute cette induſtrie, toute cette ſoupleſſe nous tourne à mal, & ne fait qu'ajoûter de nouveaux traits de laideur à notre indignité, (comme cela eſt juſte:) en un mot, chez nous tout cela eſt miſere d'eſprit & de cœur, plus ou moins odieuſe, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins ruſée.

Mais quand on eſt environné d'honneurs, qu'on eſt revêtu de dignités, de grands emplois, oh! pour lors, mon enfant, les choſes prennent une nouvelle face: cela jette un fard ſur cette miſere dont je viens de parler, qui en corrige, qui en embellit même les difformités: pour lors ſoyez méchant, & vous brillerez: nuiſez à vos rivaux, trouvez le ſecret de les accabler; ce ne ſera-là qu'un triomphe glorieux de votre habilité, ſur la leur: ſoyez toute fraude & toute impoſture; ce ne ſera rien que politique, que manége admirable: vous êtes dans l'élévation, & à cauſe de cela les hommes qui ſont vains, & qui voudroient bien être où vous êtes, vous regardent avec autant d'égards qu'ils croiroient

en mériter, s'ils étoient à votre place: en respectant vos honneurs, c'est l'objet de leurs désirs qu'ils caressent: leur vanité, faute de mieux, prend plaisir à considerer votre importance, celle des affaires que vous maniez, des relations que vous avez, & l'étendue d'esprit dont vous avez besoin, & la beauté du mystere ou des stratagêmes qui vous sont nécessaires dans toutes vos actions quelles qu'elles soient, fussent-t-elles indignes, n'importe: quelquefois même y gagnent-elles de l'être, elles en paroissent de plus grands coups: on a opinion qu'elles partent d'une nécessité grave & politique, & cela leur donne un air de majesté: le succès qu'elles ont, le fracas qui s'ensuit, la ruine de celui-ci & de celui-là qu'elles apportent, les convertit en faits illustres, en avantures notables, qu'on est charmé de sçavoir, & qu'on est tout glorieux de raconter: ce que je te dis-là n'est pas encore assez; car non-seulement les actions de cette nature se sauvent du mépris qu'elles mériteroient: mais on semble les exiger de celui qui est en place, & s'il demeure oisif, on ne l'estime pas

beaucoup ; c'eſt un homme de peu de valeur, qui ne donne point de ſpectacle, & qui languit dans la carriere.

Voilà, mon enfant, pourquoi dans les grandes ſituations l'iniquité la plus déliée fait tant d'honneur, pendant qu'il eſt ſi honteux à des gens comme nous, de n'être pas irréprochables dans la conduite de leur vie. Mais au bout du compte, qu'en dis-tu ? notre lot n'eſt-il pas incomparablement meilleur que celui de ces perſonnes-là ? leur grandeur a beau nous maſquer leurs actions, ils ont beau n'être appellés qu'habiles, quand ils ſont méchans ; ſi c'eſt un bénéfice pour eux, ils en payent bien lescharges : tu ne ſçaurois croire ce que c'eſt que leur vie : quand j'y ſonge, je ne comprens rien à eux, ni à la paſſion qu'ils ont pour le rang, pour le crédit, pour les honneurs ; car cette paſſion-là ſuppoſe des cœurs orgueilleux, avides de gloire, furieux de vanité : cependant ces gens ſi ſuperbes & ſi vains ont la force de fléchir ſous mille opprobres qu'il leur faut ſouvent eſſuïer ; le droit d'être fiers, & de primer ſur les autres, ils ne l'acquierent, ils ne le conſervent,

ils ne le cimentent,qu'au moyen d'une infinité d'humiliations,dont ils veulent bien avaler l'amertume. Quelle miſerable eſpece d'orgueil ! auſſi ſe ſent-il preſque toujours de la lâcheté qui le fait ſubſiſter ; auſſi n'eſt-il bon qu'à donner la comédie aux gens raiſonnables qui le voyent.

J'écoutois avec attention mon pere, pendant qu'il parloit ainſi, & je me ſouviens qu'en vérité j'avois pitié de ceux dont il me dépeignoit le ſort. Je jettois de tems en tems les yeux ſur ce Seigneur, dont j'ai parlé, & qui ſe promenoit encore aſſez près de nous, & je le voyois toujours enſeveli dans une rêverie mélancolique.

Il me paroît que tu t'intereſſes au chagrin de celui que tu regardes, me dit mon pere. Il eſt vrai, lui dis-je, il me ſemble qu'il ſouffre. Je le connois, reprit mon pere, il a l'ame d'un honnête homme, il eſt né obligeant, & l'on a toujours dit du bien de lui ; je ſuis perſuadé qu'il n'eſt tombé que faute d'avoir cette méchanceté ardente, par laquelle l'on vient à bout de ſe défendre de ſes ennemis, & de les perdre. Sur ce pied-là, répondis-je, il ſe

consolera bientôt de sa chute ; un honnête homme ne sçauroit longtems regretter un état incompatible avec sa bonté naturelle. Hélas, mon enfant, reprit-il, je suis sûr que ce Seigneur ne le regrette que trop, cet état où il n'est plus ; son cœur n'y a pas fait naufrage, il y est resté bon & genereux: mais l'habitude des honneurs peut lui avoir gâté l'esprit; il regrette ce fracas dans lequel il vivoit, ce mouvement que tant de monde se donnoit pour aller à lui ; il regrette ses flatteurs, dont il se mocquoit, mais qui regardoient comme un bonheur de se le rendre favorable ; il ne voit plus ces airs timides & rampans, qui divertissoient sa vanité ; il ne fait plus la destinée de personne ; ses amis n'ont plus tant d'interêt à le ménager ; il soupire après cette place qu'il tenoit dans l'esprit des autres, après ce respect craintif qu'il aimoit à inspirer, quoiqu'il se plût à le dissiper par des procedés obligeans ; enfin, après mille fantômes pareils, sans lesquels il ne peut vivre, & qui sont devenus la nourriture nécessaire d'un esprit empoisonné d'ambition.

VINGT-TROISIÉME FEUILLE.

QUand j'ai commencé les avantures de l'Inconnu, dont j'ai déja donné deux Feuilles, j'ai dit que je les interromprois de tems en tems par d'autres choses. C'est un privilége que je me suis réservé, & je me suis imaginé que l'usage que j'en ferois iroit au profit des Lecteurs. Parmi ces Lecteurs cependant, il y en a qui diront peut-être, (en supposant que les avantures de l'Inconnu leur ayent plû): pourquoi suspendre la suite d'une histoire, & laisser refroidir l'interêt que nous commencions à y prendre? Que cela ne vous embarrasse pas, me disoit l'autre jour un de mes amis : pourvû que l'histoire que vous interrompez soit bonne, interessante; ceux qui n'auront pas voulu la lire par Feuilles, à cause de cette interruption, la retrouveront toute entiere dans le Volume, & la liront-là tout à leur aise: mais satisfaites une partie de vos Lecteurs, qu'une longue histoire donnée de suite ennuieroit, & qui ne seront pas fâchés

de vous voir quelquefois changer de ſujet. Changeons donc, lui dis-je, auſſi-bien je ſens que cela me divertira moi-même : car enfin, il faut que le jeu me plaiſe ; il faut que je m'amuſe : je n'écris que pour cela, & non pas préciſément pour faire un Livre. Il me vient des idées dans l'eſprit, elles me font plaiſir ; je prends une plume, & les couche ſur le papier pour les conſiderer plus à mon aiſe, & voir un peu comment elles feront ; après cela quand je les trouve paſſables, je les donne aux autres, qui s'en amuſent eux-mêmes, ou qui les critiquent ; & lequel que ce ſoit des deux, j'y gagne toujours : car ſi la critique eſt bonne, elle m'inſtruit ; elle m'apprend à mieux faire ; j'en penſe une autre fois d'une maniere qui me ſatisfait plus moi-même : ſi au contraire elle eſt mauvaiſe, ou ſi je la crois telle, franchement, je leve un peu les épaules ſur ceux qui la font ; je me mocque un peu d'eux entre cuir & chair ; & en pareil cas rire de ſon prochain, c'eſt toujours quelque choſe.

Mais comme c'eſt une impertinence

que de rire ainsi, & qu'il n'y a point d'homme qui soit digne de se mocquer des erreurs d'un autre, qu'il ne lui est permis que de les remarquer, ce sentiment mocqueur ne me dure pas long-tems ; il ne fait que passer : c'est un droit que je paye vîte à l'infirmité humaine, & je deviens Philosophe, quand l'homme en moi a eu son compte, c'est-à-dire que je me repens, lorsque j'ai eu le plaisir de faillir ; & voilà ce que c'est que notre sagesse.

Cela me fait songer à un enfant à qui l'on emporte sa poupée ; il crie d'abord : une gouvernante vient qui le console. Allons, mon fils, doucement, fy, qu'il est vilain de crier comme vous faites ! ah que vous êtes laid, quand vous pleurez ! l'enfant s'appaise. Lhomme est de même : dérobez-lui le moindre petit plaisir de vanité qu'il attendoit, c'est sa poupée, c'est son joujou qu'on lui emporte, & l'enfant de cinquante ou de soixante ans crie ; la réflexion, qui est alors sa gouvernante, vient & lui dit : eh ! pauvre innocent ! vous n'y pensez pas : qu'est-ce que c'e t

fournit une autre. C'eſt un grand avantage que d'avoir beaucoup d'eſprit : mais il ne faut pas tant l'envier à ceux qui l'ont ; ils n'en jouiſſent pas impunément, & ils le payent bien ce qu'il vaut.

J'entrai l'autre jour dans un de ces endroits où s'aſſemblent de fort honnêtes gens, la plûpart amateurs des belles lettres, ou ſçavans : je les connois preſque tous ; ils ſont dans le particulier de la plus aimable ſociété du monde, raiſonnables autant que ſpirituels : ſe trouvent-ils enſemble ? vous ne les reconnoiſſez plus ; ils ſont à l'inſtant ſaiſis de la fureur d'avoir plus d'eſprit les uns que les autres.

Il part une queſtion : l'un la décide hardiment, & ſans appel ; un autre condamne tout net ce que le premier a dit ; un troiſieme s'éleve qui les condamne tous deux : pendant qu'ils ſe diſputent enſemble, un quatrieme par un ton qui ſe fait faire place, & qui vaut un coup de tonnerre, leur annonce ſans cérémonie que tout ce qu'ils diſent ne vaut rien ; un cinquieme ſurvient qui voudroit les appaiſer, en leur faiſant conve-

nir amiablement qu'il pense mieux qu'eux sur l'article ; un sixieme crie, s'offre pour arbitre, & n'est plus entendu : mais à force de clameurs il prend toujours acte de ses diligences, & de l'accommodement judicieux qu'il propose : un autre, pour se distinguer, ne dit mot : il secoue seulement la tête en homme qui renferme en lui, qui possede l'unique solution qu'on peut donner à la chose. Il confie la superiorité de ses lumieres à son voisin paisible, qui écoute respectueusement le charivari spirituel qui se fait, & qui en même tems approuve l'idée de celui qui lui parle, sans sçavoir presque de quoi il s'agit. Quelques autres personnes, qui ne sont ordinairement là que comme les suivans des principaux Acteurs, se répandent en petits pelotons dans la salle, agitent à l'écart la question, & se régalent *incognito* du plaisir de la décider, loin du danger de la réprimande ; car ils n'oseroient approcher de la bataille, on les écraseroit comme des Pigmées : cependant la question qui a causé la dispute a disparu, il en a succedé

vingt autres qui ont pris furtivement ſa place, qu'on n'a point reconnues pour étrangeres, & qu'on agite toutes à la fois ; enfin tant eſt procedé qu'il ne reſte plus rien ſur le tapis qu'une maſſe d'idées ſubtiles & bizarres, qui ſe croiſent, qui ne ſignifient rien, & que l'emportement & l'orgueil de primer ont férocement entaſſées les unes ſur les autres : alors chacun des diſputans ne ſçachant plus à quoi s'en prendre, entêté confuſément d'un ſentiment quelconque, qui n'eſt pas celui qu'il avoit d'abord ; car il l'a perdu dans le combat, celui-là : mais de quelque autre ſentiment qu'il a racroché par mutinerie, en entendant crier les autres, ſe retire avec une poitrine épuiſée, qu'il a ſacrifiée à la gloire de ſes idées : la pauvre poitrine ! que ſa condition eſt malheureuſe ! Bref, que reſte-t-il de la diſpute ? rien, que des leçons de bruſquerie, (qui à la vérité ne ſont pas perdues,) & qu'un exemple bruïant de la miſere de nos avantages.

Voilà l'hiſtoire de ce que je vis dans l'endroit où j'étois entré. Un des prin-

cipaux disputans laissa sortir tous les autres, & vint se mettre auprès de moi. Là, il voulut me faire convenir que c'étoit lui qui avoit dû l'emporter sur les autres. Il n'y a pas moyen, me dit-il, de vuider une question avec des gens qui s'égosillent jusqu'à perdre haleine, & notez qu'en me disant cela, il avoit lui-même un enrouement qui faisoit foi que Monsieur sçavoit perdre haleine : là-dessus, le voilà qui recommence à disserter avec moi, & qui me somme de lui rendre justice. Quand il eut bien argumenté, que vous en semble, me dit-il ? que vous avez raison, lui répondis-je, à une chose près, c'est que j'ai vu naître le sujet de la dispute, & qu'il ne s'y agissoit point du tout de cela. Parbleu, je ne me trompe point, s'écria-t-il. Voulez-vous, répondis-je, que je vous ramene la question? elle étoit fort simple, & je vois bien que vous ne la sçavez pas.

A ces mots, que je lâchai sans songer à mal, je vis le visage de mon Dissertateur s'allumer d'un feu qui me fit peur: apparemment qu'il regarda com-

me une insulte, que j'eusse pensé qu'il avoit perdu la question de vue : peut-être crut-il encore que je l'accusois de n'avoir pas l'esprit exact, ou peut-être s'imagina-t-il que j'entendois qu'il étoit un brouillon, un esprit court; que sçais-je, moi, ce qu'il crut ? un bel esprit en pareil cas est si ombrageux ; sa vanité lui donne des méfiances si subtiles ; il est si sensible au moindre soupçon qu'il a qu'on ne l'estime point assez ; & ce soupçon, il le prend sur si peu de chose, qu'il ne faut qu'un geste pour irriter sa superbe délicatesse.

Aussi à la seule inspection des yeux de celui qui me parloit, n'osai-je presque me remuer : j'étois fort embarrassé : de quoi me suis-je avisé, disois-je en moi-même, de proferer la parole imprudente qui lui déplait ? me voilà perdu : cet homme-là ne me lâchera point qu'il n'ait cru m'avoir démontré que sa capacité est prodigieuse : non, voilà qui est fini, je ne sortirai point d'ici qu'il ne soit mis en repos sur l'opinion que j'aurai de ses lumieres : il faudra qu'il pense que je l'admire, il va travailler à m'y for-

cet, & nous ne nous féparerons que quand il préfumera que je me dirai à moi-même : cet homme-là eft le meilleur efprit que je connoiffe.

Tout ce que je dis me vint fur le champ dans la tête ; il étoit une heure fonnée, c'eft l'heure à peu près où l'on dine : j'étois à jeun, lui de même peut-être ; mais il ne fentoit plus cela : il s'agiffoit de venger fon efprit; cet interêt-là étoit plus preffé que celui de fon eftomac, & je n'avois pas lieu d'efperer qu'il pût s'appercevoir qu'il avoit appétit.

D'un autre côté, je n'avois point de poitrine à commettre avec la fienne ; mais comment quitter cet homme? quoi! lui dire que le cœur me manquoit d'inanition, que le diner m'attendoit? & lui dire cela, dans quelle conjoncture? au milieu d'un raifonnement qu'il alloit faire, qu'il faifoit déja, & où il n'y alloit pas moins pour lui que de fe purger auprès de moi du reproche de n'être pas le plus judicieux de tous les hommes; d'un raifonnement en vertu duquel il attendoit réparation ; d'un raifonnement dont la jufteffe & la force devoient

faire taire tous mes besoins : non ; je ne voyois point de moyens honnêtes de m'esquiver. J'avois blessé mon homme dans son amour propre ; & le laisser-là, sans lui donner secours, c'étoit l'assassiner, lui ôter son honneur, c'étoit être barbare. D'ailleurs une autre réflexion m'embarrassoit encore : s'il alloit m'agacer, me disois-je en moi-même, s'il alloit m'induire aussi à prendre le parti de mon esprit, que sçait-on ce qui peut arriver ? il y a quarante ans que je fais le métier de Philosophe, & que je persécute mes foiblesses : mais je n'en suis pas plus sûr de moi ; l'état où je suis, c'est comme une santé de convalescent ; il ne faut presque rien pour causer une rechute.

J'étois donc sur les épines ; enfin je pris mon parti : je filai doux avec cet honnête homme ; je lui montrai un visage ami ; je fis avec lui ce qu'on fait avec ces gros dogues, qui vous présentent d'abord les dents ; mais qu'on apprivoise insensiblement en les caressant. Mon cher, lui dis-je donc d'un ton qui demandoit grace, quand j'ai dit que vous ne sçaviez

plus quelle étoit la question dont il s'agissoit dans la dispute, je n'ai jamais prétendu parler que d'un pur oubli de votre part; ce n'est point que vous ne l'ayiez pas bien comprise : au contraire, j'ai remarqué que c'est vous qui l'avez le plus maintenue dans ce qu'elle étoit, qui l'avez le mieux renfermée dans ses bornes, & je vous avouerai même que vous êtes le seul de tous ces Messieurs-là qui ayiez parlé sensément.

A ce discours emmiélé, son ame se calma, ses yeux redevinrent sereins; je n'y vis plus cette ardeur sauvage dont ils s'étoient allumés : il y resta pourtant un peu de feu; mais ce feu n'étoit plus qu'une vanité contente qui brilloit, & qui m'annonçoit la paix.

Monsieur, me répondit-il, vous êtes bien obligeant; il est vrai que j'ai cru tantôt mon sentiment raisonnable : cependant chacun a le sien. Ces Messieurs ont plus d'esprit que moi; mais ils crient trop, ils veulent trop avoir raison : d'ailleurs, dans la dispute il faut une certaine justesse, une finesse de vue qu'on trouve dans peu

de gens : ce n'eſt pas aſſez que des idées, que de l'imagination, cela ne ſignifie rien, je n'en fais point de cas ; j'ai voulu ramener les eſprits, comme vous avez vu : mais on ne me ſuivoit pas, & je ne ſçaurois faire tant de bruit. Vous en avez pourtant fait, lui répartis-je, & je n'aime point qu'un homme auſſi judicieux que vous ſe pique du fade honneur de briller dans des conteſtations, où le tintamare étouffe tout ce que vous dites de bon ; cela n'eſt ni ſage, ni modeſte. Voulez-vous que je vous diſe ? je ne ſçaurois ajuſter tant de foibleſſe avec tant d'eſprit.

J'ai tort, me répondit-il d'un ton de bienveillance : (ce n'eſt pas que ce que je lui diſois fût extrêmement flatteur d'un certain côté ;) mais la pauvre dupe n'y voyoit goute, & de faux éloges l'étourdiſſoient ſur de vrayes injures : de ſorte que ſe levant d'un air riant, quelle heure eſt-il ? me dit-il. A propos de l'heure, répartis-je, il eſt très-tard ; on ne s'ennuye point avec vous, & je devrois avoir diné. Là-deſſus nous ſortîmes, par la grace de Dieu, & il me

quitta en me ſerrant la main avec une reconnoiſſance que je ne méritois guere.

De mon côté, je me rendis chez un de mes amis qui m'avoit invité. Après le repas, il me pria de l'accompagner chez un Marchand qu'il me nomma, & chez qui ſeul ſe trouvoit un drap de certaine couleur dont il vouloit un habit. Venez m'aider à n'être point trompé, me dit-il; car ce Marchand-là paſſe pour un homme un peu trop ardent à l'interêt, & je ne me connois à rien. Ma foi, lui dis-je, ſi vous n'avez que moi pour guide dans cette avanture, vous ſerez mal mené : je vous avertis que je ſuis aveugle né ſur ces matieres-là : mais il me vient une idée ; ſuppléons à notre ignorance par quelque tour ingénieux. Allons, venez, je médite un coup qui va rendre votre Marchand le plus accommodant & le plus conſciencieux de tous les hommes. Donnez-moi votre bourſe, & ſuivez-moi : j'ai fait un cours de magie qui m'a appris bien des ſecrets.

Nous partimes, & nous voilà arrivés chez le Marchand. Nous deman-

dons ce qu'il nous faut : deux ou trois garçons nous étalent plusieurs pieces du drap en question : à les en croire, il n'y avoit de préference à donner à aucune : je m'étois attendu à ce verbiage. Messieurs, leur dis-je, où est le Maître ? je ne sçais point choisir, il choisira pour moi. Là-dessus on va l'avertir ; il vient. Tenez, Monsieur, lui dis-je, en l'abordant d'un air franc & tranquille ; voilà ma bourse que je vous mets dans les mains. J'ai besoin, pour un habit, du plus beau drap d'une telle couleur : vous êtes meilleur connoisseur que moi ; donnez-moi ce qu'il me faut ; faites couper le drap ; payez-vous vous-même : je reprens ensuite ma bourse, & sans autre cérémonie, je fais emporter la marchandise, bien certain que vous en aurez agi en homme d'honneur avec moi. Asseyez-vous, Monsieur, me dit le Marchand d'un ton froid. Allons, vîte, ajouta-t-il, apportez-moi le paquet que vous voyez là-haut ; il fut obéi. Moi, pendant ce tems-là je regardois de côté & d'autre, & m'amusois à parler avec mon ami. On déplia le drap,

Coupez ce qu'il en faut, dit-il à ses garçons. Cela fait, il prit une plume, calcula, ouvrit ma bourse, prit de l'argent ce qu'il en voulut, la referma, fit plier & emporter mon drap, & me rendit ma bourse aussi froidement qu'il l'avoit reçue.

Je ne lui demandai point ce qu'il avoit pris : on a tout vu quand on a de la confiance, & je jouois mon rôle d'après nature. Lui de son côté ne me rendit point compte. L'honneur est cavalier dans ses façons, & ne s'avise pas de formalités. Nous nous en allames : il nous reconduisit jusqu'à sa porte ; me remercia laconiquement, presque d'un air distrait : je lui répondis dans le même goût, & nous courumes au logis pour vérifier avec le Tailleur la probité du Marchand, qui se trouva non seulement sans reproche, mais même génereuse ; le Tailleur en fut étonné.

Quand il fut parti, mon ami se mit à rire. Sçavez-vous bien que vous m'avez fait peur chez ce Marchand, me dit-il ? lui mettre une bourse entre les mains, lui dire de se payer lui-même, prendre ce qu'il vous donne,

ne s'informer de rien, ne regarder à rien; ma foi, la maniere d'acheter eſt originale : mais je ne voudrois pas en tirer copie. Que penſiez-vous donc dans ce tems-là ?

Ne m'avez-vous pas dit, répartis-je, que ce Marchand vendoit extrêmement cher, & qu'il n'etoit pas ſcrupuleux ? eh bien, que vouliez-vous que nous fiſſions avec un homme de ce caractere-là ? ce n'étoit pas ce qu'il nous falloit. Voilà pourtant l'homme à qui nous avons eu affaire, me dit mon ami. Non pas, s'il vous plait, répondis-je, ce n'eſt plus du tout le même homme; j'ai changé tout cela : le Marchand qui nous a vendu n'eſt pas celui qui vend ordinairement : ce dernier eſt un homme avare, & peu ſcrupuleux; & moi d'un coup de Baguette j'ai endormi cet homme-là, ou plûtôt ſes vices, & lui ai gliſſé dans l'ame les vertus contraires : ainſi l'homme qui reſte eſt tout un autre homme.

Qu'appellez-vous un coup de Baguette ? reprit mon ami en éclatant de rire. Oui, repris-je, je veux dire que je l'ai tout d'un coup tellement

pénetré des honneurs que lui prodiguoit ma confiance, je lai rendu si vain du portrait flatteur qu'elle lui faisoit de lui-même, que la tête lui en a tourné d'orgueil & de reconnoissance : & dans la chaleur de ces mouvemens-là, passionné comme il étoit du plaisir d'être pris pour un si galant homme, hélas ! il s'est laissé mener comme j'ai voulu, voilà tout ce que c'est : mais comme le charme que j'avois jetté sur lui ne devoit pas durer beaucoup, vous avez vu que j'ai été vîte en besogne, de crainte que l'homme avare que j'avois assoupi ne se réveillât, & ne criât au voleur. On fait de l'homme tout ce qu'on veut par le moyen de son orgueil ; il n'y a que maniere de s'en servir.

VINGT-QUATRIE'ME FEUILLE.

JE reprens enfin le Spectateur, interrompu depuis quelques mois, & le reprens pour le continuer avec exactitude. Je l'avois quitté par une

pareſſe aſſez naturelle aux perſonnes d'un âge auſſi avancé que je le ſuis ; & d'ailleurs, me diſois-je , quand même ce que j'écrirois ſeroit excellent , ce qui n'eſt pas, qu'en arriveroit-il ? On diroit, celui qui nous donne le Spectateur écrit bien ; & à mon âge, quand on a paſſé ſa vie à examiner les hommes, à réfléchir ſur eux & ſur ſoi-même , & ſur la valeur de nos talens,en vérité l'eſtime qu'on peut s'acquérir en une infinité de choſes devient indifferente : on ſe dégoute de tout ; louange & blâme, tout eſt regardé du même œil : on ne mépriſe rien , ſi vous voulez ; mais on ne ſe ſoucie de rien non plus , & l'on n'en eſt pas plus Philoſophe pour cela : car cette indifference où vous tombez ne vient pas de ce que vous l'avez cherchée , elle vient de la nature des choſes que vous avez examinées : elles vous donnent pour elles une tiedeur que vous n'attendiez pas ; vous leur ſentez un vuide que vous n'aviez point deſſein d'y trouver ; & ce vuide que vous leur ſentez , vous ne prenez pas même la peine de voir s'il y eſt réellement , & ſi vous avez

raiſon de le ſentir ou non : ce ſeroit autant de fatigue inutile : vous reſtez comme vous êtes, ſans plus de curioſité, ſans blâmer ceux qui ne ſont pas comme vous ; & voilà préciſément l'état où je me trouve aujourd'hui.

Pourquoi donc eſt-ce que je reprens le Spectateur ? par une raiſon fort ſimple ; c'eſt qu'il y a mille momens dans la journée où je m'ennuye de ne rien faire ; & l'autre jour en reliſant les avantures de l'Inconnu, que j'ai interrompues dans mes dernieres Feuilles, je pris du plaiſir à donner en moi-même plus d'étendue qu'il n'a fait aux réflexions que je vis dans ſon hiſtoire, & là-deſſus je réſolus de pourſuivre cette hiſtoire telle qu'elle eſt, & de paſſer mon tems à augmenter ſes réflexions des miennes, ſans rien changer aux faits de ſon récit.

Je l'ai déja dit ailleurs : ces avantures pourroient être utiles aux Lecteurs, & les inſtruire. Je n'en attens pourtant pas un ſi grand bien ; car je ſçais que preſque tous les hommes ne liſent que pour s'amuſer ; & moi,

le plaiſir de les amuſer ne me tente plus : ainſi j'en reviens toujours à dire que je ne cherche ici qu'à m'occuper moi-même.

Dans ma pénultieme Feuille, j'en ſuis demeuré à l'entretien que l'Inconnu & ſon pere eurent enſemble, ſur le Courtiſan qu'ils rencontrerent en ſe promenant à la campagne : voici ce qui ſuit; c'eſt toujours cet Inconnu qui parle.

La nuit qui s'approchoit, pendant que nous nous entretenions mon pere & moi, nous fit reprendre le chemin de la maiſon.

En nous retirant, nous rencontrames un Laboureur qui revenoit de ſon travail, & qui chantoit de toute ſa force. Voici un homme qui a le cœur bien gai, dis-je à mon pere. Il y a de bonnes raiſons pour cela, me répondit-il; c'eſt que la terre avoit beſoin de pluie, & qu'il a plu.

Je ne pus m'empêcher de rire du ton ſerieux dont mon pere me tint ce diſcours. Le Courtiſan diſgracié, qui ſe promenoit tout à l'heure, a vu pleuvoir auſſi, repris-je : mais ſon eſprit n'en a pas reçu de ſoulagement. Tu me fais

là une belle comparaiſon, me dit-il, d'un Laboureur à un Courtiſan. Le tems qu'il fait eſt excellent pour la terre : eh bien, le Courtiſan, quel avantage en peut-il eſperer ? que ſes greniers en ſeront plus pleins de biens ; qu'il en aura plus abondamment de quoi vivre : cela eſt vrai ; mais ſa vanité de quoi vivra-t-elle ? ſes beſoins ſont pour le moins auſſi preſſans que s'ils étoient raiſonnables, & la pluie, ni le ſoleil ne peuvent rien pour eux ; au lieu qu'ils peuvent tout pour les beſoins de ce Laboureur, qui ne veut que vivre, & qui voit que ſon champ, dont il vit, en profitera davantage. Ainſi tu comprens bien qu'il a raiſon d'être gai, puiſqu'il eſt preſque ſûr d'avoir ce qu'il ſouhaite. Ne le trouve-tu pas heureux, d'être ſi borné dans ſes déſirs ? qu'en dis-tu ? que les hommes ſoient bons ou méchans, qu'ils ſe trahiſſent à la Cour ou à la Ville, qu'un Miniſtre ſuperbe les rebute ou les favoriſe, qu'ils courent après de grands Emplois, qu'ils les manquent, ou qu'ils les perdent avec déſeſpoir, tous leurs ſoucis, leurs differentes ſortes d'interêts, tout ce que l'orgueil &

l'ambition peuvent leur donner de malins plaisirs, ou leur causer de honteuses peines, tout ce fatras d'inquietudes & de besoins surnumeraires, dont ils sont tourmentés, qui naissent de leur corruption irritée, qui leur gâtent le cœur, qui égarent leur esprit, & les plongent, pour des bagatelles, dans un abîme de fourberies & de scéleratesses les uns contre les autres, tout cela n'est point de la connoissance du Laboureur : c'est un état de trouble & de misere que sa condition lui épargne : il pleut à propos ; cela lui suffit, le voilà gai, mais gai comme un homme qui n'a eu que des désirs innocens, & qui les voit satisfaits : sa gayeté ne suspend aucune autre inquietude ; il n'a d'autre affaire que d'en jouir : elle ne fait trêve à aucun interêt qu'il faille ménager le lendemain ; son ame se repose toute entiere, & le bon homme se couche content, se leve de même, reprend son travail avec plaisir, & meurt enfin aussi tranquillement qu'il a vêcu ; car une vie passée dans le repos a cela d'heureux, qu'elle est douce pendant qu'on en jouit, & qu'on ne s'y

s'y trouve point attaché, quand on la quitte.

Les adieux d'un Paysan sont bientôt faits, lorsqu'il meurt; son ame n'a pas contracté de grandes liaisons, n'a pas souffert de ces secousses violentes qui laissent tant d'ardeur pour la vie. La mort ne la rappelle pas de bien loin, quand il faut qu'elle parte; elle ne tient presque à rien.

Nous arrivames à la maison en nous entretenant ainsi; nous trouvames ma mere un peu indisposée. Le lendemain son indisposition augmenta, la fievre la prit, & quelques jours après elle mourut.

Je passe la douleur que je ressentis à sa mort, & l'affliction où tomba mon pere, qui ne put se consoler; elle mourut en lui serrant la main, pendant que nous fondions en larmes aux pieds de son lit, ma sœur & moi.

Ce ne fut que pleurs & que gémissemens dans notre maison pendant un mois; aussi fimes-nous une perte irréparable. Quelle union entre elle & mon pere! que de tendresse elle avoit pour ses enfans! Je ne me souviens pas de l'avoir jamais regardée

comme une perſonne qui avoit de l'autorité ſur moi : je ne lui ai jamais obéi, parce qu'elle étoit la maîtreſſe, & que je dépendois d'elle ; c'étoit l'amour que j'avois pour elle qui me ſoumettoit toujours au ſien. Quand elle me diſoit quelque choſe, je connoiſſois ſenſiblement que c'étoit pour mon bien ; je voyois que c'étoit ſon cœur qui me parloit ; elle ſçavoit pénetrer le mien de cette vérité-là, & elle s'y prenoit pour cela d'une maniere qui étoit proportionnée à mon intelligence, & que ſon amour pour moi lui enſeignoit ſans doute : car je la comprenois parfaitement tout jeune que j'étois, & je recevois la leçon avec le trait de tendreſſe qui me la donnoit, de ſorte que mon cœur étoit reconnoiſſant auſſi-tôt qu'inſtruit, & que le plaiſir que j'avois en lui obéiſſant m'affectionnoit bientôt à ſes leçons mêmes.

Si quelquefois je n'obſervois pas exactement ce qu'elle ſouhaitoit de moi, je ne la voyois point irritée ; je n'eſſuyois aucun emportement, aucun reproche dur & menaçant, point de ces impatiences, de ces vivacités de

temperamment, qui entrent de moitié dans les corrections ordinaires, & qui les rendent pernicieuses par le mauvais exemple qu'elles y mêlent. Non, ma mere ne tomboit pas dans ces fautes-là, & ne me donnoit pas de nouveaux défauts, en me reprenant de ceux que j'avois; je ne lui voyois pas même un air févere; je ne la retrouvois pas moins accueillante: elle étoit seulement plus triste; elle me disoit doucement que je l'affligeois, & me caressoit même en me montrant son affliction: c'étoit-là mon châtiment; aussi je n'y tenois pas. Un jeune homme né avec un cœur un peu sensible ne sçauroit résister à de pareilles manieres: non qu'il ne fût peut-être dangereux de s'en servir avec de certains caracteres; il y a des enfans qui ne sentent rien, qui n'ont point d'ame: pour moi, je pleurois de tout mon cœur alors, & je lui promettois en l'embrassant de ne lui plus donner le moindre sujet de chagrin, & je tenois parole; je me serois même fait un scrupule de la tromper, quand je l'aurois pu: ce mélange touchant de bontés & de

plaintes, cette douleur attendrissante qu'elle me témoignoit, quand je faisois mal, me suivoit par tout; c'étoit une scene que je ne pouvois me résoudre à voir recommencer; son cœur que je ne perdois jamais de vue tenoit le mien en respect, & je n'aurois pas goûté le plaisir de la voir contente de moi, si je m'étois dit intérieurement qu'elle ne devoit pas l'être; je me serois reproché son erreur: ces sortes de choses paroîtront peut-être des délicatesses qui demandent de l'esprit: non, avec tout l'esprit possible, souvent on ne les a point; je le répete, il ne faut pour cela qu'un peu de sentiment, & qu'est-ce que ce sentiment? c'est un instinct qui nous conduit & qui nous fait agir sans réflexion, en nous présentant quelque chose qui nous touche, qui n'est pas développé dans de certaines gens, & qui l'est dans d'autres: ceux en qui cela se développe sont de bons cœurs qui disent bien ce qu'ils sentent; ceux en qui cela ne se développe pas, le disent mal, & n'en sont pas moins. Cependant c'est toujours esprit de part & d'autre que cet instinct-là, seule-

ment plus ou moins confus dans celui-ci que dans celui-là ; mais c'est une sorte d'esprit dont on peut manquer, quoiqu'on en ait beaucoup d'ailleurs ; & qu'on peut avoir aussi, sans être spirituel en d'autres matieres ; & c'est-là toute l'explication que j'en puis donner.

Quoi qu'il en soit, je rends compte de la maniere dont je vivois avec ma mere ; la mort me la ravit dans le tems où j'avois le plus besoin d'elle. J'entrois dans un âge sujet à des égaremens que je ne connoissois pas encore, & où ce tendre égard que j'avois pour elle m'auroit été plus profitable que jamais.

Mon pere, à qui le Ciel l'avoit unie, (que j'aimois autant qu'elle, & dont le caractere ressembloit au sien,) ne put survivre long-tems à sa perte : sa santé qui étoit déja très-mauvaise s'altera encore davantage ; plusieurs infirmités l'attaquerent à la fois ; il n'agissoit plus, & bientôt il fut réduit à garder le lit ; il ne vêcut qu'un an dans ce triste état, & il mourut entre mes bras, pendant que ma sœur étoit absente pour une affaire domestique.

Mon fils, me dit-il, un moment avant que d'expirer, vous avez perdu votre mere, vous allez me perdre, & je vous vois au désespoir : mais vous n'y serez pas toujours, le tems console de tout.. Je vais répondre de mes actions à celui qui m'a donné la vie ; vous lui répondrez un jour des vôtres, songez-y : au défaut des biens que je ne puis vous laisser, mon amour vous laisse cette pensée-là ; ne la perdez point, vous y trouverez tous les conseils que je pourrois vous donner, & c'est elle qui doit désormais vous tenir lieu de pere & de mere.

A peine eut-il achevé ce peu de mots, qu'il tomba dans une foiblesse qui lui ôta la parole ; il prononça encore quelque chose de mal articulé, & où je compris qu'il demandoit sa fille ; après quoi, ses yeux se fixerent sur moi, & ne cesserent de me regarder que lorsqu'il expira.

Je ne sçaurois peindre l'état où je me trouvai alors ; en le voyant mourir, je crus voir encore une fois mourir ma mere ; il me sembloit que je venois de les perdre tous deux dans le même moment.

Je ne sçavois plus où j'étois; je restai dans un accablement qui me rendoit stupide, & ma sœur étoit déja de retour, m'avoit parlé, avoit poussé des cris, que je n'étois pas encore revenu à moi-même.

Que nous étions à plaindre! nous n'avions point de parens dans la Province : des amis, nous n'en connoissions point : qui est-ce qui s'attache à d'honnêtes gens qui sont dans l'infortune ? il n'y a point d'objet plus disgracié parmi les hommes, plus abandonné d'eux que l'homme pauvre & vertueux tout ensemble : tous les cœurs sont glacés pour lui ; il est comme un étranger dans la nature : un fripon indigent est peut-être plus méprisé, mais mieux servi, moins rebuté ; du moins le mépris qu'on a pour lui est-il plus sans conséquence & de meilleure composition : que dire à cela ? c'est que la qualité de fripon tranche moins que la vertu avec le caractere des hommes en géneral ; il leur ressemble par-là davantage : peut-être qu'il y gagne à n'être ni estimé, ni estimable ; les hommes qui sont vains en traitent plus commo-

dément avec lui ; il eſt rampant avec eux : cela les flatte ; ils ont le plaiſir de primer ſur lui, quand ils le ſervent : au lieu que l'homme vertueux eſt honteux & reſpectable ; & cela les dégoûte, parce qu'ils n'oſeroient l'humilier, en le ſecourant : il faudroit l'honnorer malgré ſon indigence, & ils rougiroient de la comparaiſon qu'ils ſeroient obligés de faire avec lui. Voilà pourquoi mon pere avoit été ſi délaiſſé ; ainſi il n'y avoit perſonne qui s'interreſſât à nous, quand nous reſtames ſeuls ma ſœur & moi.

Dans un ſi grand abandon, ma ſœur parut montrer plus de courage que moi : au milieu de ſa douleur, elle ſongea à prendre un parti, & à m'en faire prendre un à moi-même.

Il n'eſt pas queſtion, me dit-elle un jour, que nous reſtions comme enſevelis dans notre affliction ; il s'agit de voir ce que nous deviendrons : nous n'appartenons ici à perſonne ; nous n'avons point de bien, & le peu qui nous en reſte, mille accidens peuvent nous l'ôter ; prévenons-les, mon frere : vous entrez dans un âge où

vous pouvez faire quelque chose, & ce ne sera pas ici que vous trouverez les occasions de vous avancer : ainsi il faut absolument nous séparer, votre interêt le demande; je dois de mon côté m'assûrer un état fixe.

Eh! bien, lui dis-je, à quoi vous déterminez-vous donc, & que me conseillez-vous de faire? Vendons ce que nous avons ici, me répondit-elle : de l'argent que nous en tirerons, je n'en veux que ce qu'il en faudra pour me mettre dans un Couvent : voilà quel est mon parti, à moi: je n'en sçache point de meilleur, ni de plus sûr, & grace au Ciel, il ne m'en coûte rien pour le prendre; je ne sacrifie rien en quittant le monde: heureusement j'ai reçu une éducation qui m'a mise dans l'habitude de penser, & de penser raisonnablement. Une fille à mon âge, & sans bien dans le monde, que peut-elle devenir? de quel côté se tourner? où est son asile? à votre égard ce n'est pas de même; il y a tant d'honnêtes ressources pour vous; vous avez mille moyens de vous avancer, mon frere: rendez-vous à Paris avec l'ar-

gent qui vous reſtera ; vous ſçavez que nos parens y ſont ; nous y en avons un, dont mon pere nous a ſouvent parlé, & qui y occupe un poſte conſiderable : il eſt vrai que juſqu'ici nous n'en avons pas tiré un grand ſecours ; mais auſſi mon pere ne l'a-t-il pas mis à de fortes épreuves. Aujourd'hui le cas où vous êtes exige de droit qu'il vous aide ; il vous connoît ; il vous a vu ici dans un voyage qu'il fit avant ſa chute de mon pere ; vous lui parutes aimable ; il vous careſſa beaucoup, & fut charmé du progrès que vous faiſiez dans vos études ; enfin il vous recevra ſans doute avec quelque attendriſſement ; votre ſituation le touchera ; votre éducation ne le fera pas rougir, & il ne pourra s'empêcher de donner quelques ſoins à votre fortune, & j'eſpere qu'elle deviendra meilleure que vous ne penſez.

J'écoutai ma ſœur ſans prendre beaucoup de goût à ce qu'elle me diſoit ; j'inſiſtai long-tems ſur la peine que j'aurois à me ſéparer d'elle : car je l'aimois tendrement : cependant je me laiſſai conduire comme elle voulut,

& nous cherchames dès lors à vendre notre petit bien de campagne.

Plusieurs personnes vinrent le voir, & nous en offrirent bien moins qu'il ne valoit. Parmi ceux qui voulurent l'acheter, vint un jeune homme qui avoit une Terre considerable assez près de notre maison : je n'étois point au logis alors ; je m'en étois écarté en lisant, & il ne trouva que ma sœur ; elle n'étoit pas belle : mais il n'y avoit peut-être pas de beau visage qui n'eût gagné à ressembler au sien. Le jeune Financier ne la vit pas impunément, il prit de l'amour, & ne put s'empêcher de le faire paroître. Ma sœur, qui étoit la modestie même, feignit de ne rien entendre à tout ce qu'il mêloit de galant dans la conversation, & traita froidement avec lui : ils ne convinrent cependant de rien au sujet de la maison ; ses offres étoient trop médiocres : peut-être voulut-il se ménager de nouveaux prétextes de revenir ; ce qu'il fit effectivement, mais comme en passant & au retour de la chasse. Nous ne décidames encore rien avec lui, & ses visites continuerent pendant trois

ſemaines, ſans qu'il parlât davantage de l'achat de notre bien; il nous envoya même du gibier, voulut ſçavoir notre ſituation, & parut s'y interreſſer avec amitié pour moi, & avec beaucoup de tendreſſe pour ma ſœur, qui de ſon côté ne trouvoit pas ſes viſites importunes, à ce que je remarquai, & qui ne s'impatientoit plus de voir que nous ne finiſſions notre affaire avec perſonne.

Un jour qu'ils s'étoient promenés aſſez long-tems enſemble, elle revint avec un air triſte, dont je ne lui demandai point la raiſon; & le lendemain matin il ſe préſenta une Dame veuve qui nous offrit à peu près ce que nous voulions de notre bien: ma ſœur me conjura de conclure avec elle; cela me ſurprit: mais le marché fut fait, & ma ſœur m'engagea ſur le champ à l'accompagner juſqu'à un Couvent qui n'étoit qu'à demi-lieue de chez nous: nous partimes; elle parla à la Prieure, convint de ſes faits avec elle, lui donna de l'argent, & arrêta d'entrer au Couvent deux jours après.

En nous en retournant, nous rencon-

trames le jeune Financier : à peine nous eut-il joint, que ma ſœur m'arrêtant : mon frere, me dit-elle, vous avez regardé Monſieur comme un homme génereux, & je le regardois comme un homme eſtimable, qui avoit de l'inclination pour moi : nous nous trompions tous deux. Monſieur a de l'argent & du crédit, & il employeroit volontiers l'un en votre faveur, ſi je voulois bien m'accommoder de l'autre ; c'eſt du moins ce qu'il m'a fait entendre, & vous approuverez, je penſe, que je le remercie pour nous deux. Adieu, Monſieur, ajouta-t-elle, en ſe tournant de ſon côté ; toutes vos richeſſes ne valent pas le mépris que vous me donnez pour elles, & je dirois auſſi pour vous, ſans l'obligation que je vous ai de la diſpoſition d'eſprit où je me trouve.

Le jeune homme fut extrêmement touché de ce diſcours, & lui demanda pardon preſque la larme à l'œil. Monſieur, lui dit-elle, je vous pardonne de bon cœur : mais je vais m'enfermer dans un Couvent. Je ne veux plus que mon indigence m'expoſe à de nouveaux affronts ; l'eſſai que j'ai fait

du cœur des hommes me ſuffit. Adieu, Monſieur, voilà votre chemin, & voici le nôtre.

VINGT-CINQUIÉME FEUILLE.

J'Ai déja averti que je continuerois à donner l'hiſtoire de l'Inconnu, ſans faire aucun préambule, ainſi j'entre d'abord en matiere.

Ma ſœur le quitta là-deſſus, & je la ſuivis en examinant la contenance de ce jeune homme; il me parut qu'il étoit extrêmement embarraſſé, & en effet il devoit l'être: c'eſt un mauvais quart d'heure à paſſer pour un homme riche & vicieux, que d'eſſuyer en pareil cas le dédain d'honnêtes gens, pauvres comme nous l'étions: je crois qu'il ſe trouve bien petit devant eux, qu'il ſe ſent bien lâche, & que leur indigence & leur vertu le rendent bien honteux de ſes vices & de ſon opulence; car enfin il n'a rien à répliquer; tout ce qu'il pourroit faire, ce ſeroit d'être effronté:

mais j'ai toujours remarqué que les gens qui n'ont point une certaine pudeur dans leurs mœurs, une ſorte de génerofité dans leurs ſentimens, ne ſçauroient s'empêcher d'avoir honte devant les perſonnes vertueuſes qui les mépriſent.

Cela viendroit-il ſeulement de ce qu'on rougit toujours d'être mépriſé, ſans qu'il s'enſuive pour cela qu'on ſoit mépriſable? je n'en ſçais rien: mais je pancherois à croire que le vice brutal a en lui-même quelque choſe de laid, qui demande qu'on lui faſſe grace, quelque choſe de contraire à la fierté de l'ame: fierté qui a fait que les hommes quelconques ont mis en honneur certains ſentimens naturels, & qu'ils en ont proſcrit d'autres comme humilians pour eux, malgré le plaiſir qu'ils en pouvoient tirer.

Ce que je dis-là de la laideur du vice, bien des gens le combattront ſans doute, & il me ſemble voir à peu près ce qu'ils pourroient dire: mais il ſeroit trop long de donner à mon raiſonnement toute ſon étendue, & en cas que je me trompe, j'aime mon er-

reur; la Morale y gagne plus que la Métaphysique n'y perd, & il siéra bien à tous les honnêtes gens de se tromper comme moi.

Quoiqu'il en soit, nous nous éloignames de ce jeune homme, dont je ne parlai plus à ma sœur, qui assurément avoit quelque panchant pour lui ; & trois jours après, la vente de notre maison faite, nous nous en retournames au Couvent qu'elle avoit choisi, & où je la laissai pour m'en aller en même tems à Paris ; car la Dame, à qui nous avions vendu notre maison, devoit y entrer le même jour : & j'avois pris toutes mes mesures pour partir à l'instant que j'aurois quitté ma sœur.

Je la quittai donc ; nous nous embrassames à la porte du Couvent : delà elle se rendit au parloir, où je la revis encore, & où je lui parlai bien moins que je ne pleurai.

Elle n'oublia rien pour me consoler de notre séparation, pour me la faire juger moins douloureuse, moins durable que je ne pensois ; elle-même s'efforçoit de n'en paroître pas si touchée que moi : elle esperoit bien me revoir,

disoit-elle ; elle en étoit sûre ; elle ne pleuroit pas comme moi, mais elle retenoit ses larmes : elle en répandoit malgré elle, & je voyois que ma situation la pénetroit de tristesse ; elle me regarda souvent sans avoir la force de me rien dire.

Car enfin que devenois-je après l'avoir quittée ? quel étoit mon sort ? moi qui sortois d'entre les mains d'un pere qui m'avoit conduit, sous les yeux de qui j'étois doucement accoutumé à vivre, sur qui je me reposois de ma sureté, du soin de ma personne, & qui en tout ce qui me regardoit avoit pensé ; déliberé pour moi ; qui, dans toutes les peines que je lui avois données, ne m'avoit demandé, pour ma part, que d'être docile aux conseils que sa tendresse lui inspiroit pour moi : ce pere n'étoit plus, & ma sœur qui depuis sa mort me sembloit l'unique personne à qui je fusse encore quelque chose, qui empêchoit que je ne fusse absolument seul dans le monde, enfin dont la compagnie avoit soulagé mon imagination étonnée de tous les malheurs qui nous étoient arrivés, j'allois aussi la perdre,

cette chere sœur ; & dans une heure ; il n'alloit plus me rester que moi pour moi-même, & qu'est-ce que c'étoit que moi ?

Je succombois sous toutes ces idées-là ; je me croyois perdu ; je craignois tout, sans sçavoir pourquoi, sans avoir d'objet fixe ; je me regardois comme un homme entouré de périls, & mon esprit étoit dans un étourdissement qui me faisoit des monstres de tout ce que je voyois.

J'avois plus de cent lieues à traverser pour arriver à Paris ; ce n'est rien que cela pour un homme qui a quelque usage de la vie : mais quel voyage pour un homme de mon âge, qui n'avoit jamais vu plus de six lieues d'étendue ! que de mouvemens à se donner ? & quel objet d'épouvante que tous ces mouvemens pour qui ne connoît rien, & qui sort d'une éducation aussi paisible que l'avoit été la mienne.

Mais il n'y avoit plus moyen de reculer ; il falloit partir : je répetai vingt fois les derniers adieux ; je finis enfin, & je me retirai. Comme ma sœur avoit contraint sa douleur pendant notre entretien, quand je l'eus

quittée, j'entendis en ſortant du parloir qu'elle s'étoit évanouie ; je me retournai, & je la vis entre les bras d'une Religieuſe qui avoit été préſente, & qui appelloit du ſecours : je fus tenté de rentrer, ſans autre deſſein que celui de la voir encore, & de m'arrêter-là auſſi long-tems que je le pourrois ; mais la crainte de n'avoir plus la force de partir après me retint : je me hâtai donc de me retirer, ou plutôt je m'arrachai de ce lieu, & je montai vîte à cheval avec un ſerrement de cœur, qui, dans les circonſtances où je me trouvois, eſt un des plus pénibles états que l'on puiſſe imaginer.

Me voilà donc en chemin, âgé de dix-huit ans, n'ayant pour tout bien qu'une ſomme d'argent aſſez médiocre, quittant un Païs où j'étois né, d'où je n'étois jamais ſorti, & où je ne laiſſois perſonne qui pût ſe reſſouvenir de moi, qu'une ſœur, qui étoit morte pour le monde, & que ſuivant toute apparence je ne reverrois jamais.

D'un côté, je voyois le Couvent qui l'enfermoit pour toujours ; de l'autre,

dans la campagne, je voyois l'endroit où mon pere & ma mere venoient d'être si récemment, & presque coup sur coup, enterrés tous deux.

Leur fils autrefois l'objet de leurs soins & de leur complaisance, sans secours, maintenant sans experience, & comme un enfant sans aveu, traversoit en fugitif cette campagne, qui ne lui offroit plus de retraite, & s'en alloit servir de jouet à la fortune.

Je passois par des lieux où je m'étois promené avec mon pere; & comme on se parle quelquefois: nous nous arrêtions souvent ici, me disois-je; nous nous sommes souvent assis dans cet endroit: je m'y ressouvenois même des discours qu'il m'avoit tenus; je croyois encore entendre sa voix: mon fils, ce nom si tendre qu'il avoit coûtume de me donner, frappoit encore mes oreilles: hélas! c'en étoit fait, personne ne devoit plus m'appeller ainsi; je n'étois plus sur la terre qu'un malheureux inconnu; je n'avois plus que des ennemis dans le monde: car n'y tenir à qui que ce soit, c'est avoir à y combattre tous les hommes, c'est être de trop par tout.

Cependant j'avançois : ma douleur & ma tristesse s'augmentoient à mesure que je m'éloignois davantage; je me retournois à tout moment; je craignois d'avancer ; je ne pouvois renoncer à des objets qui me tuoient, & je mourois de penser que bientôt je ne les verrois plus.

Enfin je m'éloignai tant que je les perdis de vue ; il se fit alors un changement en moi : je n'avois été jusque-là que triste & attendri sur moi-même ; je n'avois songé à rien qu'à nourrir ma tristesse de tout ce qui pouvoit me la rendre plus sensible : mais quand je me vis hors de la portée de ces objets qui m'étoient si chers, & que l'éloignement où je me trouvois eut rompu, pour ainsi dire, le commerce que mes yeux & mon cœur aimoient à avoir avec eux, je fus à l'instant saisi de je ne sçais quel esprit de défiance & de courage, qui me rappella tout entier pour moi-même, & me rendit l'objet unique de toutes mes attentions; je regardai les périls que je croyois courir, moins pour les craindre, comme j'avois fait auparavant, que pour

prendre garde à moi ; ma timidité me donna des forces, & je marchai armé d'une précaution soupçonneuse qui veilloit à tout, & qui me tenoit toujours en défense.

Comme je ne sçavois pas le chemin, je le demandois assez souvent aux personnes que je rencontrois : mais seulement à ceux qui n'avoient pas la mine d'abuser de mon ignorance ; & quand je voyois de certains visages, de certaines figures équivoques, j'aimois mieux m'égarer que de leur exposer mon embarras : j'avois peur que cela ne les mît au fait de ma situation, & qu'ils ne devinassent que j'étois un jeune homme abandonné, qui voyageoit sur la bonne foi du passant ; ce qui auroit pu les tenter de faire un mauvais coup. Je poursuivois donc sans rien dire, & fournis ainsi ma premiere journée, sans d'autre inconvénient que celui d'avoir fait quelques lieues de plus qu'il ne falloit.

J'en devins un peu plus hardi le jour d'après, & j'arrivai dans un Village qui n'avoit qu'une hôtellerie où j'entrai.

Je n'y rencontrai de voyageur qu'un homme vêtu ſimplement, dont la phyſionomie me parut bonne ; il ſe chauffoit dans la cuiſine de l'auberge, en attendant qu'on lui eût preparé de quoi ſouper.

Il me fit honnêteté, & s'entretint avec moi. Nous ſommes ſeuls, me dit-il, voulez-vous, Monſieur, que nous ſoupions enſemble ? j'y conſentis ; & comme il y avoit deux lits dans la chambre qu'on lui avoit donnée, l'hôteſſe nous pria de vouloir bien y coucher tous deux, parceque ce jour-là, diſoit-elle, il lui venoit pour l'ordinaire des équipages qu'il falloit loger. Là-deſſus nous nous regardames un inſtant l'Inconnu & moi, & comme nous vimes que nous héſitions un peu tous deux, cela nous raſſura ; car héſiter alors, c'étoit mutuellement nous faire ſentir que nous étions d'honnêtes gens: ainſi nous répondimes que nous le voulions bien.

On porta donc ma valiſe dans cette chambre, & nous allions y monter pour y ſouper, quand il entra dans la cour une chaiſe de poſte eſcortée

de quelques domeſtiques à cheval. De la chaiſe ſortit un gros Bénéficier qui revenoit, à ce qu'on nous dit, d'une Abbaye conſiderable qu'il avoit à dix lieues de ce Village.

Toute l'auberge ſe mit en mouvement à ſon arrivée : hôteſſe, ſervantes, valets d'écurie, tout alla rendre hommage au train prophane, & environner la chaiſe, comme pour remercier le maître de ſon nombreux équipage, & des apprêts qu'exigeoit ſa friandiſe. Pour lui, il deſcendit de ſa chaiſe d'un air ſûr, en homme qui ne tromperoit pas les gens dans leur calcul, & qui ſatisferoit aux reſpects intereſſés qu'on lui rendoit.

Nous montames enſuite à notre chambre pour ſouper. Nous fumes très-mal ſervis : on nous avoit comme oubliés : nous n'eumes rien qu'à force de cris ; & chaque choſe dont nous avions beſoin ne nous fut apportée que l'une après l'autre.

Voilà comme cela va dans le monde : tous les hommes, les uns envers les autres, reſſemblent à notre hôteſſe ; ils prodiguent tout à celui qui a

beaucoup, négligent celui qui a peu, & refusent tout à qui n'a rien. Caractere de cœur maudit, qui ne laisse aucune ressource honnête aux misérables, & qui déshérite les deux tiers des hommes des biens que la nature a faits pour eux.

Cependant ces hommes, tels que vous les voyez, ont fait des loix contre leur iniquité; des loix justes & saintes en elles-mêmes: celui qui les viole est méchant; il ne s'est point contenté d'avoir ou de trouver un nécessaire, qui, malgré la mauvaise disposition des choses, ne manque presque jamais; il avoit un libertinage & des vices qu'il vouloit satisfaire: l'homme est né pour le travail, il vouloit être un fainéant; en un mot, c'est un mauvais sujet, qui mérite d'être puni. Mais d'un autre côté, on seroit tenté de dire que les hommes ne sont pas dignes de le voir punir, qu'ils ne méritent pas les loix justes qui les protegent: ce méchant que l'on punit, ce sont eux le plus souvent qui lui ont appris à le devenir; il se seroit contenté de son nécessaire, de sa cabane, du revenu

de ſon travail & de la médiocrité de ſes plaiſirs, s'il n'avoit pas vu des hommes dont le luxe, les richeſſes, la molleſſe & la fainéantiſe ont allumé ſon orgueil, ſon avarice & ſes vices.

Mais paſſons; ces réflexions-là demandent de la modération: il y a des ames gâtées qui abuſent de tout, & je finirai par une réflexion que je crois raiſonnable: j'interromps ſouvent mon hiſtoire; mais je l'écris, moins pour la donner que pour réfléchir.

Celui à qui ſon état & ſon opulence peuvent fournir tout à ſouhait, qui pour jouir de tout n'a qu'à le vouloir, que ſont les loix à ſon égard? dans quelle occaſion peut-il en ſentir le frein? fût-il né ſans vertu, en les violant, que gagneroit-il qu'il n'ait pas déja? aime-t-il à faire bonne chere? il la fait: eſt-il glorieux? on le reſpecte: eſt-il ambitieux? il a du rang & de grands emplois: eſt-il vain & faſtueux? il a de grands équipages, & une foule de valets: eſt-il avare? il a de grands revenus, qu'il les ménage: eſt-il libertin?

Il a de l'argent en quantité, qu'il se pourvoye.

Mais il n'est pas Prince, il n'est pas le premier homme de l'Etat: il est le maître ici; il voudroit aussi l'être là, & cela ne se peut pas: il n'a que dix lieues de terrain à lui, & il faut qu'il se passe à cela, les loix lui défendent d'en usurper dix autres sur son voisin: il peut goûter de tous les plaisirs, cela est vrai; mais malheureusement il en a satiété: une seule chose le ragoûteroit, dont la privation le chagrine, c'est la fille ou la femme d'un homme à qui il n'y a pas moyen de les ôter, les loix le défendent encore; quelle rigueur? n'est-ce pas cela qu'il veut dire? je le plains beaucoup; pourquoi n'est-il pas Roy d'un Etat? c'est encore trop peu; que n'est-il Souverain de toute la terre? on lui donneroit tout ce qu'il souhaitte. Mais aussi, où a-t-il pris de pareilles envies? elles ressemblent à ces fantaisies qui viennent dans la débauche; elles sont si bizarres, qu'on auroit peine à les deviner: c'est une démence de cœur & d'esprit que ces

désirs-là ; & s'il fait un crime pour tâcher de les satisfaire, qu'on ne le punisse point comme coupable ; il ne mérite pas cet honneur-là. Qu'on le lie comme un insensé, comme un homme qui a le transport au cerveau. Aussi n'est-ce pas de lui dont je parle : mais d'un homme opulent, qui jouit de tous les avantages de son opulence, & qui les sent. Et je demande encore une fois : que font les loix à son égard ? rien, que le mettré à couvert des entreprises criminelles de celui qui n'a rien, & à qui son sort fait envie : le voilà sans difficulté dans une situation bien commode, & qui lui épargne bien des tentations qu'il auroit peut-être, s'il n'étoit pas si fort à son aise ; & je l'en félicite. Il n'est pas défendu d'être mieux que les autres : la Raison même dans beaucoup d'occasions veut que ceux qui sont utiles, qui ont de certaines lumieres, de certains talens, jouissent d'une fortune un peu distinguée ; & quand l'homme heureux n'auroit rien qui méritât ce privilége, il est un Etre superieur qui préside sur nous, & dont la sa-

gesse permet sans doute cette inégale distribution que l'on voit dans les choses de la vie : c'est même à cause qu'elle est inégale, que les hommes ne se rebutent pas les uns des autres, qu'ils se rapprochent, se vont chercher, & s'entr'aident. Ainsi, que les heureux de ce monde jouissent en paix de leur abondance, & du bénéfice des loix ; mais que leur pitié pour l'homme indigent, pour le miserable aille au-devant de la peine qu'il pourroit sentir à observer ces loix : tout l'embarras est de son côté : que leur humanité le console du sort qui lui est échu en partage ; qu'elle lui aide à parer les mouvemens de sa cupidité toujours affamée, de sa corruption toujours pressante : ce qu'on leur dit-là n'est-il pas raisonnable ? Cette inégale distribution de biens, dont nous parlions tout-à-l'heure, lie nécessairement les hommes les uns aux autres, il est vrai : mais le commerce qu'elle forme entr'eux n'est-il pas trop dur pour les uns, & trop doux pour les autres ? & de cette difference énorme qui se trouve aujourd'hui entre

le ſort du riche, & celui du pauvre; Dieu qui eſt juſte autant que ſage, n'en ſeroit-il pas comptable à ſa juſtice, s'il n'y avoit pas quelque choſe qui tînt la balance égale, ſi le bonheur du riche ne le chargeoit pas auſſi de plus d'obligations?

Ainſi vous, dont ce riche ne ſoulage pas la miſere, prenez patience, c'eſt-là votre unique tâche à cet égard-là; vivez comme vous faites à la ſueur de votre corps; continuez, c'eſt Dieu qui vous éprouve: mais vous, homme riche, vous payerez cette fatigue & ces langueurs où vous l'abandonnez: il y réſiſte; vous payerez la peine qu'il lui en coûte: c'eſt à vos dépens qu'il prend patience; c'eſt à vos dépens qu'il la perd: vous répondez de ſes murmures, & de l'iniquité où il ſe livre, & en périſſant il vous condamne.

Revenons à mon hiſtoire: j'ai dit que nous fumes très-mal ſervis, parce qu'on ne ſongea qu'au Bénéficier & à ſes gens: mais ce ne fut pas là notre pire avanture. Il n'y avoit qu'un inſtant que nous avions ſoupé, quand nous vimes entrer deux domeſtiques

du Bénéficier avec une ſervante. Celui avec qui j'étois, ſurpris de cela, demanda à la ſervante ce qu'elle venoit faire. Mettre les valiſes de ces Meſſieurs ici, dit-elle, il faut que vous ayez la bonté de leur ceder la chambre, parce qu'ils y couchent toujours, quand ils viennent : on tâchera de vous accommoder ailleurs, quoique nous ayons bien du monde. Voilà mon lit, dit alors brutalement un de ces domeſtiques ; & voilà le mien, dit ſon camarade.

Mon inconnu rougit là-deſſus : je le vis indigné ; mais reprenant preſque ſur le champ un viſage tranquille : mes enfans, leur dit-il, tout ce que vous faites-là eſt inutile, nous ne ſortirons point ; car je ne penſe pas que vous pouſſiez la hardieſſe juſqu'à nous faire violence.

Ils répondirent impertinemment à cela, & parlerent haut. L'hôteſſe monta au bruit, & leur maître vint demander ce que c'étoit. Ils dirent que nous ne voulions pas ſortir de leur chambre. Mes gens couchent toujours ici, dit leur maître à mon inconnu ; c'eſt un endroit à eux, l'hô-

tesse le sçait, & il n'y a pas à contester là-dessus. Les chambres d'une hôtellerie n'appartiennent jamais qu'aux premiers venus, répondit froidement l'inconnu ; ainsi vos gens n'ont que faire ici, Monsieur : faites-les retirer, qu'on ne les voye point, vous en serez plus respectable, ou du moins ordonnez-leur d'être paisibles, afin qu'on vous les pardonne.

FIN

Du Spectateur François.

ERRATA.

TOME PREMIER.

P*Age* 18. *ligne* 3. *lisez*, encore plus méprisable. *Page* 25. *ligne* 5. *lisez*, c'étoient-là les pensées. *Page* 30 *ligne* 26. *lisez*, developois leur orgueil. *Page* 41. *ligne* 27. *lisez*, difficile d'écouter le. *Page* 52. *ligne* 25. *lisez*, dont l'esprit est. *Page* 53. *ligne* 4. *lisez*, c'étoient-là. *&* *ligne* 12. *lisez*, ce jeune Prince. *Page* 54. *ligne* 2. *lisez*, sans qu'ils en profitent. *Page* 66. *ligne* 22. *lisez*, l'eut assujetti. *Page* 85. *ligne* 29. *lisez*, qu'ils ont peintes. *Page* 99. *ligne* 8. *lisez*, avoient faite ronde. *Page* 121. *ligne* 15. *lisez*, dans la salle. *Page* 127. *ligne* 19. *lisez*, pénétrée de douleur. *&* *ligne* 26. *lisez*, sortis dans ce moment. *Page* 147. *ligne* 27. *lisez*, ensuite je me retirai, &c. *Page* 157. *ligne* 29. *lisez*, qu'une ame de, &c. *Page* 177. *ligne* 21. *lisez*, ou vous ne pouvez plus rien pour vous, & où vous êtes à charge, &c. *Page* 178. *ligne* 27. *lisez*, je ne tiens plus à la vie. *Page* 183. *ligne* 2. *lisez*, amis plus considérables. *Page* 199. *ligne* 21. *lisez*, Réputation à la vérité équivoque. *Page* 235. *ligne* 28. *lisez*, insurmontable. *Pag.* 237. *ligne* 23. *lisez*, peu d'agrémens. *Page* 244. *ligne* 12. *lisez* quelqu'un. & *ligne* 13 ce quelqu'un. *Page* 279. *ligne* 11. *lisez*, sa mere je ne l'aime point. *Page* 285. *ligne* 28. *lisez*, voilà où nous en sommes. *Page* 308. *ligne* 22. *lisez*, votre habileté. *Page* 313. *ligne* 18, *lisez*, l'histoire. *&* *ligne* 19. *lisez*, bonne intéressante. *Page* 319. *ligne* 25. *lisez*, ger & de la reprimande. *Page* 321. *ligne* 25. *lisez*, plus. *Page* 335. *ligne* 25. *lisez*, rise, favorise.